LES RUINES D'ANGKOR

DE DUONG-DUONG ET DE MY-SON

(Cambodge et Annam)

Lettres, journal de route et clichés photographiques

par

CHARLES CARPEAUX

chef des travaux pratiques à l'École française d'Extrême-Orient

PUBLIÉS PAR

Mme J.-B. CARPEAUX



2. — Enfant sur la grande chaussée d'Angkor.

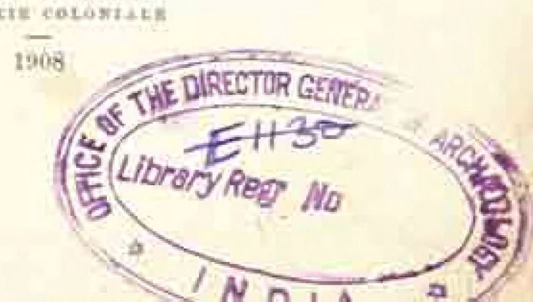
PARIS

AUGUSTIN CHALLAMEL, ÉDITEUR

17, RUE JACOB

LIBRAIRIE COLONIALE

1908



A LA MÉMOIRE DE

DE

CHARLES CARPEAUX

mort pour la science et pour l'art
à l'âge de 34 ans

SA MÈRE

En publiant, dans leur extrême simplicité, le carnet de voyage et quelques lettres de Charles Carpeaux, mon intention n'est pas seulement de rendre un juste hommage à l'héritier d'un grand nom, qui en a fait rejaillir l'éclat jusque dans la brousse la plus sombre de l'Extrême-Orient, et qui a porté lui-même jusqu'à la mort son dévouement passionné à la science et à l'art. J'entends encore, j'entends surtout fixer son œuvre. Sa mère veille sur sa mémoire et aucun des efforts qui lui ont coûté la vie ne sera perdu.

Madame J.-B. CARPEAUX.



3. — CHARLES CARPEAUX
Chef des services pratiques à l'École française d'Extrême-Orient.
Né à Paris le 23 avril 1870,
mort à Saïgon le 28 juin 1904.

VOCABULAIRE

Arroyo, canal.
Brahma, père de tous les dieux.
Bouddha, réformateur du culte brahmanique, fondateur du bouddhisme.
Caluon, mandarin.
Tchin Tchin Bouddha, salutations.
Dvarapala, dieu gardien des seuils des temples.
Ganesa, fils de Siva.
Garouda, oiseau mythologique, destructeur des serpents et monture de Vishnou.
Gourou, maître.
Huyen, mandarin provincial.
Kébate, tasse.
Linh, milicien.
Makoni, mauvais esprit, démon.
Mes Roc, maire (*Ba-yen* dans certaines régions).
Mirador, plateforme, abri contre les fauves.
Mokata, tiare.
Naga, serpent.
Nhaque, paysan.
Niam, enfant.
Phu, notable.
Préasat, temple en forme de tour.
Preck, port.
Ruam, mandarin.
Sala, maison.
Sampan jonque du pays.
Shiva, *Siva* ou *Civa*, dieu de la trinité hindoue, puissance destructive.
Skanda, fils de *Siva*, général de l'armée des dieux.
Stupa, piédestal.
Tram, maison commune, servant d'hôtellerie.
Vishnou, de la trinité hindoue, dieu conservateur de la personnalité des êtres.

I

PREMIÈRE MISSION AU CAMBODGE

(Septembre 1901 — Juin 1902)



4. Arbolétrier sur la lisière de la forêt d'Angkor.

PREMIÈRE MISSION AU CAMBODGE

(*Septembre 1901 — Février 1902*)

---

22 septembre 1901. — Départ de Marseille sur l'*Annam*. Temps superbe. Une quarantaine d'Indiens à bord, dont une femme qui fume sa pipe en allaitant son mioche. Beaux types. Arrivée du *Djemma*, retour de Madagascar. Croisé en pleine mer, par un beau clair de lune, le courrier de Syrie. Échange de saluts et de feux de Bengale, d'un très bel effet.

23 septembre. — On aperçoit Messine adossée à de hauts et fertiles coteaux. Au milieu du détroit, à fleur d'eau, remous des fameux rochers Charybde et Scylla.

25 septembre. — Réveillé par paquets de mer contre mon hublot. On saute ferme dans l'Adriatique. La mer Ionienne plus calme. Nous longeons la Crète, aux côtes élevées. La terre disparaît dans la brume. Pas de chambre noire à bord, et grande difficulté pour photo. Je travaille beaucoup mes bouquins techniques, échoué sur la chaise longue que j'ai achetée cinq minutes avant le départ de Marseille. Les passerelles étaient enlevées, j'ai sauté en voltige, ma chaise longue sur mon cœur.

27 septembre. — PORT SAÏD. — Balade dans la ville en pleine nuit. Mais tous les magasins sont ouverts : c'est un vaste bazar. Départ au milieu des sérénades et des plongeons. On entre tout de suite dans le canal et on sort les casques. A tribord, les rives plates de l'Égypte. Puis vient, à droite et à gauche, le désert dans toute sa mystérieuse horreur. De temps à autre une lagune où s'ébattent de lourds flamants. Parfois une caravane de chameaux, ou quelque pauvre gourbi, d'où sortent de misérables Arabes : ils courent après le bateau pour avoir des sous ou des biscuits. Passons devant Ismaïlia, où les Hé-

breux auraient traversé la mer Rouge; à quatre heures, entrée dans les Lacs Amers : au fond, paysage de montagnes, qu'estompe la brume du soir, encore traversée de quelques vifs rayons de soleil. Les teintes si douces, et les contours si harmonieux, que cela ressemble à un paysage de Dulac. A la longue-vue, on distingue dans les montagnes d'énormes gra-



3. Djibouti. — Groupe de barques.

dins, et des ébauches de pyramides naturelles, évoquant les monuments égyptiens. Arrivés encore de nuit à Suez, nous y prenons de l'eau, qu'amènent de grandes barques-citernes. A minuit, nous nous élançons dans la mer Rouge, qui est du plus beau bleu. Ce matin, dimanche, messe dite par un des missionnaires en route pour la Chine. Sur le pont, autel improvisé, entouré et drapé de pavillons. Un passager endormi dans sa cabine, avec son hublot ouvert, pendant qu'on embarquait du charbon, se réveille complètement nègre. Il faut laver à grande eau lui, sa cabine et ses effets. Passé deux heures à Suez ; 36°

à l'ombre. Une vieille indienne de la troupe embarquée à Marseille est morte hier soir; on l'a immergée dans la mer Rouge sans même s'arrêter.

DJIBOUTI. — L'inévitable cohue des embarcations et des gamins plongeurs assaille le bord. Ces gamins attrapent sous l'eau, avec une adresse inouïe, les sous qu'on leur jette et les



6. DJIBOUTI. — Femmes somalis.

mettent soigneusement dans leur bouche. C'est leur tirelire. Vendeurs de casques, pijamas, cartes postales, fruits. Et enfin, barque de musiciens qui vous grattent des sérénades. Tous ces gens-là crient, chantent, gesticulent éperdument. Ville toute neuve, quinze ans à peine. Visité le village arabe. Fait poser, moyennant finances, deux femmes somalis. En route pour Colombo. Une charmante jeune fille me tape de plusieurs billets de tombola.

5 octobre. — Grande soirée, avec le concours de toute la

troupe que nous emmenons pour le théâtre de Saïgon. — On danse jusqu'à 3 heures du matin.

6 octobre (Dimanche). — Messe en musique, sur le pont. La fête d'hier a heureusement détendu les nerfs de chacun. On devenait méchant et potinier. Tirage de la tombola. Je gagne un vieux porte-cigarettes que j'envoie dans l'océan Indien par 6.000 mètres de fond.



7. Ceylan. — Charmeurs de serpents.

Colombo. — Charmeurs de serpents, innombrables pousse-pousse. Sur la digue, effets de lames superbes. Gamins plongeurs sur des radeaux formés de trois bambous. Debout là-dessus, ils chantent : « Tararaboum di hé!... » en battant la mesure de leurs coudes qu'ils font claquer sur leur torse nu avec un bruit de castagnettes. Belles avenues, bien entretenues. Pas de voirie : mais nuées de corneilles familières et

affamées... Les brahmanes nomment Ceylan, Langka (île fortunée), nom bien mérité. Je suis émerveillé par les banians énormes (arbres sacrés des hindous), les innombrables cocotiers et bananiers qui bordent les larges rues de Colombo, sillonnées en tous sens par les pousse-pousse élégants, les voitures à bœufs, lourds chariots à roues épaisses et basses, recouverts d'une grande capote en feuilles tressées. Ces bœufs ont deux



8. Colombo. — Place de l'Horloge.

bosses, dont une au front flanquée de deux cornes, et sont dirigés par un indien assis sur la flèche. Le quartier indien, bien curieux avec ses entassements d'échoppes microscopiques. Type de ces gens-là intéressant : les traits fins, un beau regard, une expression intelligente et distinguée. Quant aux femmes, elles sont affreuses. Dans les pagodes, les prêtres ne veulent pas nous laisser pénétrer avec nos chaussures. J'offre d'entrer sur les mains, mais ça ne prend pas. Ville anglaise formée de villas sur la mer, enfouies dans de merveilleux jardins. Le soir, les lucioles y voltigent en si grand nombre

qu'elles illuminent certains massifs. Les gros marchands de Colombo, tous juifs, ont des têtes d'eunuques sous leur haute calotte de cuir ouvragé.

12 octobre. — En face tête d'Achen (Sumatra). Longeons les îles de Poulo Wais et Poulo Bias. Végétation admirable; grands arbres semblant avoir poussé dans la mer. Des flocons



9. COLOMBO. — Kiosque de la musique.

de nuages d'un blanc pur courent dans les vallées, à mi-flanc des hautes montagnes.

13 octobre. — Presqu'île de Malacca. Nombreux bateaux. Coucher de soleil dans les nuages blancs, lavés de rose. Les fonds d'un vert tendre, ravissant!

14 octobre. — SINGAPORE. — Entrée splendide. Quelques villages malais, sur pilotis. Très belle ville, aux avenues plus pittoresques encore que celles de Colombo, grâce à la population indienne et chinoise. Grande intensité de vie. Pousse-pousse traînés par vigoureux chinois aux mollets énormes.

Jolies japonaises. Au jardin botanique, ménagerie avec animaux du pays, depuis le tigre royal jusqu'au cobra, et à la mangouste au museau rose... sans oublier l'orang-outang. Arbre du voyageur : palmier en éventail, feuilles énormes, grandes comme un homme. Orchidées fantastiques, lotus bleus et roses, les premiers que j'aie vus. Fakir, très adroit, fait pousser une amande devant nous.

15 octobre. — Serons demain à Saïgon : de pauvres petites hirondelles ont voleté toute la journée autour du bateau, harassées. Des passagers en ont recueilli trois qu'ils lâcheront en vue de terre, les sauvant ainsi d'une mort certaine ; car plusieurs éperviers, qui nous suivent obstinément, en ont déjà dévoré quatre sous nos yeux. Ces vilaines bêtes viennent les chercher jusque sur le pont.

16 octobre. — Arrivée à Saïgon après avoir remonté le Mékong quatre heures durant, longeant sur chaque rive d'immenses plaines de palétuviers et de fougères arborescentes. Tout Saïgon attendait. Échouons au moment d'accoster. Forcés d'attendre que la marée nous renfloue. Je saute dans une jonque et j'arrive le premier à terre. Pays plat, mais les rizières nouvelles sont d'un vert tendre invraisemblable. L'eau dans les sillons reflète cette teinte délicate, l'ensemble est d'une fraîcheur inouïe. Ce n'est pas comme la température : 39° à 9 heures du matin, et nous sommes en hiver !... Çà et là, sous des bosquets d'aréquiers et de bambous, des villages chinois baignés par la marée ; devant les cases, sur un trépied, une grosse pelote qui semble lardée d'aiguilles : ce sont les bâtonnets destinés à éloigner les mauvais esprits.

17 octobre. — SAÏGON. — Levé à 5 heures 1/2, pour faire un tour au marché. Tout le long des rues, des chinois, accroupis devant leurs boutiques portatives, vendent des vivres aux nombreux coolies en route pour leur travail. Grande abondance de crevettes énormes, à grosses pinces d'un bleu magnifique. Poissons, d'un vert superbe. Aperçu fumeries d'opium très luxueuses.

18 octobre. — (*Lettre I*). — Visite à la ville chinoise de Cholon, où je suis présenté au Maire, M. Drouhet. Le pauvre homme vient de perdre un enfant; ceux qui lui restent sont bien pâles! D'ailleurs, ici, la mortalité des enfants est terrible (65 %). M. Drouhet se consacre entièrement à la construction de nombreuses maternités. Entre Saïgon et Cholon, traversé la fameuse plaine des tombeaux, semée de petits mamelons qui



10. Saïgon. — Arroyo.

sont autant de tombes : quelques pierres droites; d'autres monuments plus importants flanqués aux quatre coins d'urnes funéraires basses et ventrues. Entre les tombes, des rizières : ces gens-là ne veulent pas perdre un pouce de terrain. Cependant la place occupée par le mort est scrupuleusement respectée. J'ai revu plus tard, sous divers aspects, cette plaine funèbre, tantôt assaillie par des bandes de vautours, tantôt la nuit, au clair de lune, très fantastique et mystérieuse.

Charmants villages chinois, enfouis sous les bananiers et les aréquiers de la berge. Remonté la rue des Marins, en flânant devant les innombrables échoppes, tassées l'une sur l'autre. Il y a de tout : fabricants de lanternes représentant des animaux fantastiques, entre autres de grands poissons vraiment superbes, pâtissiers, épiciers, ébénistes (ceux-ci, délicate attention, exposent des cercueils luxueux). Toute la ville, assez grande, est sillonnée de canaux, et de jonques de toutes tailles. Les équipages de ces bateaux vivent et meurent dessus : dans chaque jonque, même les plus petites, se trouve un autel domestique, le premier bien des chinois. Fruits magnifiques, dont je voudrais savoir les noms. Marchandé un gong, mais rien compris à la réponse du chinois. D'ailleurs à Cholon, pas un de ces estimables commerçants ne parle français, et, même à Saïgon, beaucoup d'annamites sont dans le même cas. Il est vrai que, depuis des siècles, les chinois n'ont pu les décider à apprendre leur langue. Rencontré une aveugle conduite par un homme au bout d'un long bâton : ils en tiennent chacun une extrémité. J'assiste à la descente d'un escalier : le conducteur marchant à reculons, tenant son bâton à deux mains, et surveillant tous les mouvements de l'aveugle, sans pourtant la toucher pour l'aider à franchir ce pas difficile. La descente effectuée, l'homme remet le bâton sous son bras, et remorque la malheureuse, cramponnée à l'autre bout.

Vu au jardin botanique des grues qui prennent une attitude comique : le bec ouvert, les yeux fixes, elles ont un air de stupeur intense, et leurs ailes pendantes ont le mouvement d'une personne à qui les bras tombent de stupéfaction.

20 octobre. — (*Lettre II*). — J'arrive tard à Cholon : quantité de chinois circulent, portant chacun sa petite lanterne au bout d'un fil. Le théâtre est fort vilain ; et quelle langue barbare ! Pas cher, par exemple. Les européens sont reçus gratis, et peuvent aller partout, sur la scène, dans les cou-

lisses (qui ne me feront pas oublier celles de l'Opéra). Je reprends mon pousse-pousse et reviens à Saïgon, notant au passage les petites forêts de bâtonnets odoriférants, brûlés par les chinois devant leurs maisons, afin d'éloigner les mauvais esprits. Ils sont plantés entre les pavés pour éviter des frais de chandeliers.

29 octobre. — Vu au musée quelques porcelaines très belles, et de nuances curieusement dénommées, d'après le chinois. Ainsi, il y a la couleur « ciel après la pluie », et un fusil dit « l'écho céleste ». Le gouverneur général est vraiment très bon pour moi. Je voudrais trouver l'occasion de lui témoigner ma reconnaissance profonde ; et j'espère y arriver. J'étudie les monuments chams. Ils sont flanqués de colonnes engagées, carrées, et supportent un toit de trois ou quatre étages, répétant chacun la même décoration. La religion de ce peuple était le sivaïsme, dont on retrouve partout le Lingam symbolique.

30 octobre. — (*Lettre III*). — Je suis attaché à l'École française d'Extrême-Orient et chargé du service des photographies et des moulages. Il est décidé que je pars avec Dufour, chargé de mission, pour Angkor. En attendant mon départ, je photographie des pièces importantes du musée ; et j'organise le matériel des moulages que je prendrai à Angkor, et dans les autres monuments historiques du Cambodge. En sortant de l'École, je tombe sur un grand enterrement chinois : deux européens le suivent, et j'emboîte le pas. Cortège fort curieux : en tête, des hommes jettent à poignées des carrés de papier d'or et d'argent pour écarter les mauvais esprits ou montrer le chemin aux bons, suivant la méthode du Petit-Poucet... Puis viennent les porteurs de lanternes et de bannières éclatantes, avec inscriptions blanches ; des tables, portées à l'aide de bambous, sont chargées d'instruments de musique, et aussi de victuailles. Les musiciens précèdent, jouant du violon monocorde, du hautbois et des cymbales. Vient ensuite un grand dais de laque rouge à jours, porté par dix hommes ;

derrière ce dais, le corbillard, presque semblable de forme et de couleur, mais encore beaucoup plus grand : quarante hommes en sont chargés. Enfin, quelques voitures. Aucun piéton, excepté nous. Il faut du courage pour trotter ainsi sous le soleil cochinchinois de midi...

Au cimetière, devant la pagode, on démonte le corbillard, et le cercueil, coffre massif à couvercle voûté, apparaît. La



11. Saïgon. — Enterrement chinois.

tête et les pieds vaguement indiqués. Mourant de soif, je déniche des provisions en un coin de la pagode, et je m'empare d'une bouteille de bière. Deux chinois se précipitent. Je crois qu'ils veulent la reprendre, et je la serre tendrement contre moi, en leur offrant de l'argent. Mais ils le refusent, reprennent la bouteille, la débouchent, nous servent à boire et nous offrent des gâteaux...

Nous voyons passer la veuve, jeune femme d'une vingtaine d'années, conduite par une vieille, probablement sa mère. Elle est charmante, cette petite veuve, avec ses yeux baissés,

ses longs cheveux dénoués sur sa robe blanche (couleur du deuil). L'air triste et résigné, elle pénètre dans une sorte de sacristie. Pendant ce temps, on a porté le corps en terre et on commence à combler la fosse. Alors arrive la petite veuve, toute mignonne, conduite par la vieille femme; elle se met à genoux, allume une espèce de cierge, et récite, en gémissant, une prière qu'accompagnent en chantant sous leurs parasols les bonzes présents, tandis que les violons monocordes, les hautbois et les gongs forment un fond d'harmonie bizarre.

Cette cérémonie terminée, la veuve jette dans la fosse quelques poignées de terre de Chine; on attache à l'un des pans de sa longue tunique blanche ce qui reste de la terre, probablement destinée à son enterrement, à elle. Puis elle s'en va, la pauvrette, tout en larmes... Je suis étonné du petit nombre des assistants. Ces gens-là n'invitent pas comme nous le ban et l'arrière-ban de leurs relations.

Monuments de Chams d'un art assez faible. Toujours orientés à l'est. Composés d'une ou plusieurs tours, souvent précédées d'une grande salle à trois nefs, ouverte à l'est et à l'ouest. Il y a des tours sanctuaires, carrées, avec porte précédée d'un vestibule. Sur le sol, un premier soubassement; au-dessus, un piédestal à moulures symétriques interrompues par des pillettes à ogives, sorte de petites niches pleines, particulières à l'art cham. Cinq pilastres par face, sans bases ni chapiteaux. Au-dessus, un entablement, copie exacte, mais retournée, du piédestal.

Emménagé à l'École. Mobilier sommaire, destiné à la brousse. Le soir, théâtre annamite. Jeu plus naturel, partant plus vivant, que celui des chinois. La pièce (aventures conjugales d'un grand seigneur) divertissait beaucoup l'assistance. Une femme de la troupe, dont le visage est passé au vermillon, a les traits fins, et dégage un certain charme.

29 octobre. — Vu passer une noce chic. On se marie ici la nuit tombée. Couru à la cathédrale, où j'arrive pour la sortie,

dans l'obscurité. Difficile de se rincer l'œil en ce pays! Mais on ne fait pas qu'y mourir : on convole aussi ; il est vrai que l'un n'empêche pas l'autre.

Trouvé ce soir une luciole dans ma chambre. Inouïe, la lumière produite par ce petit insecte. Tout le ventre est lumineux, d'un vert pâle, au repos; et, par moments, d'un blanc aussi vif qu'une étincelle électrique.



12. Saïgon. — Arroyo.

1er novembre. — Les cloches, qui sonnent à toute volée, me rappellent la Toussaint. Vais à la cathédrale. Tout un défilé de voitures pour le cimetière. Que de gens ont déjà laissé ici leur peau!

4 novembre. — Je me sens bien loin de la famille aujourd'hui, ma fête. Aussi suis-je malade, ce qui est toujours ennuyeux en ce pays.

5 novembre. — Acheté, pour le compte de l'École, tout mon matériel de moulage. Factures en chinois. Vu passer un autel

portatif que promènent quatre hommes accompagnés de musiciens. Ce sont des annamites qui font Chin Chin Bouddha.

10 novembre. — Passé en sampan sur la rive gauche de la rivière. Coins charmants d'arroyos. Maisons sur pilotis. Rentré à Saïgon prendre train pour Sivap. On traverse d'anciens bois qui forment voûte au-dessus du train, et dont les branches caressent au passage portières et marche-pieds. A l'arrivée, on longe un arroyo sinueux, aux rives bordées d'énormes phœnix. Quelques sampans dans les anses; et des annamites pêchant, à l'abri de leurs immenses chapeaux.

15 novembre. — Organisons des estampages; deux très réussis. Le principal de mes mouleurs me conduit chez lui et m'exhibe triomphalement d'horribles photos rapportées de l'exposition universelle. C'était affreux, mais ça m'a fait plaisir tout de même de revoir ce vieux Paris...

Vu rue Nationale une jeune chinoise à petits pieds. La malheureuse marchait difficilement. Les pieds, deux moignons n'ayant rien d'humain, semblaient des pieds fourchus de faunesse. D'ailleurs, un vaste contrepoids, et des jambes que, sous le kakouan, on devinait déformées.

17 novembre. — Fait visite à l'Évêque, un grand prélat à longue barbe, superbe. Il me fait un accueil simple et cordial, me remet deux de ses livres annamites et une recommandation pour ses missionnaires.

Acheté à Cholon cent paquets de 2.500 feuilles de papier à estampages. Suivi le long de l'arroyo un chemin ravissant. Défilé de jonques de toutes formes, entraînées par huit rameurs, placés debout à l'avant, et manœuvrant de haut leurs longs avirons. Les plus petites, véritables pirogues, sont menées à la pagaie. Toutes ces embarcations, pour profiter du courant de la marée, suivent la même direction. Elles sont chargées de bois rouge, de poteries chinoises, de sable... Végétation superbe, fonds et tournants exquis.

19 novembre. — Partons ce soir, Dufour et moi, pour Angkor, sur le *Mékong*. Pris photo de quelques pensionnaires de l'École.

Je fais embarquer 29 caisses, sans compter nos bagages personnels, à bord du *Mékong*.

20 novembre. — Nuit épouvantable, bateau chauffé au bois : cascades de bûches contre notre cabine. Pays uniformément plat, mais bien jolis coins sur les rives bien plantées du fleuve, très large (600 mètres).



11. Saïgon. — Trains de bois.

21 novembre. — Pnomh-Penh. — Cela va mal. J'ai à peine le courage de jeter, du bord, un regard sur la ville. Dufour me montre, au loin, le temple et le palais du roi. Puis il me conduit à l'hôpital, où le docteur Augier me garde immédiatement. En même temps que moi arrive, dans un état lamentable, un missionnaire soutenu par deux collègues. Il a l'air bien malade. Me voilà immobilisé pour quelques jours : il faut que ma mère n'en sache rien. L'amiral Pottier arrive ici dimanche, en route pour Angkor. Je filerai samedi de l'hôpital, car je veux me joindre à lui.

23 novembre. — Hôpital charmant, médecins gentils. Suis à peu près guéri. Pas tout à fait, mais je ne le dis pas, et j'obtiens mon exeat. Il y a une fête au palais, ce soir, en l'honneur de l'amiral. Pluie torrentielle : arrivons, Fraipont et moi, à la suite des voitures de la résidence, dans la cour du Palais transformée en marécage. Fraipont y perd un de ses escarpins. La salle des fêtes est une longue pièce à toit bas, soutenu par



14. PNOM-PENH. — Fête des Eaux.

quatre rangées de piliers de bois rouge, avec consoles supportant des porcelaines et des arbustes. Dans le fond une grande glace masque les coulisses. Nous montons sur l'estrade royale, à la suite de l'amiral et de M. Boulloche. Saluts, poignées de mains, etc... Les ministres, pieds et jambes nus, sont accroupis sous l'estrade. Danseuses, beaux brins de filles, mais pas jolies, front plat et bouche proéminente. Mais quels bijoux et quels costumes! On dit que cette troupe coûte à Norodom 30,000 piastres par mois.

Novembre 1901. — (*Lettre IV*). — Fête chez le roi No-

rodon en l'honneur de l'amiral Pottier. Le roi, un petit vieux, vêtu à l'européenne, nous reçoit très amicalement. Avec les rafraîchissements, on nous offre de grands éventails que nous pensions garder, mais l'interprète nous les a repris pour les rendre au roi. Prélude d'orchestre, crins-crins et clochette; puis, entrée des quatre premières danseuses glissant sur les nattes, leurs pied nus, chargés de bagues; les bras



15. PNOMH-PENH. — Fête des Eaux.

étendus, les paumes en dehors; très gracieuses et très souples. Elles ont des torsions de bras et des flexions de mains rendues presque effrayantes par les immenses ongles d'or ajoutés au bout de leurs doigts. Saccades des reins, des épaules, du bassin. Ces attitudes presque anormales au point de vue anatomique (les bras semblent parfois brisés aux coudes) expliquent la sculpture de ces gens-là, qui se rapproche beaucoup plus de la nature qu'on ne le croit au premier abord. Les femmes, ruisselantes de diamants, sont bien tournées, mais pas belles, à mon avis, qui n'est pas celui de tous

les spectateurs. Nous assistons à la fameuse scène du Ramayana : nous voyons Hanaut, les singes et les garoudas. L'amiral s'amuse bien. Il est d'une gaîté et d'une endurance juvéniles. Je pars avec lui sur le *Lutin* (que lui prête le roi) pour rejoindre mon poste à Angkor.

24 novembre. — Journal de route. Aujourd'hui, fête des Eaux, courses de pirogues conduites chacune par trente rameurs,



16. Baigneuse cambodgienne.

assis ou debout. Arrivée au but, magnifique! Ces grandes embarcations de vingt mètres filent comme des torpilleurs. A l'avant, un entraîneur brandit une pagaie. Hurlements de joie des vainqueurs. Nous sommes, avec l'amiral et le résident supérieur, mouillés en face du *Lutin*, sur lequel nous embarquerons à dix heures du soir à la suite de l'amiral.

25 novembre. — A bord du *Lutin*. Arrivés de bon matin à l'entrée des lacs. Région inondée. Naviguons à travers les grands arbres, dont on ne voit plus que la cime : 10 mètres



17. Grande chaussée de Pnom-Penh.



18. Pnom-Penh. — Grand escalier du temple.

d'eau sous la quille. A l'embouchure de la rivière, transbordement dans les sampans, qui peuvent seuls nous mener jusqu'à Siem-Reap. Le gouverneur en a envoyé un énorme pour l'amiral. Nous suivons un chenal, toujours à travers les arbres et les lianes épaisses. Déjeuner improvisé dans un village de pêcheurs, buté dans les arbres, jusqu'à la baisse des eaux.

26 novembre. — En quittant Siem-Reap, aperçu des bonzes en prières rangés sur une seule ligne. L'un d'eux, à genoux, tient un grand bol en cuivre.

Novembre 1901. — (*Lettre V*). — ANGKOR-THOM. — Le voyage de Pnomh-Penh ici est un rêve vécu. En quittant le *Lutin*, nous avons navigué en sampans à travers la forêt inondée. Par un clair de lune superbe, les bois prenaient des tons d'argent en fusion. Et quelle végétation émergeant des profondeurs de l'eau! Toutes les nuances du vert et de la pourpre, et aussi toutes les essences, depuis le colossal banian, jusqu'au bambou élégant et bruisseur. Nous longeons parfois des villages à demi cachés sous les aréquiers de 50 mètres. Les congaïes curieuses nous regardaient passer en souriant. Les cagnas sur pilotis étaient illuminés en l'honneur de la nouvelle lune. C'était aussi gai qu'en plein jour et d'une couleur! A 11 h. 1/2 arrivée et coucher à Siem-Reap. L'amiral, dans une jonque. Le lendemain, départ pour Angkor en charrettes à buffles. Quel tableau! Trente-cinq charrettes, en pagaie dans l'unique rue, éclairée d'un beau soleil levant. On se précipite pour choisir sa voiture, et la rembourrer de son mieux; car elles manquent de ressorts! mais elles passent partout. Nous partons à la file. Les buffles trottaient, sans doute en l'honneur de l'amiral. Arrivée à Angkor-Thom. Une merveille! Surtout le temple du Baïon (Le Bayhon signifie en cambodgien : salon du roi). Pour y pénétrer, il faut franchir une enceinte d'énormes pierres éboulées et branlantes, traverser des galeries peuplées de chauves-souris géantes, dont la colonie est respectée par les bonzes depuis des siècles. Le temple est supporté par trois terrasses superposées, et merveilleusement décorées. La vue de la deuxième terrasse est

fantastique. Pas un pouce de cette pierre qui ne soit sculpté avec une richesse inouïe, et une charmante naïveté d'expression. Les cinquante-deux tours, ornées chacune de quatre têtes colossales de Brahma, sont surmontées d'une chevelure de lianes et même de gros arbres. Angkor-Thom est un monde. L'enceinte extérieure a quatre kilomètres de côté. On ne peut s'imaginer l'effet produit par ces têtes de Brahma, patinées



19. Angkor-Thom. — Tours de Brahma après déblaiement : au fond la sala de l'École.

par tant de siècles, couvertes de lichens, enveloppées de lianes, que les rayons du soleil traversent pourtant, se jouant parmi ces figures énormes et donnant à chacune d'elles une expression différente : les unes sourient, d'autres sont tristes, quelques-unes impassibles... Et les bonzes circulent, drapés dans leurs toges jaunes, tantôt priant dans le temple, tantôt coupant du bois pour leur popote. Il fallait nous voir, descendant en voiture les marches d'Angkor-Thom. Quels bonds dans les carrioles! Nous étions comme des crêpes dans la poêle... C'était tordant. Quelles galipettes! Un capitaine de vaisseau

est arrivé en bas, les jambes en l'air comme s'il faisait le chêne droit ; un gros architecte parti sur le dos est arrivé sur le ventre. L'amiral, lui, n'a pas bronché : il est étonnant.

C'est une rude tâche que de déplacer ces énormes pierres gisant dans les galeries éventrées et sur les piliers écroulés. Cependant, il faut déblayer pour avoir les plans, et trier les pierres sculptées, afin de reconstituer les bas-reliefs déposi-



20. Angkor-Thom. — Bonze sur la grande chaussée.

taires de l'histoire sacrée. Les rouleaux et le plan incliné n'ont plus de secrets pour nos coolies. Mais, au commencement, il fallait voir l'ahurissement de nos gens, quand ils voyaient, grâce à un petit rouleau glissé dessous, filer à 10 mètres les grandes pierres plates des voûtes. Les bonzes, d'abord inquiets du sort de leurs dieux, mais voyant que nous ne leur chipions rien, ont cessé de nous suivre pas à pas. Chose inouïe, l'un d'eux a même, dans une passe difficile, provoqué la descente d'une grosse pierre. Nous lui avons fait une ovation qui l'a surpris et ravi. Je suis très populaire à la bonzerie. J'ai

soigné avec succès l'un qui avait mal au ventre, un autre piqué par un serpent. Ils me comblent de bananes et de noix de coco fraîches.

28 novembre. — ANGKOR-VAT. — L'amiral est reparti enchanté; pris deux photos de lui sur le grand escalier. Je les lui



21. ANGKOR-THOM. — Grand escalier.

enverrai, ainsi que celle de la tour de Bapoum, à Angkor-Thom. Superbes ruines. Le Roi y venait jouer à cache-cache avec ses femmes : c'était le Trianon Kmer. Fait le tour d'Angkor-Vat avec Dufour, en chassant. Trouvé au retour Loti, installé dans une sala au pied de l'escalier. Il nous fait dire qu'il viendra nous voir après dîner. Commencé estampages garoudas, galerie S.-E. Grand branle-bas le soir, en l'honneur de Loti, qui, malheureusement, est mis en fuite par une fumée aveuglante, les boys



22. Angkor-Thom. — Temple du Baïon.



23. Angkor-Thom. — Le Baïon. Tête de Brahma.

ayant allumé sous la sala un feu d'enfer pour éloigner les moustiques.

29 novembre. — ANGKOR-VAT. — Les charrettes à buffles sont arrivées. Nous pourrons aller tous les jours travailler au Baïon, en attendant que la sala d'Angkor-Thom soit construite. Visite à Loti; il nous reçoit dans la galerie O. où il faisait la sieste, le pauvre, sur une mauvaise natte, par terre. Très ai-



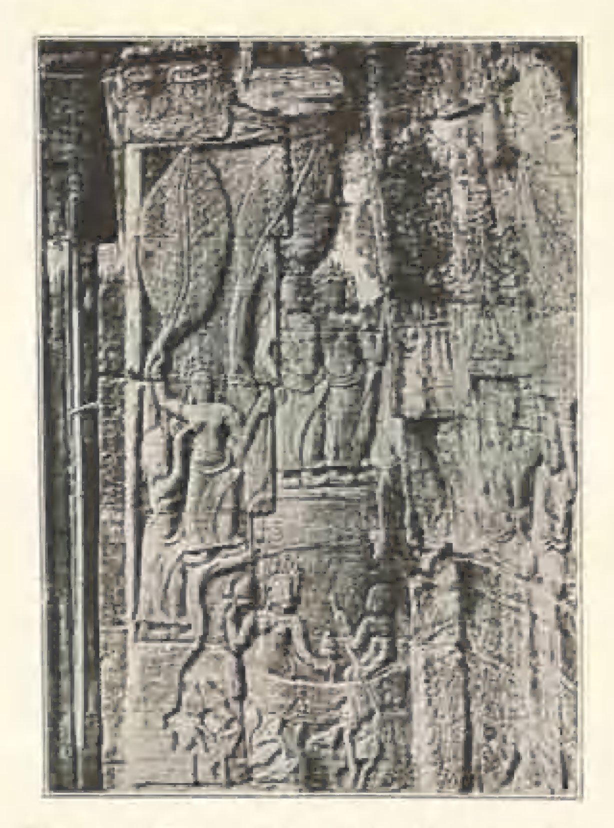
24. ANGKOR. — Popote des coolies.

mable; notes très intéressantes sur campagne de Chine. Les Allemands arrachaient aux femmes leurs boucles d'oreilles, provoquant ainsi, d'après les lois du pays, le suicide de ces malheureuses. Les Russes essuyaient leurs bottes sur les étoffes précieuses et détruisaient les antiquités sacrées.

30 novembre. — Parti en charrette à buffles pour demander au gouverneur de Siem-Reap l'autorisation de construire une sala pour l'École à Angkor-Thom. Arrivé au jour tombant. Buffles et habitants pêle-mêle dans la rivière : délicieuse à cette

heure, encadrée de lataniers et de bambous touffus et éclairés des dernières lueurs du couchant.

Le gouverneur, très aimable, me donne l'autorisation demandée. Le retour en forêt, par la nuit noire, diffère beaucoup du voyage matinal. Route pénible dans l'obscurité, au pas lent des buffles. Chemins creux; les arbres étalent sur nous leurs



25. Angkhor-Thom. — Bas-relief du Baion (2e enceinte).

branches énormes, où peuvent être embusqués tigres ou serpents. Les conducteurs, épouvantés, avancent avec hésitation, poussant des hurlements lugubres pour exciter leurs buffles. Mon revolver d'ordonnance les rassure un peu. Je prends la tête, le tenant tout armé; et en avant! Cette promenade



26. Angkor-Thom. — Tours de Brahma (commencement du déblaiement).



27. Angkor-Thom. — Tours de Brahma en cours de déblaiement.

(1 h. 1/2) dans le noir, au pas lent des bêtes, est impressionnante, mais non sans charme. Très calme et l'esprit tranquille; néanmoins il vaudra mieux ne pas recommencer inutilement ces expéditions nocturnes.

Décembre 1901. — A Angkor-Thom, pour choisir l'emplacement de la sala, Dufour avait mis des bottes neuves, qui le blessaient. Il les retire et les fait enfiler à un bonze;



28. Éléphant blanc dans la forêt de Siem-Reap.

c'était bien drôle... Pluie torrentielle, malsaine. La sala n'ira pas vite; tous les habitants à la récolte du riz. Pendant le dîner, un bonze nous apporte des bananes, pour avoir du sucre à mettre dans son thé. O libre échange! Visite au chef des bonzes; il trône sur une estrade, entouré de ses prêtres. Nous lui portons de l'encre de couleur, du papier, des crayons. Il nous reçoit très bien et nous offre des cigarettes atroces.

4 décembre. — Retourné à Siem-Reap pour obtenir du gouverneur envoi d'ouvriers pour la sala. Rencontré en forêt un

éléphant blanc, superbe, monté par trois hommes. Le cornac fait arrêter l'animal pour que je puisse le photographier.

5 décembre. — Le pape des bonzes vient nous voir, accompagné de ses vicaires. Ils nous apportent des noix de coco.

6 décembre. — Passé la journée à Angkor-Thom : obtenu le concours de plusieurs ouvriers de la région. Travaillé



23. Visite du pape des bonzes à la mission d'Angkor.

aux bas-reliefs du Baion. Ils représentent cérémonies religieuses, batailles, chasses et surtout scènes du Mahabarata. Dégagé une pierre sculptée : deux éléphants tirant en sens inverse sur corde attachée à une statue. Escaladé la tour centrale jusque dans les têtes de Brahma au risque de nous rompre vingt fois le col. L'interprète nous supplie de ne pas laisser notre sala en cet endroit très malsain : toutes les paillottes voisines sont abandonnées; plusieurs bonzes sont couchés, grelottant la fièvre. Lui promettons qu'il couchera



30. Angkor-Thom. — Déblaiement de la 1[re] enceinte.



31. Angkor-Thom. — Équipe de coolies sur les travaux



32. Angkor-Thom. — Première enceinte et fossé.



33. Angkor-Thom. — Grand escalier.

tous les soirs à Angkor-Vat. Allons voir les bonzes malades, à qui nous annonçons pour demain de la quinine, qui les guérira. Été à Siem-Reap échanger correspondance avec l'École. Tué en route un aigle superbe. Au retour, impossible dénicher cuisinier, qui devait jouer ou fumer de l'opium dans quelque coin. Il a dû s'appuyer à pied la balade de Siem-Reap ici, avec 10 poulets, 5 pains et plusieurs douzaines d'œufs sur le dos.



35. ANGKOR-THOM. — Bas-relief du Baion (2e enceinte).

F. nous télégraphie son arrivée, il apparaît vers le soir, accompagné d'un ami, jeune homme qui parle beaucoup de sa religion, de ses vers, et de son tub. Bon garçon malgré cela.

8 décembre. — Départ pour Angkor-Thom avec nos visiteurs. Longeons l'enceinte E. Allons voir la porte de la Mort, celle de la Victoire, et la chaussée des Géants.

Pris le Préasat Keo, sorte de palais demeuré inachevé. De la tour centrale, vue admirable sur la forêt.

Le soir, musique chez les bonzes. Cérémonie funèbre pour l'un d'eux, mort il y a cinq jours. Trois instrumentistes : l'un joue d'une sorte de clarinette; l'autre d'un harmonica formé de six petits gongs en cuivre, montés sur un demi-cercle; le troisième musicien manœuvre un gros tam-tam et des cymbales. L'harmonica donne cinq ou six notes cristallines, quelques-unes scandées par les cymbales aux sons graves, ou le tam-tam assourdi. Et de sa petite voix



15. Angkor-Vat. — Intérieur de la pagode.

fêlée, la clarinette soutient constamment l'orchestre. Mélopée traînante et monotone. Mais, la nuit, dans les ruines éclairées des feux allumés sous les cases des bonzes, l'impression est très douce.

9 décembre. — Filé dès le matin à Angkor-Thom, avec cuisinier comme interprète, pour voir la sala et encourager le Mes Roc (maire) à presser les travaux. J'emporte médicaments pour les fiévreux. Comme je m'en retournais, on me dit que le gouverneur siamois est venu lui-même et



36. ANGKOR-THOM. — Porte de la Victoire.



37. ANGKOR-THOM. — Porte de la Mort.

désire me parler. Je reviens sur mes pas. Causeries des plus aimables, à l'aide de deux interprètes (le gouverneur ne parle pas cambodgien). Il me fait répéter à plusieurs reprises qu'il fera l'impossible pour nous être agréable. Gratté la bosse au dit gouverneur, en vantant la beauté de ses enfants. Il m'apprend qu'il en a trois : un de chacune de ses femmes. Accepte avec plaisir mon offre d'aller les photographier.



38. ANGKOR. — Vue générale. Tour de Bapoum.

10 décembre. — Partis en exploration avec nos quatre boys. Traversons un pont sur pilotis très hauts. Rencontré, au retour, un arbalétrier à la lisière de la forêt.

11 décembre. — Travaillé dans Angkor-Thom. Thom signifie grand et Vat pagode. Étudié la chaussée des Éléphants, partie des enceintes royales, et Bapoum, monument énorme, dont la pyramide était autrefois recouverte de cuivre. Tué une couleuvre bien plus grande que moi et aperçu un serpent de 2 mètres, à anneaux jaunes et noirs. Superbe! Il s'est

faufilé dans les pierres. Il paraît qu'ici ils foisonnent : nous en retrouverons d'autres.

14 décembre. — Été à Ta Prom, un bijou digne du Baion. Trouvé en rentrant six touristes, quatre officiers du *Pascal* dont le commandant, un conservateur des forêts, et un attaché de légation. Les invitons à dîner.

15 décembre. — Promenade de nos six visiteurs à Angkor-



39. ANGKOR-THOM. — Bas-relief du Baion.

Thom. Le soir, départ de la caravane, emportant notre courrier, qui aura la franchise du bord. L'ami de F. part à 2 heures du matin ; nous lui confions une demande de conserves, une de médicaments, et une d'avance de fonds.

17 décembre. — Arrivée de M. de Calon, chef de cabinet du gouverneur, de M. Guesde et de ses deux sœurs, femmes aimables et distinguées. Ils insistent pour que nous déjeunions ensemble; nous mettons nos ressources en commun et faisons un excellent déjeuner. Visite à Angkor-Thom. Je



40. Région d'Angkor. — Pagode en ruines.



41. Angkor-Thom. — Ruines.

prends photos de ces dames dans les ruines. A cinq heures, départ de la caravane pour Siem-Reap. Sommes invités à l'y rejoindre. Repas charmant, soupe aux choux délicieuse. Ça me fait plaisir de voir une vraie table.

18 décembre. — Travaillé au Baïon. Bonne journée pour l'École. Déblaiement d'une partie de la face N. Trouvé quatre serpents gris à collier jaune doré. Essai de lavage des bas-



42. En route pour Angkor-Thom.

reliefs. Ils sont couverts d'un lichen séculaire, et tenace! Je devrai effectuer ce travail moi-même avec mes outils de ciseleur. Trop délicat pour les coolies. Développé trois clichés des tours.

21 décembre. — Passé la journée à Siem-Reap. Photographié gouverneur siamois entouré de sa famille (moins ses trois femmes). Rencontré un homme à l'air inspiré, à cheval sur un bâton dont l'extrémité supérieure simule avec des roseaux les cornes d'un buffle. L'autre bout, découpé en balai, forme

trop gênants pour les moulages, les plans et les photos; cela donne au temple un aspect tout différent. Il gagnera en majesté, mais il perdra de son charme mystérieux; on est frappé de l'hostilité qui émane de ces ruines superbes. Il semble qu'elles veulent garder leur mystère, que les pierres défendent le secret des choses, et que la nature leur vient en aide, en les couvrant d'un voile presque impénétrable.



14. ANGKOR-THOM. — Le Baion avant déblaiement.

Et puis, toujours l'on rencontre le regard d'une de ces gigantesques têtes de Brahma, répétées quatre fois sur chacune des cinquante-deux tours du Baïon; et cette tête ne vous quitte pas des yeux, son regard glauque vous suit, et semble vous reprocher d'avoir franchi l'enceinte sacrée.

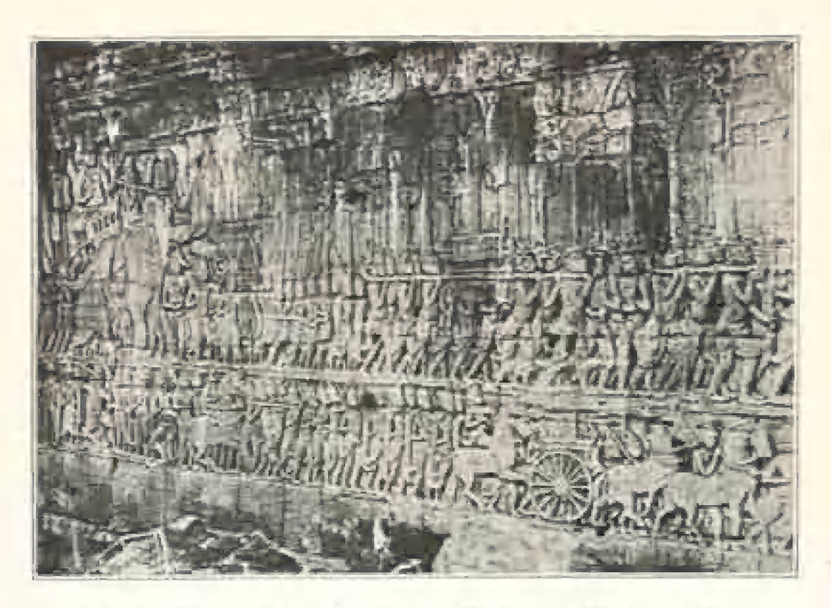
30 décembre. — Passé la journée à nous installer : malades tous les deux. Climat très éprouvant. En nous couchant, échangeons nos dernières volontés, pour le cas où l'un de nous viendrait à mourir ici. Dufour veut être enterré sur la face Est du



45. Angkor-Thom. — Tours de Brahma.



46. Angkor-Thom. — Tours de Brahma



47. Angkor-Thom. — Bas-relief du Baion. Cortège guerrier.



48. Angkor-Thom. — Bas-relief du Baion. Cortège naval.



49. Angkor-Thom. — Bas-relief du Baion. Siva dansant.



50. Angkor-Thom. — Bas-relief du Baion.



51. ANGKOR-THOM. — Bas-relief du Baion.



52. ANGKOR-THOM. — Bas-relief du Baion. Marchande de poisson.

Baion, là où il a trouvé hier des lions superbes; il demande qu'on envoie une mèche de ses cheveux à sa famille. Pour moi, je désire être brûlé, pour que mes cendres puissent être envoyées chez moi, avec des cheveux pris pour ma mère avant l'incinération. Ainsi quelque chose de moi reposerait dans notre tombeau familial. Dufour, séduit par cette combinaison, s'y arrête aussi.



53. Angkor-Thom. — Ruines. Façade déblayée.

31 décembre. — Dirigé nettoyage des bas-reliefs. Je dégage au ciseau un fragment couvert du ciment des termites. C'est un travail de ciselure, je m'en tire bien, d'ailleurs. Demain, le bas-relief sera à jour. Développé jusqu'à 2 heures du matin. Ramassé une pelle énorme, grâce à une racine de banian. Crains de ne pouvoir marcher ces jours-ci.

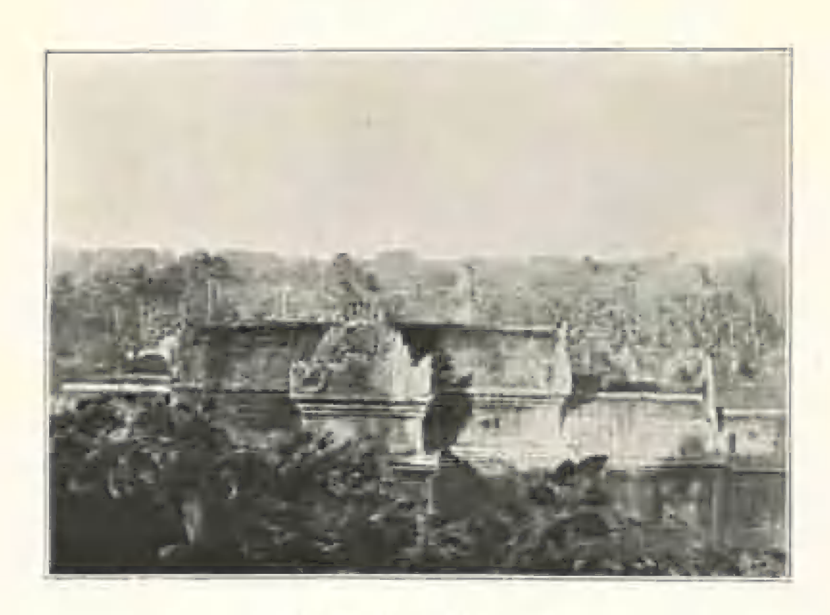
1er janvier 1902. — Travaillé jusqu'à 11 heures à Angkor-Thom. Vu encore un superbe serpent de 2 mètres au moins. Ma patte va mieux. Arrangé une chambre noire.

2 janvier 1902. — (*Lettre VII.*) — Ma chère maman, nous avons fêté le premier janvier dans la nouvelle sala construite par nous en face du Baïou, à Angkor-Thom. Nous avons banqueté. Malheureusement, il n'y avait pas de pain. Mais j'ai trouvé moyen de le remplacer par des tranches de riz agglutiné, légèrement frites. Bref, nous avons fait de notre mieux pour nous divertir. Nos pensées sont allées bien souvent vers ceux qui nous sont chers. Ne t'inquiète pas de moi; l'installation est très suffisante, notre personnel nombreux et assez débrouillard. Pour égayer nos soirées, nous avons fait mettre les buffles devant la sala, et nous profitons le soir des grands feux allumés par les conducteurs : c'est un joli tableau au lieu d'un trou noir devant ce qui nous sert de porte. Et cela recule la brousse peu à peu entamée par ces feux. J'emploie mes loisirs à soigner les malades et j'ai un grand succès. Donné pastilles de laudanum au chef des bonzes pour un de ses parents. Le pauvre avait mal au ventre. Soigné aussi le Mes Roc d'à côté. Quand nos boys ou les coolies ont la moindre écorchure, ils viennent me trouver. Bref, je suis médecin de l'administration, et si populaire, que j'aurais quelque chance de devenir conseiller municipal, si les Cambodgiens n'avaient le bon esprit de ne pas faire de politique.

3 janvier. — Travaillé aux photos. Terriblement difficile dans de pareils éboulis. Après déjeuner, essayons de retrouver le serpent d'hier; sans succès. Pendant sa période de surveillance (nous nous partageons ce travail) Dufour attrape une curieuse araignée à longues pinces et grandes antennes. Il la met dans un entonnoir en verre, plein d'alcool, que je tiens en bouchant le tube avec mon doigt. Nous l'admirions à travers la paroi, quand Dufour me prend la main, pour voir l'animal de plus près. Il penche vers le photophore allumé l'entonnoir qui déborde. L'alcool s'enflamme. Bocal et araignée vont tomber sur le plancher en bambous qui commence à flamber. Chaude alerte, heureusement conjurée avec l'aide des boys, mais il était temps. Après le départ des coolies, ce



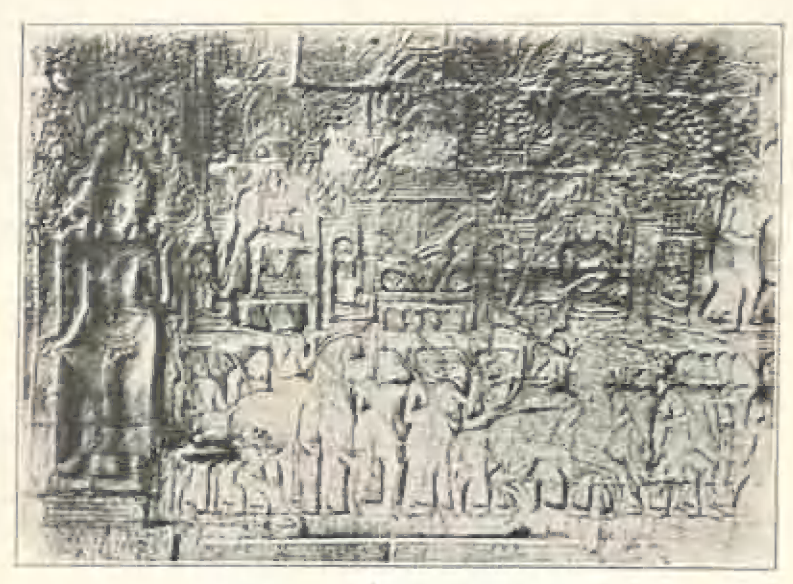
54. Angkor. — Vue d'ensemble.



55. Angkor. — Panorama.

soir, nous avons descendu à nous deux une grosse pierre de la voûte (façade Ouest). Nous ne doutons de rien...

4 janvier. — Dufour parti ce matin pour un travail demandé par le directeur des travaux publics. Suis obligé de surveiller incessamment les coolies. Déblayé l'angle O.-N. Mis à jour un très beau fragment de bas-relief : géant sur char attelé de lions, entouré de guerriers. Dans le coin déblayé



56. Angkor-Thom. — Bas-relief du Bayon. Les reines.

aujourd'hui on voit le grand singe tenant la queue d'un naga, tel qu'il figure à Angkor-Vat dans les scènes du barattement de la mer. Plus bas, le naga à 7 têtes levées livre combat à un caïman. Mais impossible de continuer le dégagement qui devient par trop dangereux : un saillant fendu dans toute sa longueur n'est soutenu que par un éboulis de pierres branlantes. Les hommes sont très effrayés. J'arrive, en travaillant avec eux, à faire filer quelques gros blocs, mais j'attendrai Dufour pour aviser à l'étayage.

6 janvier. — Animation insolite chez les bonzes. Arrivée

d'un pèlerinage de cambodgiens, au Bouddha de la pagode. Ce soir, en revenant de mon travail, j'ai trouvé tout ce monde faisant la popote. Devant l'énorme Bouddha, se dresse un autel à trois étages, en tiges de bananiers et surmonté de petites lanternes rouges et vertes, étagées aux quatre angles.

Autour de la pagode des piquets portent de grandes banderoles chinoises à couleurs éclatantes. Ce sont les préparatifs



57. Angkor-Vat. — Pagode.

d'une cérémonie funèbre. Ces fidèles ont apporté deux petits sacs renfermant les ossements d'un des leurs, récemment incinéré. De chaque côté de l'autel, un chandelier à vingt branches dont les cierges sont remplacés par des bâtonnets piqués dans des cylindres de bois blanc.

Sur des nattes, devant l'immense statue, à droite, sont les bonzes que les fidèles placés en face entretiennent de cigarettes et de bétel offerts à quatre pattes.

Les coups de gongs et les chœurs de prières se succèdent en s'alternant. Puis les hommes essaient de tirer des coups de



58. Angkor-Vat. — Scène d'incinération.



59. Angkor-Vat. — Scène d'incinération.

feu avec des fusils impossibles. J'envoie chercher mon revolver d'ordonnance que je décharge rapidement à leur grande stupéfaction. D'ailleurs dans l'intervalle des prières, tout ce monde cause et rit, sans nul souci des deux sacs d'os du mort, placés entre les bonzes et la famille. On les enterrera plus tard à « la petite colline », me dit l'interprète. C'est toujours la même scène : je vais me coucher.

7 janvier. — Il pleut des cadeaux, suite de ma présence à la cérémonie, et des coups de revolver. Le chef des bonzes m'apporte un superbe coco, le Mes Roc des bananes. Enfin, une délégation de pèlerins bouddhistes m'offre des pâtisseries... atroces. La fête continue. On apporte devant Bouddha du sable, symbole de « la petite colline » (probablement la montagne-cimetière). Les bonzes et les fidèles en forment un tas, puis s'en vont, en secouant la poussière de leurs écharpes. Ce soir, continuation des rites. J'arrive avec mon revolver ; je tire six coups de feu et je distribue les douilles de cartouches. Je fais tirer quatre cartouches à un bonze, qui a la frousse d'abord, mais est ravi ensuite. Il fait froid après l'atroce chaleur de la journée. Je rentre enveloppé dans le voile à photo, précédé par les porteurs de photophores, suivi de mon personnel et d'une trentaine de cambodgiens et cambodgiennes, en sampots de toutes les couleurs. J'ai l'air d'un empereur romain en balade.

8 janvier. — Ce matin, on dispose les restes du mort dans une petite pyramide creuse, en briques, devant la pagode. On place d'abord les os, puis une bouteille d'eau bénite, puis du bétel. Quatre bonzes officiants déposent sur le monument leur pagne jaune et se mettent en prières. Coups de fusil. On fait ensuite cinq petites collines de sable, de forme conique, terminées par une sphère, et couvertes de bâtonnets. Le monticule du milieu dépasse les autres qui sont aux quatre angles, il est relié par un long fil aux Bouddhas trônant sur l'autel. Vestiges nombreux de monticules semblables, encore visibles aux alentours. Le chef des fidèles m'invite à venir à sa sala,

près des bonzes. J'y vais, avec un interprète cambodgien. Là j'apprends que le mort était une jeune femme, dont le mari est maintenant bonze, entré dans les ordres après la mort de sa bien-aimée.

Retour de Dufour éreinté : il a couché plusieurs nuits à la belle étoile.

Commencé le déblaiement du Baton devant la sala. Bientôt nous aurons une vue superbe. Planté radis et salades : s'ils voulaient pousser! Toutes les lanternes à photo cassées. J'en fabrique une avec des morceaux de boîte de conserves, et des mèches à bougie. Mais l'huile attire une masse d'énormes fourmis qui piquent une tête dans votre peau et l'y laissent souvent, plutôt que de lâcher prise.

11 janvier. — Ce matin, bruit de dégringolade face Nord du Baton. Nous nous précipitons et trouvons les quatre fers en l'air un jeune singe, que sa mère a laissé tomber. Il me vient à l'idée de l'utiliser pour prendre photos des parents. On met le petit singe sur une pierre de l'édicule N.-E. et nous braquons nos appareils. Grande rumeur chez la gent simiesque : ils rôdent autour de nous. Enfin, la mère se risque, descend les marches de l'édicule ; elle touche presque son mioche lorsque Dufour, pour prendre une deuxième photo, lui fait peur. Elle file comme l'éclair, et, après une heure d'attente, nous plions bagages. Nous n'avions pas fait 20 mètres que la guenon descend prudemment, allonge le bras et se sauve avec son petit. Quels mouvements félins! Quels regards féroces à notre adresse! Très curieux aussi le tableau de Dufour, tendant le petit à bout de bras, tandis que la mère et toute une rangée d'autres singes étaient juchés sur le linteau de la porte, les mains sur le bord et les coudes en l'air, regardant avidement, en se penchant de droite et de gauche.

12 janvier. — Développé photos singes : ratées! Le soir nous tirons à l'arbalète sur l'un des énormes arbres, devant la sala. Ensuite nous passons au revolver. Tous les bonzes

viennent regarder. Quelquefois, nous en décidons un à tirer. Nous brûlons tout le bois que nous pouvons dans le Baïon, pour tâcher d'y voir clair, et nous prenons des photos de fumées. Les grands feux du soir, autour de la sala, donnent de merveilleux éclairages. Buffles et conducteurs dans une lueur rouge : lueurs profondes sous bois. Un cambodgien m'apporte une énorme araignée velue : une migale, je crois.



60. Femme et enfant du mandarin de Siem-Reap.

15 janvier. — Visite du consul de Shanghaï. Excursion dans les ruines après déjeuner. Charmant homme, le consul : mais pas fort pour galoper sur les pierres, se sert souvent de son contrepoids. Vues superbes sur la forêt au clair de lune.

Le caluon de Siem-Reap vient encore me raser. Je n'ai marché qu'à cause d'une de ses femmes qui n'est pas mal. Je l'ai photographiée avec son mioche, seulement vêtu d'un

anneau de métal autour du corps, avec quantité de pendeloques. Ce sera joli, je crois.

19 janvier. — (*Lettre VIII*). — Je t'en prie, ne t'inquiète pas de moi. Je suis dans ma voie ; ma vision d'art s'affine et se développe. Je sens que nous travaillons utilement. Nous avons retrouvé des monuments qui n'ont été visités que par de vrais explorateurs, tels que Mourra, Delaporte, de Lagrée, Aymo-



61. Préa Kahn.

nier... Nous les mettons au jour et les reconstituons, parce que nous avons l'énergie, l'endurance et l'enthousiasme. Certes, ce sera long et fatigant. Les monuments sont disséminés et perdus dans l'immense et épaisse forêt, où nous devons commencer par nous frayer un chemin à travers les arbres de 50 mètres et les rotins épineux. C'est ainsi que nous avons visité hier Préa Kahn, où l'on conservait autrefois l'épée sacrée (maintenant à Pnomh-Penh) donnée aux rois kmers par les dieux. Monument important et de haute

valeur artistique, mais envahi par les banians qui ont poussé sur les galeries; ils les enserrent de leurs racines trois fois grosses comme un homme et courant sur une largeur de plus de 30 mètres. Je suis de plus en plus amoureux de la brousse.

Arrivée de Mgr Mossard, évêque de Saïgon, du Dr et de Mme L., de G. statuaire, gros bonhomme, bon garçon, naïf et froussard en diable; et de l'aumônier de l'*Entrecasteaux* (vaisseau de guerre, retour de Chine), l'abbé de Bourneville. Type extraordinaire, cet aumônier! Bon vivant et joyeux compagnon, fort comme un Turc et montrant aux cambodgiens ébahis comment on charge des malles sur une charrette en les portant à bras tendu.

Déjeuner au Baton sous les manguiers. Table construite avec dessus de caisses et charrettes à buffles.

Dépêche de l'École annonçant argent à Pnomh-Penh. Décidons que j'irai le chercher. Je repars avec mes hôtes. Coucher de soleil éblouissant dans clairière près de Siem-Reap; les feuilles ont des tons vieil or. Dîné tous ensemble et couché dans la sala de Siem-Reap, après bain dans la rivière, sauf G. On lui a monté le bateau que l'eau était très dangereuse et qu'il fallait s'en servir le moins possible, même pour se débarbouiller. Aussi, depuis huit jours qu'il est parti de Saïgon, il ne s'est pas lavé une fois, excepté hier où il a consenti à se jeter un peu d'eau de Saint-Galmier sur les mains. Tour dans Siem-Reap avant le coucher. Concert dans les cases : accordéons, violons monocordes, flûtes. Harmonie très douce. Beaucoup de petites lumières dans les cases. On sent que ces gens-là se reposent et se réunissent avec joie.

20 janvier. — Départ de Siem-Reap à 4 heures du matin dans la nuit, en charrettes à buffles. Sous chaque maison brille un feu de bois pour chasser les moustiques; à 6 heures 1/2 nous prenons les pirogues. J'embarque avec l'aumônier. L'eau a baissé, mais quels jolis coins dans la forêt, vue il y a deux mois immergée et tapissée de lianes

aquatiques. On aperçoit encore quelques sous-bois inondés. Martins-pêcheurs merveilleux et pas farouches. En arrivant au preck, ça danse ferme. Sommes heureux de nous réfugier dans un grand sampan qui attend, amarré sous les arbres, le bateau de Pnomh-Penh.



62. En sampan sur les grands lacs.

20 janvier. — Le *Sien Cham* (notre bateau) arrive à 10 heures; on s'y précipite; nous longeons la forêt à bâbord; devant nous quelques îlots boisés de cocotiers, à tribord l'eau à perte de vue : passons la nuit sur le pont, pas de cabines à bord.

21 janvier. — A bord du *Sien Cham.* Lever de soleil superbe sur Kompong Cham, village flottant. Un passager chinois à qui je demande s'il parle français, me répond : « un petit morceau ». Beaucoup de cormorans, enfoncés dans l'eau; le très long cou et le bec émergent seuls. Ils ont l'air de serpents.

Pnomh-Penh. — Arrivés à Pnomh-Penh à midi. Vingt-six lettres pour moi! Mais rien de l'École. Je télégraphie : ré-

ponse par mandat bien nécessaire aux deux ermites des ruines. Ordre de prendre photos brahmanes, plan sommaire et description des bas-reliefs. Diner de cérémonie à la résidence supérieure. Placé à la gauche de M. Boulloche. Tout le monde charmant pour moi. J'emporte un aimable souvenir de Pnomh-Penh.

24 janvier. — Reparti pour Angkor par coucher de soleil; naviguons dans ruissellements d'or; hautes montagnes; nuit éventée sur le pont; petites lumières tremblant dans les cases flottantes. Arrivée au preck (port) à 4 heures, au clair de lune. Nuées de moustiques; sampaniers occupés à faire cuire le riz. J'obtiens deux pirogues en menaçant de flanquer un coup de pied dans la marmite. Je repars dans la nuit à travers la forêt, encore inondée par places. A 6 heures, le jour se lève, les eaux beaucoup plus basses vers Siem-Reap. Transbordement des bagages dans charrettes à buffles. Partons à pied, l'interprète et moi, passant les gués à dos d'homme ou juchés sur les bagages. A 8 heures 1/2 rencontrons les trois charrettes envoyées par Dufour. Nouveau transbordement. Traversons immense plaine récemment inondée, maintenant couverte de joncs, où voltige une nuée d'oiseaux-mouches, verts, rouges, dorés, merveilleux.

25 janvier. — (*Lettre IX*). — ANGKOR-THOM. — J'ai traversé en ce dernier voyage à Pnomh-Penh les pays déjà parcourus il y a quelques mois avec l'amiral. Quel changement de décor! Alors tout était sous l'eau. Le Mékong avait 300 mètres de large en plus et, de toutes parts, ses flots limoneux roulaient des épaves et de grands arbres. Maintenant les plaines sont à sec; les indigènes, descendus sur les bords du fleuve, y ont construit des masses de petits villages sur pilotis ou sur des radeaux. Cela donne aux rives du Mékong beaucoup d'animation et de pittoresque. Kompong Cham, entre autres, est vraiment joli. Toutes les maisons sur radeaux, alignées et laissant entre elles, sur le fleuve, des rues et des places sillonnées de jonques. C'est la Venise du Cambodge.

29 janvier. — Retrouvé et fait remettre en place sur le mur quantité de fragments intéressants, des bas-reliefs. Collé à la suite les photos des trois galeries déblayées ; ça fait un ensemble! Commençons à être assez mal fichus! la fâcheuse anémie paludéenne. On m'apporte un superbe serpent banian, frétillant au bout d'une liane qui lui serre le cou. Ces gail-



63. Village flottant sur les grands lacs. Saison des pluies. Région d'Angkor.

lards-là ont dans les 2 ou 3 mètres; le climat leur convient à eux!

31 janvier. — Conduit ce matin les coolies au déblaiement de la terrasse du « Roi Lépreux ». Très curieuse avec ses effigies de rois et de reines, à 4 et 5 mètres de hauteur. En face, grand bas-relief divisé en deux parties dans sa longueur : en haut, combat de cavaliers, presque du haut-relief. En bas, des hommes dansent, luttent, forment des pyramides de trois personnages. Courses en chars avec deux conducteurs,

dont l'un est monté sur les épaules de l'autre. Sculpture un peu lourde, mais très vivante.

1er février. — Trouvé des pierres sculptées portant encore traces de peinture rouge. Nous tuons un serpent banian.

2 février. — (*Lettre X*). — Dufour part ce soir pour le Laos. Il emportera cette lettre en prenant le dernier bateau de la saison. Demain, je serai seul suzerain du Baïon pour quinze



65. Départ d'Angkor.

jours. Je m'en irai probablement accompagné jusqu'à Pnomh-Penh, d'un mandarinet dont j'ai fait la conquête : Faraud, dit Fleur des ruines, dit Fil de Fer, et dame! quand on se promène avec 30 caisses et 18 charrettes, un peu d'aide n'est pas à dédaigner! Je vais donc terminer seul les travaux commencés, et maintenant je ne pourrai t'écrire que de Pnomh-Penh, car en cours de route, je ne trouverai guère de boites aux lettres... Mais je me rattraperai à Hanoï. Mon boy Tay est terrorisé d'aller en ce pays où il fait si froid, dit-il, qu'on met deux vestes.

Il tombe des hallebardes avec tonnerre et éclairs formidables. La sala inondée; j'écris sous mon ombrelle, toutes les nattes étant réquisitionnées pour abriter les estampages.

3 février. — J'ai encore beaucoup à faire pour terminer l'œuvre prescrite. Tous les éléphants des bas-reliefs, première enceinte, ont la trompe caparaçonnée. Trouvé encore traces de peinture sorte de laque rouge, dans la galerie O.-N.

Je vois que tu te surmènes dans ce jardin, qui au lieu d'un agrément, devient prétexte à fatigue. Que diable peut-on bien planter à cette époque-ci en France, où tu dis toi-même qu'il fait un temps de chien? Fais donc comme les cambodgiens : ils se contentent de regarder, et ça pousse très bien. Aperçu beaucoup de singes aujourd'hui, presque tous des frégatons, à favoris gris. Le soir devant la sala, un coolie imite les danses kmères de façon très drôle. Cette nuit, pendant que je développais, grand éboulement dans le Baïon : résultat des fortes pluies de ces jours derniers. Il est temps de partir. Plus de pain, et le riz est plein de cailloux...

5 février. — Première enceinte S.-E. Combats navals, immenses pirogues, comme celles de la Fête des Eaux, grandes jonques pontées, avec gouvernail apparent sous l'eau. La forêt est en feu, bruit terrible de mitraille. Le chef des bonzes m'apporte un régime de bananes, mais il me demande 10 piastres pour retaper son autel de pagode. J'en donne 8. Distribué quinine à coolies fiévreux. Je leur en colle à chacun 1 gramme dans le bec, comme la becquée aux moineaux.

6 février. — Les bas-reliefs se dégagent. J'ai un plaisir extrême à voir surgir, des mousses péniblement arrachées, toutes ces scènes mouvementées. Grandes pirogues de guerre, pleines de rameurs, desquels on ne voit que les têtes à cheveux courts. Malheureusement les deux tiers du mur sont ensevelis sous les éboulis! Une grande pirogue, presque un navire, portant voiles et pavillon. Le pilote, debout à l'arrière, commande la manœuvre. Un des matelots vire l'ancre,

très curieuse ; elle ressemble à une énorme pointe de flèche, et remonte avec elle un gros bloc. Fait-il partie de l'ancre? ou a-t-il été par elle arraché du fond? Terminé estampages et photos brahmanes pour l'École. Ce soir Faraud a perdu une dent, effet du bétel. Navré : dent du fond « bonne pour manger », dit-il. Je le console avec de l'eau de Botot et surtout du rhum. Il vient avec moi faire de la « caphie » comme il dit, et m'apprend un peu de cambodgien. Immense caisse estampages terminée : passera-t-elle par la grande porte? on emballe avec rage. Suis exténué. A chaque instant, les boys viennent : « Monsieur, quoi ça faire? » et cet animal de Néo, notre interprète, se promène sur les moulages!

16 février. — (Lettre XI). — Je pars demain avec mes 30 caisses et mes 18 charrettes. Reçu dépêche de l'École me disant de revenir par Leley, Kompong Chen et Kompong Thom, afin de prendre des photos et des estampages. Un mois de voyage à travers ce pays superbe, c'est un rêve! Je rapporte 500 clichés et 150 moulages assez réussis et parfaitement inédits, car ils sont le résultat de nos grands travaux de déblaiement. Tout cela était enfoui sous d'énormes éboulis et voilé par une brousse formidable. Reste à souhaiter de n'être pas surpris en route par un de ces orages auxquels rien ne résiste.

J'ai failli brûler avant-hier, grâce à un incendie de la forêt. Heureusement un sentier a coupé la route au feu. Il était midi et je déjeunais quand un ronflement sonore, accompagné de détonations formidables, m'a arraché à ma torpeur. C'était la forêt qui flambait : les détonations étaient produites par l'éclatement des grands bambous et des arbres résineux, sous la flamme. Bref, une simple alerte. Le mandarin de la Justice est venu me supplier de faire sa photo. Ma foi, je me suis exécuté, car sa tête en vaut la peine. Je lui ai dit que je ne voudrais pas le rencontrer au coin d'un bois, ce qui a paru le ravir : il n'a pas compris, naturellement. Il disait « ba-à », ba-à (oui, oui), tant qu'il pouvait... C'est un petit bonhomme fichu comme l'as de pique : un dolman

d'artilleur sans galons, rembourré d'ouate qui crève toutes les coutures ; boutons énormes en métal blanc, avec couronne royale ; un chapeau Cronstadt, à faire la soupe avec, tout démoli ; des bas troués et des souliers découverts dont l'un est lacé avec une ficelle rouge. Cela donnerait à penser que c'est un homme bien intègre ou que les causes à juger sont rares et peu rémunératrices.



45. Rivière de Siem-Reap.

Je vais toujours bien, malgré la chaleur (40° à l'ombre), les moustiques gros comme des papillons, les serpents au moins très décoratifs. Il y en a de roses, de bleus, etc... Les indigènes sont toujours charmants pour ton fils, leur Esculape.

17 février. — Départ d'Angkor-Thom 7 heures matin. Les bonzes et leur chef viennent me serrer la main, et me font dire qu'ils m'aiment beaucoup. Néo se balade dans une tenue impossible : jupe faite d'une écharpe ; pardessus, une chemise de flanelle dont les pans lui battent les

jambes et, comble de chic, mise à l'envers, boutonnée dans le dos, comme certains corsages de femmes (pas ici). Pris un bain délicieux à Siem-Reap.

18 février. — PREA CU. — Groupe de six tours en briques dans lesquelles sont enchâssés des panneaux de grès sculptés très intéressants. Gardiens de portes armés de tridents, remplaçant les tévadas vues jusqu'ici.

A Bakren, fait ma toilette et déjeuné sous l'œil ravi de tout le village qui ne perd pas un de mes mouvements.

A Leley, je trouve des fûts de colonne formant rangée. Plusieurs perdus dans les cases des bonzes. Quant au Néacta vu par Mourra, il n'existe plus. Ce n'est plus la belle femme à quatre bras, une Kali, dit-il ; mais un corps uniforme, mutilé, surmonté d'une tête rajustée, trop grosse ; partout cependant le signe du lingam indiqué par Mourra. Les coolies jouent au jaï, balle en osier qu'ils se renvoient sans la toucher autrement que du genou ou de la tête. Jolis mouvements, très souples.

Visite du Mes Roc de Bakou : le malheureux crie misère. Encore 18 inscriptions à estamper ; le papier se fait rare, l'argent aussi... J'écris ceci devant le chef des bonzes qui me demande aussitôt mon stylographe. Je refuse absolument. Il a l'air furieux. Il voudrait aussi une grosse horloge ; c'est une passion : sa case est pleine de pendules, dont pas une ne marche. Le Mes Roc m'apporte des cocos. Je lui allonge une piastre : ça représente trente ans de son traitement, puisqu'il prétend n'avoir gagné que vingt-cinq sous depuis huit ans qu'il est dans l'administration siamoise.

Près Bakou, une pyramide carrée à cinq étages : quatre éléphants aux angles, sujets brahmaniques en grès, ainsi que tous les encadrements une seule porte orientée à l'est ; trois fausses portes au N.-O. et au S. : néanmoins, quatre escaliers de chaque côté ; des femmes (ou des démons) portant des attributs disparus : probablement lotus ou chasse-mouches. Tombeau du chef des bonzes à l'ouest fait d'un amas de pierres sculptées et de débris en grès du monument.

A Pren, trouvé deux buffles demi-nature, à moitié enfouis dans le sable, ainsi qu'un gros lion dont on ne voit plus que la tête et la langue pendante. Groupe de six préasats sur deux lignes : en meilleur état et plus ornées que celles de Bakou. Portes en grès, gardées par démons à tridents; au-dessous d'eux s'aperçoivent encore des guirlandes de feuillages et des retombées fleuries, tout à fait Renaissance.



40. Tombeau d'un grand mandarin.

Assisté ce soir à une cérémonie d'invocation à Bouddha, pour un malade. Sous un abri de bambous, autel couvert de bâtonnets allumés. A droite, le patient en écharpe blanche, et sa famille. A gauche, les musiciens munis d'instruments à cordes, très curieux. Au pied de l'autel, un homme grand et maigre est agenouillé. C'est en lui que Bouddha va descendre pour opérer la guérison. Ses mains sont posées sur les bords d'un grand vase de cuivre, auquel est fixé une sorte de cierge odoriférant. Au-dessus de lui flotte une écharpe blanche. Cris, évocations, tandis que l'orchestre fait rage. Tout à coup le vi-

sage de l'officiant s'illumine; il fixe l'autel; un grand frisson l'agite. Il imprime un violent mouvement de rotation au vase qui va rouler parmi les spectateurs, et une danse de fanatique commence. Contorsions folles! Le magicien s'élance, se suspend aux poutrelles du plafond, passe ses pieds au travers du toit, puis revient s'abattre inerte sur le sol. Bouddha est descendu...

22 février. — Parti de Leley avant-hier, je suis arrivé hier soir à Run, frontière du Siam et du Cambodge. Pas de sala ici. Le gouverneur m'offre l'hospitalité. Une dizaine de lampes à pétrole sont allumées dans ma chambre. Le gouverneur fait venir des musiciens qui jouent pendant le dîner et, délicate attention, continuent pour m'endormir. Musique peu variée, mais douce et agréable. Le lendemain, c'est-à-dire ce matin, le gouverneur veut m'accompagner un peu. Et nous voilà partis au jour levant à travers la brousse; lui, dans une légère charrette de course attelée de deux ravissants buffles trotteurs, qui filent comme des zèbres, puis moi, dans ma grosse charrette pas mal attelée, puisqu'elle suit le train. Une vingtaine de cavaliers nous précèdent et nous sommes suivis de quinze charrettes chargées des notables du pays. Poussière et brouhaha indescriptibles! Enfin, nous nous séparons au bout d'une heure et je m'arrête pour attendre mes bagages qui, eux, n'ont pas pris le mors aux dents. Après dix heures de charrette j'arrive à Kikrong, où je suis reçu en grande pompe et logé au tribunal, lequel est meublé d'un lit, de deux chaises, d'une commode, d'une lampe, et d'une pendule qui marche! Le tribunal est adossé à la jolie rivière; devant lui la route, bordée de deux fossés formant ruisseaux, encadrés de grands phœnix. Au bout, une vieille lanterne, hissée sur un bambou, singe le bec de gaz.

J'arrive à Chompong Chiem après onze heures de charrette. Vers six heures du soir, j'entre dans le gué de Salagnoli et suis obligé de m'arrêter au beau milieu, car je flotte dans ma charrette. Des pirogues viennent à mon secours, en m'embarquant avec mes petits colis. Mais les bagages qui suivent dans les charrettes? Les estampages et les plaques seront dans l'eau?

Pendant que je réfléchis et que je m'arrête au déballage complet et au passage à dos d'homme, le chef du village me fait dire par l'interprète que des hommes de corvée vont passer sur leurs épaules charrettes et contenu. C'est ainsi que les estampages ont défilé dans leurs carrioles, sur le dos d'une trentaine de gaillards qui s'amusaient beaucoup d'ailleurs; et



67. Sieste d'une famille cambodgienne.

à la stupéfaction des buffles qui, leur charge devenue si légère, ne voulaient plus avancer.

24 février. — Route des Angkor. — La brousse a été brûlée presque partout, et les arbres qui restent sont roussis. Sensation d'une forêt d'automne chez nous. Un automne terriblement chaud...

25 février. — Sangkor (Cambodge). — J'arrive ici pour dîner à 10 h. 1/2 du soir. Joli village, perdu dans la brousse de sable et entouré de bambous et de cocotiers. Grands troupeaux de buffles. La plaine devient herbeuse, nous disparaissons parfois

dans ces hautes herbes. Déjeuner en pleine brousse sous un bosquet de palétuviers. Bien malsain, mais pas d'autre ombrage...

Rencontré près d'une mare une famille de cambodgiens. L'homme lavait des rotins, tandis que la femme, allaitant son enfant, se reposait à l'ombre des charrettes. Tous ces gens-là aussi noirs que leurs buffles broutant auprès d'eux.



68. Buffles à grandes cornes.

Arrivé à Kompong Chan, la nuit. Rien pour me recevoir. Le Mes Roc prétend n'avoir pas été prévenu. C'est dur, après onze heures de charrette, et il me faut passer une partie de la nuit à faire des cartouches, charger plaques, etc.

27 février. — Sala de Kok Préa (Ile Sainte), 8 heures du soir, en pleine brousse, à une demi-journée de tout village. Jamais vu autant de lucioles. La nuit, dans cette immense plaine herbeuse, cela rappelle une mer phosphorescente.

28 février. — Départ matinal. Route mauvaise, mais jolis horizons. Lac couvert d'oiseaux, et entouré de magnifiques

arums. Rencontré buffles à cornes énormes; à 9 heures du soir, à Kassa Tat, bonzerie où je pourrais coucher dans pagode ouverte à tous vents. Mais je suis à vingt minutes de Kompong Huo et je repars avec ma caravane. Mal m'en prend, car le chemin est une étroite chaussée flanquée d'un étang de chaque côté, effondrée en maint endroit, avec des trous profonds de 10 mètres. Les deux premières charrettes passent,



40. Éléphant entrant en forêt.

mais les buffles de la troisième refusent, et immobilisent tous les autres. Nuit noire. Je fais ouvrir la caisse des torches; et trouve auprès du trou le plus profond un gué passable. Je ne puis m'empêcher d'admirer la beauté du tableau : les flammes rouges des torches, les mouvements graves et lents des buffles, dont les grandes ombres se profilent, fantastiques.

Au bout d'une heure, les charrettes ont franchi le cap, soutenues chacune par tous les conducteurs à la lueur des torches. Mon personnel a été très chic et très dégourdi. Mais je

suis furieux contre le Mes Roc, que j'ai soigné de mon mieux (panaris : ouvert doigt, enlevé ongle, travail pas appétissant) et qui, pour me remercier, me donne un guide qui n'était jamais venu ici. Dîné à 11 heures, couché sur terre battue. Enfin, me voici à une demi-journée de Kompong Thom ; la partie très dure de mon voyage est terminée.

Kompong Thom. — Organisation en mon honneur d'une chasse au tigre, à dos d'éléphants. Erré dans immensité d'herbes si hautes que mon éléphant y disparaissait, la selle ou cage sur laquelle j'étais perché émergeant seule. Entendu le tigre, mais il nous brûle la politesse. Tué cerfs et grues magnifiques.

4 mars. — Pnomh-Penh. — Dîné à la Résidence supérieure. Rencontré le fils d'A. Marx (l'auteur des *Cols bleus*), mon ancien camarade. Il me fait rater la photo d'un enterrement chinois très curieux. Famille en blanc, bannières, cochons rôtis entiers. Acheté un piano cambodgien. Rencontré la belle Put, cambodgienne parlant français couramment, très spirituelle et gaie. Eaux trop basses pour que le paquebot aborde en face de l'hôtel. Obligé de fréter un sampan, qui sera remorqué par chaloupes fluviales. Orchestres cambodgiens très jolis, dans le lointain, avec leurs clochettes et leurs instruments à cordes. Ils cultivent aussi les cerfs-volants à musique.

8 mars. — Départ de Pnomh-Penh. Les berges du Mékong par la baisse des eaux sont parfois très escarpées. Sur d'autres points elles débordent encore à des distances énormes.

9 mars. — Saïgon. — Somptueusement installé à l'École : lit, bureau, fauteuils. Mais j'abandonnerai ce luxe dans huit jours et filerai en Annam pour les fouilles et le classement des monuments chams en compagnie de M. Parmentier, attaché à l'École. Nous allons suivre toute la route mandarine du sud au nord, parallèlement à la côte. Travail de cinq à six mois. Mes clichés sont très bons et mes estampages intacts. On est content de moi à l'École ; j'en suis très heureux.

Rencontré au théâtre, le soir de mon arrivée, l'amiral tou-

jours frétillant. Grandelément toujours vague à l'âme et Loti toujours rêveur. Put débarquée ici; décidément très intelligente et très drôle. Voudrait que je l'emmène. Mais je ne veux pas de ce luxe encombrant; je suis venu ici pour travailler.

11 mars. — Établi avec Parmentier comptes de la mission. Dîné chez Mgr Mossard, à la droite de l'évêque; plusieurs missionnaires, dont le Père Durand que nous allons retrouver en



70. A dos d'éléphant.

Annam; le beau-frère du roi d'Annam (Tan Tin); quelques mandarins qui ne se sont pas ennuyés, car presque tous les convives parlaient très bien leur langue.

17 mars. — Toutes les troupes coloniales reviennent de marche. Leur musique est curieuse : réminiscence de nos musiques militaires et de leurs traditions personnelles. Beaucoup de fifres, qui relèvent l'allure. Je suis versé comme sous-lieutenant de réserve, chef de détachement, au 11e colonial.

23 mars. — SAÏGON. — Dimanche des Rameaux. Messe. On

distribue de grandes palmes à la table de communion. Européens, chinois, annamites et malais, dans leurs costumes variés, s'agenouillent au pied de l'autel. Les malaises, avec leurs grands manteaux de couleurs vives, font bel effet dans la foule. Travaillé toute la journée à mes clichés du Baïon. Le soir, j'entends une musique orientale. C'est l'enterrement d'un riche chinois catholique. Cent cinquante bannières de soie magnifique suivent le corbillard, précédé du clergé. Pars au pas de course pour prendre photo. Suée formidable. Comme esthétique, c'est loin de l'enterrement déjà vu ici, avec la mignonne veuve.

II

PREMIÈRE MISSION EN ANNAM

(Mars à Novembre 1902)



71. Tombeaux moïs.

PREMIÈRE MISSION EN ANNAM

(*Mars à Novembre 1902*)

26 mars. — Embarquons sur l'*Hélène*, à 7 heures du matin. Mouillons au large devant la baie. Grands rochers noirs sur lesquels la lame se brise. Les jonques viennent nous chercher. Installation bizarre à l'hôtel : les quatre murs seuls offerts aux voyageurs. On doit fournir son lit et tout le reste. Grands cimetières annamites dans les dunes de sable où ne poussent que des cactus. Gens pratiques, ne mettent leurs morts qu'en terre incultivable.

28 mars. — (*Lettre XII*). — Malgré la rude traversée, j'ai, dès l'arrivée, piqué une tête dans cette mer hospitalière. Pas banal ce bain sur la côte d'Annam, alors qu'il gèle peut-être encore en France. Rencontré un missionnaire aimable, déjà vu chez l'évêque de Saïgon : le P. Durand. Nous l'emmenons jusqu'à Phan Ry où il dirige une importante école pour les annamites.

Très joli, Phan Tiet ; c'est un gros village de pêcheurs au fond d'une baie encadrée de cocotiers et défendue vers le large par une bande de récifs apparents, sur lesquels les longues lames de la barre se brisent en gros flocons d'écume. Il fait ici encore plus chaud qu'au Cambodge ; mais il y a plus d'air. Le pays me semble tout à fait joli et pittoresque, bien que déjà passablement brûlé. Et je prévois une très intéressante et fructueuse campagne. En voilà pour huit mois dans la brousse, une

brousse nouvelle pour moi, à tous les points de vue, pays, coutumes, archéologie. Je vais compléter là, de façon agréable, une instruction spéciale que je veux cultiver et m'assimiler de plus en plus.

Et maintenant, ma chère maman, ne t'inquiète pas si tu ne reçois pas bien régulièrement de mes nouvelles. Le genre de vie que nous allons mener nous obligera souvent à manquer le courrier.

Départ pour Phan Ry, où nous coucherons, pour ne pas traverser de nuit la forêt infestée de tigres. Chaleur terrible dans ces bois; les étriers nous brûlaient les pieds. Déjeuné à l'annamite chez le P. Durand. Le soir, les veilleurs, perchés sur les miradors, frappent deux bambous en poussant de grands cris pour éloigner les fauves.

2 avril. — PHAN TIET. — J'ai décidément de la veine. Me voici en Annam à courir la brousse pendant six mois, j'espère (1).

Pour l'instant, nous sommes installés, mon camarade et moi, à l'hôtel de Phan Tiet. Pas banal, l'hôtel : ni chambres, ni lits, ni vestiges de mobilier; les voyageurs sont habitués à fournir tout ça. On est sur l'emplacement de l'ancien tram (les trams d'ici n'ont aucun rapport avec celui d'Auteuil-Madeleine). C'est là qu'on vient réquisitionner les coolies pour l'étape suivante, et qu'on se case pour la nuit avec le personnel, les chevaux et les bagages. Généralement, et ce sera le cas au prochain tram, on se barricade soigneusement, afin que le tigre ne vienne pas dîner aux dépens des voyageurs. Il y a un mois trois annamites furent enlevés en une seule nuit par cet animal qui a une très grande prédilection pour la chair des indigènes. Et pourtant Phan Tiet vient d'être déclaré ville. Le pays a beaucoup de caractère avec ses grands horizons de montagnes. Tous les jours bains de mer, mais sans perdre pied à cause des requins. Nous avons assisté hier à la messe de Pâques dite par un missionnaire qui va nous aider

(1) Il y resta plus de deux ans, dans un climat terrible.

à retrouver certaines tours chames. Pas mal, cette messe au gong et au tam-tam, avec jeunes choristes femmes, costumées en anges à l'aide de draperies bleues et rouges et de couronnes dorées. En fait d'anges, elles ressemblent plutôt à des diables; elles chantent comme des seringues et empestent l'huile de coco à quinze pas.

4 avril. — Repartons à cheval, escortés par le Père. Il nous



72. Le Hu Yen de Phan Tiet en costume royal.

montre, à quelques kilomètres de chez lui, la pagode chame de Tuan Dong, renfermant les bustes du roi Po Klong Menay et de la reine Po Bin Som, sa femme. Ils sont en pierre peinte. Arrivons pour déjeuner chez le Hu Yen de Binh An. Sa femme, descendante des rois chams, nous montre couronnes royales et chignons en or. Les Chams sont des malais venus de Java, en des temps fort reculés. Ils sont actuellement peu connus, et leurs rares descendants sont bien dégénérés. Leur architecture consiste en tours-temples, toujours en briques, avec sculptures et pierres tombales. Le Père obtient du chef la certitude de

l'existence d'un trésor cham chez les mois. Il promet de nous y conduire. Pris le thé avec le nouveau Hu Yen de Phan Ry, venu pour diner.

5 avril. — PHU DIEN. — Rencontré une troupe de mois. Couché au village de Phu Dien.

9 avril. — (*Lettre XIII*). — Décidément, la trouvaille des tours est intéressante, et nous restons pour les mettre à jour. Nous vivons à l'annamite avec le P. Durand, et je commence à être très expert dans l'art de manier les bâtonnets. Village cham fortifié contre le tigre. Chaque case est entourée d'une haute palissade, faite de branches d'arbres très serrées. Hier soir, grand émoi : une panthère est venue enlever un chien. Le Père prend mon fusil, moi, mon revolver, puis une cravache, et nous courons au fauve qui, naturellement, ne nous attend pas. D'ailleurs, les indigènes ont une telle frousse de ces bêtes qu'ils n'osent même pas prononcer le nom du tigre.

11 avril. — Continuation des fouilles. Dégagement des fondations.

12 avril. — PHAN RY. — Quittons Phu Dien. Cinq heures de route pénible. Trouvons sous les dunes qui longent la mer une Shiva en grès, debout sur la tête du Nandi, enfoui dans le sable. Il ne reste ni pain, ni vin ; les remplaçons par des croquettes de riz et du thé. A 4 heures, arrivons au ravissant village de Yong, bâti parmi les rochers de la côte. Un peu plus loin, cimetière envahi par la mer. Tombes de ciment renversées sur le sable de la plage. Retour à Phan Ry très fatigués.

13 avril. — Dimanche, messe du P. Durand, 6 heures du matin. L'église est une simple chambre de maison annamite. En dehors des offices, l'autel isolé par un store tombant du plafond. Scène vraiment imposante par sa simplicité même. Les hommes à droite, les femmes à gauche ; la plupart, les cheveux déroulés sur leurs épaules, ont une belle allure. Visite au Hu Yen. Il faut se hâter pour le trésor. D'autres sont à sa recherche, et ce n'est pas pour le bon motif. Partirons demain.



74. Halte de sauvages moïs dans la forêt.



75. Vers les Moïs. Halte dans le lit d'un torrent desséché.



75. Moïesses cherchant leurs poux.



76. En forêt, région des Moïs.

Allons coucher chez le Hu Yen. Presque rien emporté : pas de lit ; couchons sur des nattes.

15 avril. — Départ de la caravane de chams, hommes et femmes. Parcourons la plaine de rizières, puis entrons dans la forêt. Arrivons à 9 heures au village cham de Paler Anok Tayon où nous déjeunons. Chaleur terrible. Aperçu un superbe piège à tigre. Rentrons dans la forêt brûlée par le soleil. Miradors de loin en loin pour les voyageurs attardés. Traversons souvent lits de torrents desséchés. Passages difficiles. Rencontre de moïs dans la forêt. Ils descendent en plaine pour vendre du bétel. Parmi eux une jeune moïesse, tout à fait charmante. Traits réguliers, formes encore grêles, mais jolie. Malheureusement plus de plaques dans l'appareil. Couché au village cham de Cangien dans nos palanquins.



77. Région des moïs. Le ruisseau aux éléphants.

16 avril. — Nous marchons cinq heures jusqu'au déjeuner dans le lit d'un torrent desséché. Rencontré campement moïs, pris photos. Cahin-caha, nous arrivons vers une heure dans un

village moï, où la princesse, femme du Hu Yen, prêtresse en la circonstance, ordonne un sacrifice à ses ancêtres. Le chef du village, devant la table du sacrifice, fait les libations aux mânes évoqués et prie, les mains jointes au-dessus du front, puis il s'étend trois fois à plat ventre sur le sol. Sur l'autel, un éventail, couvert d'une écharpe rouge, représente les âmes. Les offrandes sont des corbeilles de riz, des œufs, des bananes.

Ensuite, distribution de liquides variés : vin de riz, sirop de miel, etc. Le Hu Yen et sa suite commencent à être fort émus. Le tonnerre gronde et nous poussons, non sans peine, nos gens au départ. L'ascension commence, terriblement dure, mais quels sites splendides !

Descente vertigineuse à flancs de coteaux, superbes horizons de montagnes et de torrents aux rives escarpées et boisées, au lit semé de rochers énormes, surplombés par des arbres et des bambous enchevêtrés d'une rive à l'autre. Village moï de Lowang. Excursion dans la montagne. Vivons avec le Hu Yen et la princesse, sa femme, à l'annamite. Sacrifice aux ancêtres. Le Nan rong (titre autrefois presque royal, maintenant simple gardien) ouvre la gorge à un chevreau, après l'avoir baigné d'eau lustrale. Le sang recueilli, deux moïs emportent la victime encore palpitante.

18 avril. — Sacrifice de deux poules. L'autel chargé de présents, bougies de cire sur lesquelles sont fixées des bagues d'argent. Les notables viennent prier, et faire des saluts. Le peuple suit. Les femmes sauvages chantent toute la nuit, ce qui n'empêche pas le Père, ni Parmentier de ronfler paisiblement.

(*Lettre XIV*). — Nous avons quitté Phan Ry en compagnie du Père Durand, à la recherche d'un trésor cham enfoui dans un trou perdu de la montagne chez les moïs. Partis en palanquins sans boys, car les moïs ne peuvent pas sentir les annamites.

L'ancien Hu Yen (maire) de Phan Ry nous accompagne.

C'est un homme de qualité, époux de la dernière descendante des rois chams en ces régions. Et cette princesse (pas mal du tout, bien qu'un peu mûre) nous escorte. Deux jours de marche, le premier sous un soleil tellement brûlant que les coolies ne peuvent plus nous traîner. Le deuxième jour se passe sous la pluie, à gravir une montagne de 900 mètres d'altitude, par des chemins (?) impossibles. Mais quels tableaux



78. En palanquin chez les Moïs.

inouïs! Des décors comme Wagner a dû en voir en rêve. Nous longeons des précipices, aux profondeurs desquels on voit bondir le torrent, sur des roches énormes. Partout des bambous immenses enlacés par des lianes et des orchidées fantastiques. Mais... beaucoup de traces de tigres et d'éléphants toutes fraîches.

Nous n'avons d'autres bagages qu'un peu de linge, l'indispensable quinine, de l'eau bouillie. Tout cela est entassé dans les palanquins, qui nous servent de vide-poches et de

lits. Mais le Hu Yen a une suite de quatre-vingts personnes, dont une vingtaine de sauvages moïs.

Enfin, suant, soufflant, ronchonnant, nous arrivons pour coucher au village moï de Lowang, mais le trésor n'est pas là. Nous repartons donc le lendemain; cette fois en palanquins, portés par les sauvages. Ces animaux nous grimpent en une demi-heure en haut de la montagne. Puis, commence une course effrénée le long de ses flancs; et après une galopade furieuse sur ces pentes raides, nous arrivons au fond d'un grand cirque, devant l'abri du trésor. Là, on nous offre du vin de riz; et l'on commence le sacrifice aux mânes des rois chams (une poule et un chevreau). L'officiant sanctifie l'eau qu'il répand sur le cou des victimes, à l'endroit où il leur tranchera la tête. On saigne les pauvres bêtes dont on recueille le sang. Ce soir on découpera tout cela; on l'offrira aux ancêtres royaux, et ensuite nous le mangerons à leur santé. Demain, on sacrifiera un buffle dont il faudra



70. Village moï de Lo-Wang.

manger aussi. C'est un mets atroce; mais on s'exécutera, pour ne pas froisser ces braves gens.

Sacrifice du buffle. — On attend notre réveil pour procéder à cette cérémonie. Le buffle est attaché à un fort poteau; deux prêtres, auprès de lui, disent des prières en tenant au-dessus de sa tête un vase rempli d'eau bénite, tandis que fume déjà le bois sacré. Puis les sauvages, s'approchant avec des lianes,



30. Sacrifice aux ancêtres noirs. Immolation du buffle.

ligottent la victime et la font tomber. Après avoir répandu l'eau bénite sur son cou, le prêtre l'égorge. On recueille le sang dans de grands bassins de cuivre, et on emporte le tout pour être mangé. Ça nous promet un bon déjeuner. Je commence à être éreinté, sans compter les horribles ratatouilles qu'il faut avaler gracieusement : les morceaux de poule presque crus, que les prêtres sauvages nous apportent à pleines mains, des mains affreusement sales, bien que couvertes de bagues. Je leur donne tous les noms d'oiseaux de mon voca-

bulaire, mais j'avale tout de même. Puis c'est le vin de riz que les femmes tirent des jarres avec de grands bambous souples, qu'elles amorcent à pleine bouche remplie de bétel. Les dignitaires qui nous apportent ce vin, dans des kébates (tasses) aussi anciennes que crasseuses, s'agenouillent devant nous, et nous tiennent la tasse dans une attitude fort gracieuse, pendant que nous buvons. C'est ainsi que les femmes moïs offrent à boire à leurs maris, et c'est alors assez joli, car elles ont un beau type, quoique sales comme tout moï qui se respecte.

18 avril. — (*Letter XV*). — Ce matin, pendant qu'on sort le trésor, on sacrifie deux poules pour tirer notre horoscope. Un prêtre ramasse une patte de chaque bête et les deux têtes. Il laisse tomber le tout : les pattes se touchent et les deux mandibules supérieures de la tête forment deux courbes semblables. Excellent présage ! Tout le monde était ravi.

Enfin, nous avons déballé le trésor. Trouvé une grande quantité de vases d'or et d'argent (surtout d'argent), quelques belles étoffes, des faïences; et une superbe collection d'armes chames, certainement très anciennes; une hache funéraire pour la crémation, lances et sabres magnifiques, deux très beaux fusils du XVIIIe siècle, garnis d'or et d'argent, des objets du culte. Sans compter les masses énormes d'oripeaux de toutes sortes, mangés, brûlés, déchirés : la fortune d'un chiffonnier. Quantité de matelas royaux avec leurs nattes à cadres dentelés. C'est dans ce fumier que nous avons dû chercher les pièces du trésor.

Pour rentrer à Phan Ry, il nous a fallu marcher douze heures par jour sous un soleil de 50 et 55°, et la nuit nous subissions des températures froides et humides. Le P. Durand s'étant blessé au pied, il a fallu le porter, et il pèse lourd, le révérend. Les coolies, au bout de huit heures de marche, ne pouvaient plus le traîner. A 6 heures du soir, nous étions encore en pleine forêt, très riche en tigres, et à quatre heures du premier point habité.

Et la nuit tombait doucement, nous laissant entrevoir pas mal de mauvaises rencontres. Alors, j'ai choisi les hommes les plus valides que j'ai mis aux grosses charges. Le Hu Yen a pris la tête de la colonne qui marchait en file indienne, le missionnaire au milieu et moi à la queue pour faire serrer la colonne et surveiller les traînards, que le tigre n'aurait pas manqués. Pendant la dernière heure, c'est à coups de pieds et de rotin que j'ai dû faire avancer les retardataires. Grâce à ces mesures énergiques, nous n'avons perdu aucun de nos hommes. Mais j'ai été soulagé d'un gros poids quand, à 10 heures du soir, je suis entré dans la case du maire de Cahya : nous marchions depuis 6 heures du matin. Bref, ces huit jours passés chez les sauvages ont été fructueux pour l'École française, qui va classer le Trésor comme monument historique. Pour moi, ils ont été très inté-



81. Type de sauvage moï.

ressants. J'ai assisté là, dans des conditions spéciales, à des rites et à des scènes de mœurs jusqu'ici bien peu connus. Ces braves sauvages ont été pour nous d'une obligeance et d'une prévenance extrêmes, grâce probablement à leur princesse



87. Jeune mère moïesse.

que nous accompagnions. Ils nous ont fait la conduite jusqu'au village de Madey. Leur chef est venu nous saluer très dignement, et nous a fait comprendre par gestes qu'il nous remerciait au nom de ses compagnons (nous leur avions fait une distribution de petits présents). Là, j'ai pu piger la photo d'une jolie moïesse qui fuyait mon objectif depuis deux jours. La pauvre est partie navrée...

25 avril. — Départ de Phan Ry. Adieux au Père Durand, dont je prends la photographie. Horrible équipe de coolies. Même en les frappant, on ne les ferait pas marcher. Chemin terriblement dur, le long de la côte. Arrivons à 6 heures au tram des hirondelles. Repartis le lendemain, à l'aube, avec meilleure équipe. Petite pagode dans la falaise. Arrivés à 11 heures à Cana, village de contrebandiers. Les éléphants viennent



33. Rochers de Loc Hu, près Ky-Son.

de démolir le tram pour la deuxième fois. Ils ne veulent pas de poteaux en fer : tous sont tordus ou brisés. Charrettes, promises pour 1 heure, pas arrivées à 9 heures du soir. Rien à manger; rien à boire; rien pour se coucher. J'avale une kébate de riz. Puis nous arrangeons deux palanquins des boys et nous y installons. A 10 heures, arrivée des charrettes : nous couchons cette fois-ci sur nos matelas cambodgiens.

27 avril. — PHAN RANG. — Arrivée à Phan Rang. Déjeunons chez le résident, M. Odend'hal, attaché à l'École (1). Type

(1) Massacré depuis par les mois.

bien intéressant. Remarquable d'intelligence et de savoir. Il occupe ici un poste terriblement dur, tout près du Lambian, grand plateau sur la montagne à 1.500 mètres d'altitude, où l'on construit pour les Européens d'Indo-Chine un immense sanatorium. Aussi, la résidence est transformée en entreprise de transports. Ce ne sont que convois, mulets, chevaux, buffles et chariots de toutes sortes, sans compter les oies, dindons,



84. Les trois tours de Van Thuong.

chèvres, une multitude de passagers, ingénieurs, officiers, fonctionnaires... Et tout ce monde-là est pressé. Tu vois d'ici la sinécure !...

Excursion aux tours de Po Klong Garai. Tombons sur un pèlerinage cham.

30 avril. — Visite au canal. Descente en pirogue d'osier tressé et imperméabilisé.

1er mai. — Départ pour Phun Dong, où nous trouvons trésor n° 2. Vase d'argent et cuivre, un kriss superbe.

2 mai. — Village cham de Hun Duc. Visitons trésor, sans intérêt. Manuscrits que nous croyons être exercices scolaires. Enfants à type européen, dont un tout frisé et une gamine presque blonde, tout à fait gentille. Les mioches ont des cordons tressés au percement des oreilles. Les femmes, beaucoup d'allure avec leur turban bien enroulé, deux grosses coques de cheveux encadrant la figure, et un long voile retombant sur les épaules. Visite à la tour kmère de Po Romé. Photographié stèle de Po Nagar. Rentrés à Phan Rang pour recevoir les bagages, proposons à l'interprète de l'épicier chinois, de le prendre à notre service. C'est un annamite, ancien boy du capitaine Perroux, médaillé pour avoir défendu le capitaine attaqué par les Mois. Il accepte. Départ. Traversons en bac la lagune de Phan Rang. Embarquement des chevaux, pas commode. Il tombe des hallebardes, que nous recevons trois heures durant. Arrivée au tram de Ho Halat. Visite aux trois tours de Van Thuong qui datent du VIIe siècle. Rentrons trempés, rien pour changer.

6 mai. — Arrivés au tram de Hondu, très défendu contre les éléphants. Tous les poteaux télégraphiques en fer entourés de ronces artificielles; ce tram est une vraie forteresse. Et malgré cela, souvent les poteaux sont tordus ou arrachés; ces animaux ne peuvent souffrir le fer. En revanche, ils ne touchent pas aux poteaux en bois. Aussi en remet-on partout en fer... à la grande joie des pachydermes. D'ailleurs pendant qu'ils s'amusent avec le télégraphe, ils ne peuvent pas démolir les trams. Celui-ci a déjà été détruit deux fois par eux. A la tombée de la nuit, chevaux et gens sont bouclés et barricadés.

7 mai. — Parcourons superbe pays. Mais quelle chaleur! Nuée de grands papillons blancs, ressemblant à des tourbillons de neige. Dîné à la résidence de Nha Trang sur terrasse face à la mer. Le chancelier m'invite à une chasse pour demain.

8 mai. — Départ à 5 heures pour la chasse. Traversons lagunes dans un bateau osier tressé, enduit de coaltar. Les jonques d'ici, même les plus grosses, sont ainsi construites. Tué

un cerf de mes deux premiers coups de feu. Ravissante, cette lagune. En face de la ville, les tours de Po Nagar. Le *Pascal* sur rade. Là déjeuné et dîné avec les officiers du bord, chez le résident. Revu le commandant déjà rencontré à Angkor. Vais à bord remettre à l'officier de quart (qui me fait un charmant accueil) les ordres écrits du commandant resté à terre.

13 mai. — Départ de Nha Trang. Aperçus de mer du haut



85. Col du Deoka.

des montagnes. Belle végétation jusqu'à la mer; poteaux télégraphiques toujours en fer, tordus ou arrachés par les éléphants.

15 mai. — Passage du Col du Cheval, très dur. Les chevaux grimpent comme des chats sur les éboulis de roche, pas l'ombre de route : du rocher, toujours du rocher. Après le passage de ce col, nous suivons la plage pendant une heure.

Puis commence l'ascension du Deoka, terriblement dure. J'arrive vanné au sommet (500 mètres). Les chevaux conduits en main font des merveilles d'agilité et d'adresse. Vue mer-



86. Col du Cheval (Montagnes d'Annam).



87. Col du Cheval (Montagnes d'Annam).

veilleuse sur la montagne et sur la vallée qui descend à la mer. Au loin, les montagnes d'Annam.

Tram de Phu Huo, au milieu du col : site ravissant avec son torrent de montagne. J'y prends une douche d'une fraîcheur délicieuse, qui m'arrache à l'abrutissement complet où la chaleur me plongeait.

Un rêve, cette route du tram à la fin du col. Torrents, enchevêtrements de roches entre lesquelles nous passons tout juste, et où les chevaux se glissent comme ils peuvent. Arbres renversés, palmiers géants. Jolie pagode élevée au Génie du col.

A 7 heures du soir, nous arrivons à une belle rivière que nous passons à cheval. Pris par un gros orage. Nous nous baignons comme Gribouille. A la sortie du Deoka, pays splendide. Singes hurleurs dans la forêt.

16 mai. — Départ de Phu Thank où nous avons couché. Rencontrons en route le résident de la province. Cortège royal, banderoles, tam-tams, binhs. Causons longuement avec lui du monument que nous allons voir chez les moïs. Arrivés à 11 heures au gros village de Tuy Hoa. Visite à la tour, perchée sur un énorme rocher qui surplombe le village. Vue superbe sur la vallée et sur la mer. Photo de la tour, sous un soleil de plomb. Visite à la citadelle chame de Thank Hoï, et aux ruines de Phuoc Think de l'autre côté du fleuve. Nombreux fragments de pierres sculptées, et acrotères. Trouvons là quelques statues intéressantes, dont trois portent des inscriptions à la stèle d'appui. Pris estampages de ces inscriptions.

19 mai. — Travaillé description des sculptures de Phu Thank. Déjeunons à 2 heures comme hier. Continuation des fouilles. Nous tenons un mur, mais il est bien abîmé, et pas commode à suivre.

20 mai. — Le mur trouvé est fait de briques énormes.

21 mai. — Continuation des fouilles par un vent terrible, tourbillon de sable dans les yeux. Mur dégagé; il n'y en a qu'un de conservé. Partons demain pour Cong Son.

22 mai. — Parcourons une région prise récemment sur la brousse. Dormons sur nos selles. Vent violent et brûlant, qui nous rôtit les yeux.

23 mai. — Arrivons à Cong Son à 10 heures.

Plaine cerclée de montagnes et plantée de cannes à sucre. Déjeuner chez M. de Conchy, chancelier. Coin charmant sur la rivière Jong Ba. Promenade en jonque, bain délicieux.



88. Descente de Tra Ké.

24 mai. — Départ, accompagnés de M. de Conchy, six linhs d'escorte, un toï loï (annamite commerçant avec moïs) et un interprète. Toujours la plaine nouvellement défrichée, gros cailloux dans la terre. Les annamites en couvrent leurs tombes ; tribut offert par chaque passant.

Déjeuné à Tra Ké, en haut de la montagne ; montée superbe dans *Les flamboyants*, ainsi nommés, parce qu'ils sont rutilants au soleil. Arrivés à 6 heures au premier village moï :

Buon Hoen, où nous couchons. Un pied et une queue de tigre sont exposés à l'entrée, fort originale, du village, sur un petit autel de bambous. Couché dans cagna presque propre, avec nombreux cochons en dessous.

25 mai. — Départ. Quarante moïs au moins nous accompagnent. Aperçu tombeaux moïs très curieux. Déjeuné au village moï de Lang Lien. Cases neuves, ce qui tient peut-être à l'expédition Blinville de l'année dernière. Le dernier village rencontré est Tabou. Arrêt de plusieurs heures. Tous les moïs mâles ont filé : plus de porteurs. Partons à 3 heures 1/2. Deux heures de pluie torrentielle sur le dos. Arrivons trempés à M'rok (village moï, toujours).

Tout est mouillé, même la literie. Je couche habillé dans mes draps trempés. Encore tous les moïs filés ! Nous laissons les bagages et partons seuls avec le Toc lay. Arrivons à 7 heures du soir à Chéo Réo. Le garde principal nous offre l'hospitalité. Brave homme, mais brute épaisse.

27 mai. — Arrivée des bagages et du personnel. Les moïs demandent boîtes d'allumettes comme gratification de transport.

28 mai. — Chéo Réo. — Commençons débroussaillement. Ces fainéants de moïs ont apporté un coupe-coupe pour douze !

29 mai. — Débroussaillement de la Tour avec coolies annamites.

Estampages des inscriptions et photos.

31 mai. — Départ du poste de Chéo Réo. Arrivés au village de Ta Du, où nous couchons. Faisons prendre la garde aux linhs et allumer des feux pour protéger les chevaux contre le tigre.

Juin. — (*Lettre XVI*). — Nous rentrons d'une nouvelle expédition chez les moïs du Phu Yen, où une tour chame nous était signalée. Voyage intéressant et fructueux pour l'École, puisque nous rapportons dix estampages d'inscriptions sanscrites et une statue en terre cuite émaillée, genre tout à fait inconnu chez les chams. Mais ce fut dur, à cause des lenteurs

et des difficultés de la route. Ces mois sont les plus grands fainéants que la terre ait portés. Nous comptions rester dix jours au plus, et nous revenons au bout de trois semaines, passées sans pain, ni vin, ni sel, ni café, ni sucre : la purée noire!...

Heureusement, nous sommes sauvés. Le résident, qui nous héberge pour 24 heures, est stupéfait de ce que je dévore.



83. Village moï de M'Roc. Arbre fétiche.

En arrivant à Lang Hoen, comme apéritif, été soigner un pauvre diable de moï mordu au pied par une petite vipère grise, dont on nous montre la peau. Plaie horrible. Toute la jambe noire et enflée. La femme soutient d'un joli geste la tête du mourant, appuyée sur son épaule. Rien à faire ; mais, pour réconforter un peu les parents, nous lavons la plaie au sublimé, puis au chlorure d'or.

Arrivée pour dîner à M'Roc; petit drapeau tricolore au-dessus de notre case. Buvons de l'eau de pluie qui sent



90. Song Can.



91. Song Can.

la neige fondue. Dînons sous une nuée de fourmis ailées et autres bestioles, attirées par les photophores. Nous sommes forcés de quitter la place. Concert d'énormes et innombrables batraciens (crapauds-bœufs).

5 juin. — Tuy Hoa. — Après avoir traversé le Lang Bu trois fois dans la même journée, arrivons ici pour dîner. Soirée au théâtre annamite. Deux comiques très drôles. Nous sommes installés avec le Quam Dao, nous tenons chacun un gong et jetons aux acteurs des chapelets de sapèques qui représentent les applaudissements. On les ramasse de temps en temps pour les remettre sur notre table. A la fin du spectacle, après bien des voyages, le tas de sapèques est laissé aux artistes.

7 juin. — De 3 à 5 heures, passons cinq bacs. Au troisième, sous une pluie diluvienne, suis forcé de pousser mon cheval dans l'eau pour qu'il ne m'y fasse pas tomber moi-même, après m'avoir acculé à l'extrémité du bateau. Il fallait voir ses yeux blancs! Je l'ai remorqué en le tenant par le toupet ; ça l'a calmé pour les bacs suivants. Sommes arrivés trempés au village de King Lam. Ravissant! Maisons semées dans une forêt de cocotiers, qui vont jusqu'à la mer. Aloès, figuiers de Barbarie, etc.

8 juin. — Song Can aussi est au milieu d'une admirable végétation, que baigne la mer. Reçus par le résident, M. Létang, et par sa très aimable femme. Mme Létang pense à tout, même à du lait pour moi.

10 juin. — Village de Phu Ké, barricadé contre le tigre ; route barrée par une palissade. Nombreux nhaqués cultivent leurs rizières. Herses curieuses : gros madriers armés de pointes en bois. Les buffles tirent cet instrument primitif, sur lequel est juché le nhaqué.

Arrivée à Qui Nhone dans la soirée. Aperçu au loin, à gauche, la Tour d'argent. Dîné chez le résident ; on nous installe dans les bâtiments de la milice.

11 juin. — Qui Nhone. — Repos. Un tour à la potinière sur la plage. Au dîner, l'inspecteur de la milice et son garde

principal, accompagnés de leurs femmes. M. R., stagiaire, un phénomène agité.

12 juin. — Établi un inventaire général des trésors des rois chams. Courrier de France en rade. J'assiste à l'embarquement du résident, se rendant à bord. On le porte à sa chaloupe sur une espèce de pavois, et les attributs du mandarinat sont plantés dans le sable.



92. Qui Nhone. — Embarquement du Résident de la province.

17 juin. — Coucher de soleil splendide, véritable effet de mirage. Un paysage entier dans le ciel : rivières au cours capricieux, rives très basses, plantées de buissons et de saules. Eau teintée de rouge par les derniers reflets du couchant. Au loin, l'horizon se perd dans un ciel vert pâle, magnifique. Tableau d'une netteté extraordinaire : on distingue les touffes de lotus dans l'eau, près des bords, et des petits nuages gris courent dans le ciel embrasé.

23 juin. — Départ de Qui Nhone. Chemin impossible dès la nuit tombée : il serpente sur un talus de rizière étroit

et glissant. Pas de lune. Forcés de nous arrêter à Ky Son. Superbe pagode, dans laquelle on nous installe pour la nuit.

(*Lettre XVII*). — Je t'écris de Hou Du, où nous sommes arrivés ce soir, après dix heures de cheval, et avec l'arrière-train légèrement en compote. Parmentier parlait d'aller coucher



93. Baie de Qui Nhone. Bateau de pêche avec échiquier.

au tram suivant, mais j'ai protesté énergiquement. Il faut qu'il soit en zinc, l'animal!

Hier après notre départ de Qui Nhone, nous avons marché toute la journée sous une pluie terrible à travers les rizières. Les coolies des charges ramassaient des pelles formidables sur ce terrain glissant; et c'est miracle que nos chevaux n'aient pas eu le même sort. Mais ces petites bêtes sont admirables d'énergie et d'adresse. Pas de pèlerine, les bagages partis en avant. Mon boy étant en palanquin, je me suis emparé de son inséparable parapluie. Fait toute la route armé

d'un pépin ouvert, en guise de cravache. C'est tout ce qu'il y a de plus annamite, d'ailleurs.

Le pays traversé aujourd'hui est tout à fait beau : d'abord forêts épaisses; puis longé la baie de Cam Raï, charmante avec ses eaux vertes et son cadre d'immenses montagnes.

25 juin. — Binh Lam. — Toujours le talus de rizière, plus difficile encore qu'hier. Mon cheval dégringole. Partout les



94. Village de Binh Lam.

nhaqués travaillent : labour et irrigation des rizières repiquées.

Norias (prises d'eau) remontent l'eau à l'aide de seaux en bambous qu'elles basculent dans la rizière.

26 juin. — Binh Dinh. — Dîné chez le Tong Doc d'ici, déjà rencontré à Qui Nhone avec ses deux collaborateurs : le Quam Bo (chef du service administratif) et le Quam Du (directeur du service judiciaire).

Nous avions un bon interprète, et la conversation n'a pas langui. J'avais justement étudié la question des examens an-

namites, toujours intéressante pour des lettrés. Ces grands mandarins sont très intelligents et cultivés. Ne tique pas trop sur mon papier annamite : je suis très fier de l'avoir acheté tout seul, sans interprète, à l'aide de gestes expressifs. Visite à la citadelle. Porte royale. Photos aux Tours d'argent par chaleur effroyable. Trouvé sur la route, dans une pagode,



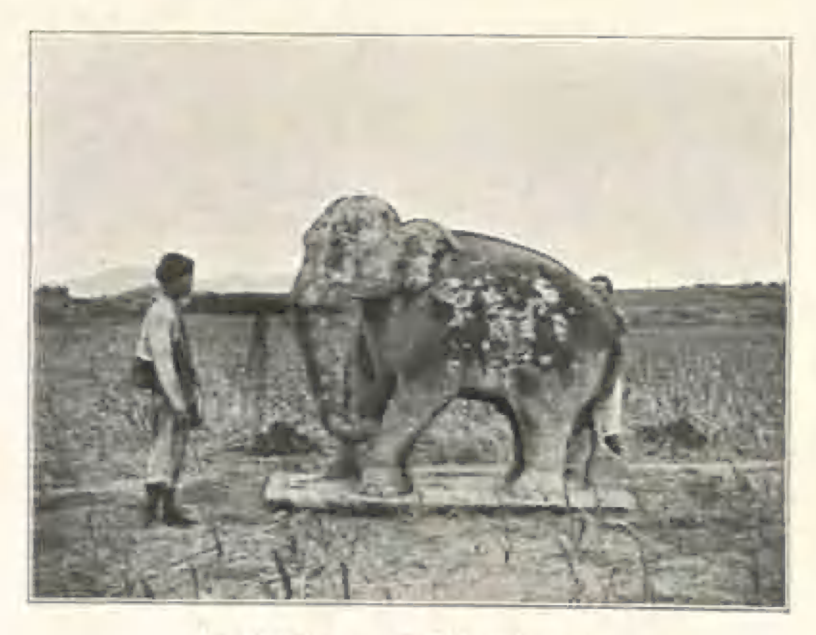
95. Buen Hoen. — Norias.

statue de Ganesa en pierre qui, chose curieuse, porte un cordon brahmanique (un serpent) en sautoir. Beaux grelots en bois sculpté dans la pagode.

27 juin. — Sommes à la recherche d'une statue, soi-disant vue dans une rizière. Revenons bredouille. On fabrique ici toutes sortes de choses amusantes : paille tressée, animaux fantastiques en carton et en bois, etc. Le soir je m'endors aux sons des exercices de l'école primaire annamite. Sorte de chant, un peu monotone, mais agréable dans cette belle nuit. Nous avons fait extraire les pierres inscrites et les sculptures de la

porte royale, pour le musée. Avant le départ, visite à l'éléphant de pierre.

29 juin. — Départ de Binh Dinh. Suivons les fossés de la citadelle. Lotus magnifiques. Monuments aux défenseurs français. Très bel autel des sacrifices. Arrivons à 10 heures à Thu Thieng. Belle tour dans la plaine, surmontée d'un arbre qui lui fait un panache superbe.



96. Binh Dinh. — L'éléphant de pierre.

A Van Thuang, trois belles tours dans un site merveilleux.

1er juillet. — My Thank : gros marché très vivant, et pagode. Rentrés à Binh Dinh où nous travaillons à la Porte royale. Gratté l'inscription couverte de ciment, dure et délicate besogne. Fait, de la Tour d'argent, le relevé des tours environnantes : tour d'or, tour de cuivre et peut-être de Thu Thieng, presque impossible à trouver dans la verdure des bambous.

7 juillet. — Rangement au dépôt de sculpture. Terminé es-



97. Tour de Thu Thieng (près Binh Dinh).



98. Pagode de My Thanh.



99. MY THANH. — Pagode et marché.



100. MY THANH. — Marché aux chapeaux.

tampage incriptions. Fait plan du grand autel des sacrifices, près Binh Dinh.

9 juillet. — Départ de Binh Dinh, après visite du Tong Doc. Arrivons le soir à Thap Thap. Sommes logés à la pagode, et tombons en pleine messe bouddhiste. Chants, lays, élévation, cloche superbe. Quatre officiants dont la tête nue est rasée (étonnant, en ce pays où tout le monde, hommes et femmes, porte



101. Binh Dinh. — Tour de cuivre.

chignon). Ils sont debout devant un autel. A droite, le prêtre, en toge bleue à longues manches. A gauche, un diacre, drapé de gris, conduit le chœur, sur un rythme très vif, en frappant sur un énorme grelot de bois. Ces hymnes sont vraiment d'un beau caractère. Entre chacune d'elles, le prêtre frappe sur un vase de métal qui rend un beau son. Un autre diacre agite ensuite une clochette au timbre grêle et fêlé, tandis qu'un troisième diacre accompagne sur un grand tambour plat, surmonté d'une clochette : en frappant alternativement sur les deux ins-

truments, il arrive à des effets saisissants. Il est rembuché dans un coin de la chapelle ; cela est bien curieux.

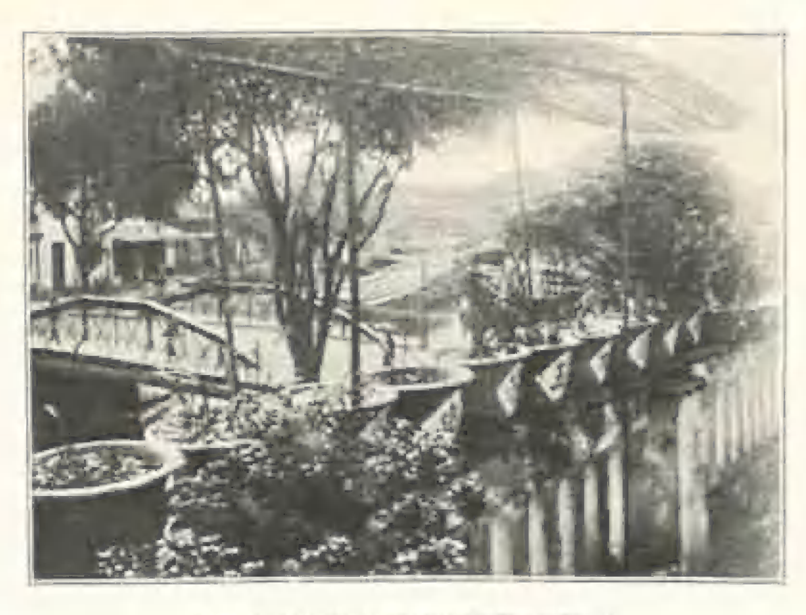
A sa droite, le roi des diables sort d'une niche en faisant d'atroces grimaces et en brandissant son sabre. A sa gauche, une estrade encombrée de dieux et de déesses tous plus affreux les uns que les autres. Après les chants, procession et saluts aux quatre dieux principaux, aux angles de la chapelle. Puis les officiants reviennent à l'autel, qui supporte, sur son siège somptueux, une effigie royale d'ancêtre. Alors commence une véritable élévation : prières muettes, le prêtre prosterné, pendant que tintent les clochettes des enfants de chœur. Enfin, ils font tous 12 lais (ou prosternations), et l'on frappe une merveilleuse et énorme cloche de bronze en même temps qu'une planchette sonore, qui forment à elles deux un accord étrange et impressionnant. C'est l'*Ite missa est*. Tous ces gens ont l'air convaincu, et leur tenue est parfaite. Au fond de la pagode, déesses, grandeur naturelle, assises ; la figure et les mains dorées. Celle du milieu ressemble à feu la reine d'Angleterre. Aux quatre coins et à l'entrée, dieux gardiens terribles; au plafond, quantité de pendentifs, et veilleuses de formes fantastiques. Cette pagode est un couvent : on y instruit des élèves bonzes. Nous dînons à la lueur des photophores, dans la cour de la pagode, ornée de deux charmants pagodons. Sur la table, magnifique bouquet de lotus offert par le chef des bonzes, dont nous avons décidément fait la conquête. Visite aux tombeaux des anciens chefs de la pagode : la plus jolie que j'aie encore vue.

10 juillet. — Pagode de Thap Thap. Nous allons voir les deux éléphants de pierre de la citadelle. Au retour, en longeant les remparts, nous trouvons à l'Est les ruines d'une porte, où passe actuellement un ruisseau. Le chef de la pagode nous annonce pour ce soir une grande fête bouddhique : les enfants ont répété les chœurs toute la journée.

(*Lettre XVIII*). — La fête annoncée a eu lieu ce soir : charmante! Petits danseurs vêtus d'un costume rouge et



102. Pagode de Thap Thap.



103. Jardin de la pagode de Thap Thap.

vert pâle, flottant du bas, casques noir et or, ornés de fleurettes tremblant au bout d'un fil de métal; dans chaque main une lanterne, montée sur un long manche. Danses et chants; jolies figures; autour de quatre petits autels illuminés ils font une ronde puis s'effondrent tous, autour du coryphée qui reste seul debout, élevant ses lanternes et formant le pistil d'une grande fleur lumineuse.



104. Petits danseurs de pagode à Thap Thap.

Pendant ce temps, résonne la grosse cloche aux sons merveilleux. Les jeunes artistes viennent nous faire six lays, et se retirent. La fête est terminée. J'ai pris des photos; tu verras le joli cadre.

Cela se passe dans la cour de la pagode; au fond, deux charmants pagodons, éclairés par des torches odoriférantes. Chœur des bonzes. Tout autour, le jardin de la pagode. Clair de lune. Impression de calme et de mystère.

Sois tranquille, nous ne circulons jamais la nuit : il ne faut pas plus se fier aux éléphants qu'aux tigres. Il y a à peine un

an, en plein Deoka, un endroit où les piétons circulent difficilement, ces sales bêtes attaquaient les linhs trams (facteurs) et dévalisaient les courriers. Maintenant, ils ne démolissent plus que les poteaux en fer, les ponts et les champs de cannes à sucre.

Il paraît que X. me traite de Don Quichotte parce que j'ai rapporté à l'École toutes mes trouvailles d'Angkor et même



105. Phu Kat. — Route mandarine.

une partie de mes clichés vérascopiques? Cet homme est un filou, ou un fou. Quant à me réserver quoi que ce soit, jamais! Il se peut que cela se soit fait, mais je ne suivrai pas ces agissements. D'ailleurs, tu sais que j'adore l'École, et que tout ce qui peut lui profiter m'intéresse et me tient au cœur.

11 juillet. — Phu Kat. — La route mandarine qui conduit ici est merveilleuse; elle est bordée d'immenses banians, et parcourue par un grand nombre d'annamites, chargés d'huile de coco, de cordes, de chapeaux et de peaux de buffles.

12 juillet. — Vent terrible toute la nuit. Suis réveillé par

la pluie qui fouette mon matelas. Traversons la rivière de Bong Son en bac. Il nous faut trouver à Bong Son des grottes qui ont été, paraît-il, occupées par les chams.

Pays ravissant, grandes norias. Mon cheval en a peur, et me flanque dans une rizière d'un mètre de profondeur. Vu premier battage de riz ; on frappe les gerbes sur le bord d'une grande botte ; puis on les transporte dans une cagna, où deuxième battage sur des claies avant le foulage par les buffles.

Nouvelle exploration à la recherche des fameuses grottes. Nous longeons la montagne, très belle et superbement plantée. Mauvais coin pour le tigre. Toutes les cagnas fortifiées. Le P. Geffroy nous attend demain, pour nous donner tuyaux sur la région.

14 juillet. — Gratifications au départ, en l'honneur du 14 juillet. Les coolies chantent ; c'est la première fois que je les entends. On fabrique ici des torches odoriférantes, et de petits oreillers annamites, en vannerie, très jolis. Dînons chez le Père, qui nous signale l'existence d'une pierre inscrite dans le torrent.

15 juillet. — Journée cruelle. Partons dès l'aurore, à la recherche de la fameuse inscription. La trouvons tout en haut du lit d'un torrent, dont nous escaladons les blocs énormes, non sans danger. Inscription du IVe siècle. Caractères de 4 centimètres de long sur 2 de haut. Nous en faisons l'estampage, et c'est dur ! Aussi arrivons-nous trois heures en retard pour déjeuner chez ce pauvre Père. Repartons ensuite chercher notre estampage. Pour pouvoir l'exécuter, nous avions dû faire dériver la chute d'eau qui le recouvrait en grande partie. Pendant notre absence des infiltrations se sont produites. Nous allumons des feux pour sécher notre moule en danger. Descente du torrent en pleine nuit ; difficile et dangereuse. Arrivons encore chez le Père avec trois heures de retard : c'est notre tarif. Nous sommes rompus.

16 juillet. — Retournons vers Bong Son toujours à la recherche des fameuses grottes. Allons coucher au village de Mithra.

Dînons dans un jardin planté d'aréquiers et de tabacs, par joli clair de lune. Visite au Père annamite du village. Nous lui faisons prendre du quinquina. Il nous envoie des ananas et nous invite à déjeuner pour demain.

17 juillet. — Pas de nouvelles du déjeuner : le pauvre vieux Père attendait notre cuisinier pour l'accommoder !... Nous l'emmenons déjeuner chez nous ; il apporte un pain. Photo de noria. Je grimpe sur une roue pour prendre la photo. Roues montées comme celles des bicyclettes. Passage de la rivière avec 22 chevaux et 3 charges, dans un vieux bachot, peu rassurant : embarquons beaucoup d'eau.

18 juillet. — A 500 mètres de Bong Son, trouvons enfin une grotte. Mais c'est un refuge d'ermite du IXe siècle, probablement. Installation primitive, la hauteur ne permet pas de se tenir tout à fait debout. En face de la porte, une niche creusée, avec tablette destinée à supporter un dieu. Au-dessous de la niche, dans la longueur de la paroi, une sorte de marche qui devait servir de couchette. Devant la grotte, un tombeau annamite ancien. En revenant, trouvé le curieux tombeau d'un grand mandarin (1).

19 juillet. — Rencontrons un convoi de prisonniers couchés sur le bord de la route. Gardiens nous demandent de les faire marcher, c'est-à-dire d'user de la cadouille. Déclinons la proposition. Traversons grande plaine de Quang Ngai. Arrivés au bac près Ngai My, voyons un bateleur chinois qui nous donne représentation : singes travaillant avec masques chinois.

23 juillet. — Quang Ngai. Visite à la montagne des Vampires. Brousse superbe. Citadelle chame de Cham La. Vaste carré de 500 mètres de côté, fermé par un talus de 5 mètres. Portes aux angles. La face Sud porte les traces d'un mur qui devait entourer un grand enclos, en prolongation de la citadelle, et probablement destiné à enfermer les bestiaux en cas de guerre.

Pierre inscrite dans le jardin de la résidence ; sert à aigui-

(1) Voir la gravure 56, page 82.



106. Fougères arborescentes (Annam).



107. Nam réparant la paillote.

guiser les couteaux ! Aussi plusieurs lignes ont-elles disparu...

25 juillet. — En haut de la colline, sur la rive gauche de la rivière de Quang Ngai, trouvons une vieille pagode (Thien Su). Puits assez pittoresque.

26 juillet. — Traversons une région de sable. Effets de neige.

27 juillet. — Onze heures du soir, au tram de Ngia Binh. Pas de pain ; et avec ça le cuisinier a la rage de nous servir des



108. Lakmi. Grand piédestal de Tourane.

œufs à la coque. Dans le lointain les femmes chantent en pilant le riz. Elles reprennent en chœur le refrain qu'on perçoit. N'est-ce pas un Noël ? Les voix sont fraîches. Mais quelle désillusion si on allait voir !

Visite rapide aux trois tours de Quang My. A Phu Ho, une tour écroulée sur elle-même, très ancienne : les fouilles y seraient certainement fructueuses, étant donné cet affaissement spécial, sans éparpillement. Apercevons pierre sculptée dans rizière toute proche. Reconnaissons de loin les nagas d'une balustrade : sautons dans la rizière où nous en-

trons jusqu'au ventre, dans l'eau et la vase. Cherchons vainement la suite de la balustrade. La pierre est cassée et profondément enchâssée dans le talus (ancien Sra).

29 juillet. — Norias intéressantes : grandes roues munies de bambous ; quelques-unes actionnées par un buffle, grâce à une ingénieuse combinaison de roues dentées.

30 juillet. — Vers Tourane. Route bordée d'énormes sen-



100. Montagnes de marbre.

sitives, dont les mouvements sont très curieux, sur une si grande échelle. Apercevons, au loin, les Montagnes de marbre.

31 juillet. — TOURANE. — Déjeuner dans un vrai hôtel, avec de la glace ! Prenons sampan, et allons visiter le cimetière espagnol, du temps de la conquête. Deux affreux monuments commémoratifs. Quelques tombes d'Espagnols. Une quinzaine de Français ; des officiers de marine, deux aspirants de 20 ans, décorés. Vent debout terrible ; nous dansons ferme. Tourane



110. Montagnes de marbre, Exploitation.



111. Montagnes de marbre, Passage de montagne.



112. Montagnes de marbre. Pagode de la grande grotte.



113. Montagnes de marbre. Autel.

est entourée, presque de tous côtés, de hautes montagnes qui arrêtent l'air. Nuits de chaleur épouvantable.

2 août. — Excursion aux Montagnes de marbre. Ces montagnes sont toutes plus bizarrement taillées et creusées les unes que les autres, couvertes par places d'une épaisse verdure; à d'autres la brousse manque, parce que le marbre y est trop lisse; et ce marbre brille des plus vives couleurs :



118. Montagnes de marbre. Arrivée; vue du haut des marches.

gris-bleu, blanc intense, rouge, vert. Autrefois baignées par la mer (encore proche, d'ailleurs), elles sont maintenant dans une plaine de sable neigeux, où l'on enfonce jusqu'aux genoux... Nous commençons l'ascension d'une montagne exploitée, qui étale au soleil ses blessures magnifiques. La grimpette est plutôt dure. Le chemin est semé de petits éclats de marbre qui nous filent sous les pieds... Enfin j'arrive à 300 mètres. Vue superbe sur la lagune et les montagnes voisines, qui se détachent merveilleusement sur le paysage lointain.

La plus grande renferme, dans de fort belles grottes, deux collèges de bonzes. La première pagode est à mi-hauteur de la montagne. On y accède par un large et interminable escalier en lacet, à marches de marbre fruste, à rampes pleines, qui suivent les ondulations du chemin, au milieu d'un chaos indescriptible : roches de marbre étrangement découpées, buissons de frangipaniers en fleurs, dont l'odeur est délicieuse. Cette pagode se compose de quatre grottes, merveilleuses, ouvertes au sommet de la voûte, ce qui les éclaire de superbe façon. De la principale grotte, un petit sentier se glisse en dehors par une crevasse, sous des roches gigantesques qui semblent menacer de leur chute le téméraire qui oserait prendre cette voie. Dans chacune de ces grottes, trône un autel annamite. Les cassures des voûtes forment des plafonds splendides, à dessins fantastiques.



115. Montagnes de marbre. Petit pagodon du haut.

Naturellement, les bonzes font leur petite quête. Mais ils nous offrent du thé qui est le bienvenu; puis nous montons encore une centaine de mètres, toujours par le même escalier, jusqu'à la deuxième pagode. Elle est construite dans une grotte immense, précédée d'une plus petite, où nous déjeunons dans un cadre admirable. Derrière nous, un autel; à droite et à gauche, les nervures étrangement décoratives des parois; devant nous, par la large ouverture de l'entrée, on aperçoit des sommets finement découpés et au premier plan une jolie porte annamite, bien vieille et bien grise. Le chemin que nous venons de prendre fuit en lacets sous des arcs

de triomphe de roches extraordinaires... Un couloir très sombre et semi-circulaire nous amène devant un décor de féerie : à nos pieds un large escalier conduit au sol de la grotte, qu'on découvre ainsi du haut en bas. A droite et à gauche de l'escalier, deux grandes statues de dieux annamites, peinturlurés et grimaçants ; en bas, se faisant vis-à-vis, deux petites pagodes appuyées aux parois gigantesques de la grotte ; disséminés sur le sol, quelques petits autels à sacrifices ; là une grande vasque sur un joli piédestal octogone en pierre sculptée. Cette apparition brusque est absolument fantastique. C'est du rêve, du théâtre. On cherche les machinistes, on palpe les pierres pour trouver les trucs et les treuils. Quels décors pour l'Opéra ! J'envoie des photos à Gailhard.

Cette immense salle est, elle aussi, éclairée du haut par trois ouvertures ; et, se découpant nettement sur le bleu du ciel, quelques arbustes d'Orient et des lianes, qui ont poussé sur les cassures des plafonds, forment rideau. La lumière qui tombe du haut prend, en traversant ces feuillages, une teinte verdie qui achève de donner au sanctuaire une impression de calme et de sérénité inconcevable. D'immenses racines tombent en se balançant du plafond, jusqu'à terre (25 mètres au moins). Belle descente par l'escalier de sortie, à demi enfoui dans le sable. Rentrés rapidement à Tourane, en sampan sous voiles. C'était délicieux.

3 août. — Faisons inventaire descriptif des sculptures du jardin public. Partons à cheval pour Phong Lé, que nous ne parvenons pas à trouver. Route à peine défrichée, à flanc de montagne. Rentrés le soir à Tourane. Chaleur terrible. Aréquiers cuits, caféiers rôtis.

Dépêche du directeur ; partons demain en sampan, à 10 heures du soir, pour Duong-Duong.

6 août. — Nuit atroce en sampan. Trop gros, menaçant à chaque instant de s'échouer. Arrivée à Faifo, ville chinoise très curieuse. Pagode de la Maternité : déesses avec enfants plein les bras. Dans l'une de ces nombreuses pagodes, trouvons

d'énormes brûle-parfums en fonte, assurément très vieux. Rembarquons à 5 heures, et échouons à 7. Nous ne flotterons qu'à 11 heures, à la marée montante. Je pêche à la ligne : à 9 heures, gros orage. Il faut s'enfermer dans une étuve. Mais je passe la nuit sur le pont : vent violent, le sampan fait eau à bâbord. Trois hommes sur le balancier.



116. FAIFO. — Pagode de la Maternité.

Obligé de tout accrocher au plafond et de manger par terre.

Arrivons à Thu Bong à 5 heures du soir. Attrapons un gros coléoptère, qui avait fait tomber nos bougies dans la cagna ; nous le plaçons sous une bouteille pleine. L'animal est si fort, qu'il fait sauter la bouteille comme si elle était possédée du diable.

8 août. — DUONG-DUONG. — Délimitons avec des piquets l'emplacement de la cagna, sur haut mamelon, dominant les ruines. Déjeunons sur le seuil de la grande tour. Toasts aux



117. Duong-Duong. — Tour principale avant déblaiement.



118. Duong-Duong. — Tour principale après déblaiement.



119. Sacre de l'évêque de Qui Nhone. Sortie de l'évêque.



120. Sacre de l'évêque de Qui Nhone. La foule.

divinités du lieu. Ruines superbes, envahies par végétation inouïe. Rembarquons le soir dans notre sampan.

9 août. — Nuit atroce. On traine le sampan, qui échoue constamment. Arrivons à Tourane le matin; rembarquons à 9 heures du soir sur la *Tamise*, pour représenter l'École à l'intronisation de l'évêque de Qui Nhone.

13 août. — QUI NHONE. — On nous loge dans une cagna du



121. Sacre de l'évêque de Qui Nhone. Sortie des notables.

chemin de fer, propre, mais remplie de fourmis et, paraît-il, de scorpions. Un jeune indien nous y installe; nous lui offrons un apéritif; il refuse, parce qu'il est oriental; il me demande si je suis parent du sculpteur!...

17 août. — Sacre de l'Évêque. Le prélat s'est rendu à l'église, escorté par tous les dignitaires de la région et par des milliers d'annamites. La procession sur les chemins étroits bordant les rizières avait plus d'un kilomètre de long. Cérémonie intéressante; peu de musique, mais beau plainchant. Cohue annamite à la porte et aux fenêtres de la cha-

pelle. Suisse annamite déguisé en gardien de sérail, avec grosse canne de tambour-major. Il distribue coups de cadouille sur la populace qui envahit tout doucement le chœur.

Pour photographier le prélat à la sortie, je fonce dans le tas des indigènes massés dehors, et j'en culbute plusieurs. Cela fait un petit chahut, mais les Pères m'avaient conseillé ce moyen expéditif. Nous retournons chez l'Évêque



122. Sacre de l'évêque de Qui Nhone. Danse du sabre par les sauvages mois

par un chemin où les arcs de triomphe se relient d'arbre en arbre, avec des faisceaux de drapeaux annamites, et les oriflammes des seigneurs indigènes. Déjeuner de soixante couverts, après lequel le Père Guerlache, qui est au diable chez les moïs, présente en liberté quelques-uns de ses fidèles. Ils exécutent des danses de caractère, accompagnées de gong. La danse du sabre est curieuse; malheureusement pour ces pauvres sauvages, on les a affublés de draperies supplémentaires. Il y en a même un qui est orné d'une robe liberty! Moi, qui les ai vus chez eux sans le moindre oripeau, cela ne

m'emballe pas. Les malheureux crèvent de chaleur : dans leurs montagnes, ils ont actuellement 20° ; ici au soleil, plus de 60°. Il y avait quatre évêques : ceux d'Hanoï, de Saïgon, de Hué, et le nouveau prélat. Ils ont été fort aimables, et ont



123. Dong-Duong. — Coolie abattant un banian dans une tour principale.

promis aux travaux de l'École française leur concours et celui de leurs missionnaires.

19 août. — Reprenons inventaire général des trésors chams. Pris photo d'un Macara trouvé dans la démolition du grenier à riz, et placé dans la cour du Hu Yen.

22 août. — (*Lettre XIX*). — Je rentre d'une promenade en sampan sur la lagune ; le vent faisait filer comme une flèche notre petit bateau, et nous amena en peu de temps au fond

de la lagune bordée de hautes montagnes, parsemées de gros rochers et envahies par une singulière végétation roussâtre, du plus joli contraste avec l'eau bleue de la mer. Malheureusement une pluie torrentielle, comme il en tombe ici, nous a surpris. Sans mon boy qui, en bon annamite, avait son fidèle parapluie, j'étais noyé. En débarquant, j'avise une grande barque renversée, sous laquelle je me blottis ; tout au bout, une congaïe est endormie près d'un petit fourneau qui brûle encore. Je réveille la jeune personne qui, par extraordinaire, ne s'enfuit pas ; et à grands gestes, je lui fais comprendre qu'elle serait bien aimable de remettre du bois sur le feu. J'étais là dedans bien tranquille, fumant des cigarettes, quand une bande de pêcheurs, surpris eux aussi par l'orage, se précipite sous le bateau. Ils étaient nus comme des vers, histoire de ne pas mouiller leurs vêtements, qu'ils portaient roulés sous le bras. Tout cela criait, riait, se bousculait. En m'apercevant, les pauvres diables voulaient s'en aller ; mais je leur fis les honneurs de la maison et, un à un, les indigènes se glissèrent auprès du feu. Retour à la nuit, toujours sous des trombes d'eau : les anguilles bondissent comme des ricochets autour du sampan.

23 août. — Embarquement du sel sur la lagune. Curieux, ce défilé d'hommes, femmes et enfants qui, sans s'arrêter, viennent vider leurs corbeilles de sel dans les jonques, lesquelles iront décharger dans le vapeur mouillé en rade. Ces gens reçoivent une sapèque par corbeille. Faisons viser feuilles de route et établissons réquisitions.

24 août. — Le Père Durand vient déjeuner. Nous le reconduisons à la Mission, où nous trouvons les trois évêques, très aimables. Embarquons le soir sur le *Haïphong*. Pas de cabines, je couche sur le pont.

27 août. — Terminé inventaire descriptif ; fait quelques estampages de pierres inscrites ; quelques jours de repos.

3 septembre. — En route pour Faïfo et Duong-Duong. Va

la tour octogonale de Bang An. Halte à la citadelle de Quang Nam. Suis malade, mais je couche dehors tout de même, mon cheval à côté de mon matelas.

4 septembre. — Quang Nam. — Partons à la recherche d'une stèle signalée hier; la trouvons dans une pagode du village de Lang Thank. Estampage de la stèle énorme, inscrite sur



125. Route de Faïfo. — Sous un banian.

trois faces. Sous un autel, par terre, une statue assise à l'indienne, puis une grande cuve à ablutions, brisée.

5 septembre. — Matinée de repos à la citadelle; nous découvrons un tas de canons annamites bien ciselés. Après déjeuner je vais à Faïfo, en pousse, télégraphier au directeur la trouvaille de la stèle. Route charmante; femmes fabriquant des tuiles, les pétrissant avec leurs pieds, et mélangeant de la chaux avec des coquilles. Visite au résident. Parcouru la ville. Marché, gardiens de pagodes, grandeur nature.

Duong-Duong. — *12 septembre* (*Lettre XX*). — Nous sommes arrivés à Duong-Duong en pleine nuit; mais les habitants

sont venus au-devant de nous avec une quarantaine de torches. C'était féerique, et l'odeur délicieuse, car ces grandes torches à reflets rouges sont faites avec des débris de cannes à sucre. Assez bien logés chez un notable, en attendant que notre cagna sur les ruines soit prête. La fouille du monument



125. Faifo. — Gardien de pagode.

cham de Duong-Duong sera considérable. Il se compose d'une tour principale, disparaissant sous les décombres, et de quatre petits édicules qui l'entourent. Le tout masqué par un tas de briques et de terre, bien plus haut que la maison. En face, sur un reste de chaussée, une autre tour qui semble assez bien conservée, puis des restes d'édicules; sous les décombres

on aperçoit des têtes de devarapalas (gardiens des temples). Enfin, une grande salle dont il reste les piliers et quelques pans de mur. Tout autour de ces monuments, d'autres nous sont signalés. Ils émergent encore de quelques mètres. Ce sont de grands murs en briques très ornés de feuillages, sculptés à même la brique, et des parties avancées : fausses portes et pillettes, également très ornées.



126. Dong-Duong. — Travaux dans les tranchées.

Nous avons deux cents coolies à diriger tous les jours et il faut une vigilance de chien de berger pour les empêcher de démolir au lieu de déblayer. Le travail est plutôt dur. Dix heures au moins de manœuvres dans la terre meuble et les briques. Nous ne connaissons pas le dimanche. On ne nous croira certainement pas quand nous raconterons ça ; et de fait, c'est un peu fou. Avant le dîner, paiement des coolies, pansement des éclopés ; puis rédaction du journal des fouilles. A 8 heures, nous dînons. Je fais un peu d'annamite avec l'interprète. C'est décidément une langue difficile, à cause

des intonations extraordinaires et multiples qu'il faut attraper, si on ne veut pas confondre une chaussette avec une jeune fille à marier.

Je développe mes clichés jusqu'à une heure ou deux du matin. Je n'engraisse pas, certes! mais je résiste fort bien à ce surmenage (prière de ne pas donner tous ces détails à maman).



127. DONG-DUONG. — Appel des coolies au chantier.

14 septembre. — Tuons ce matin dans une fouille un serpent de $1^m,80$, annelé noir et gris. Je vais relever, avec 50 coolies, un grand stupa près de la chaussée: pierre énorme, décorée de 5 nagas. Table ornée de lotus. Nous pataugeons dans la boue de la rizière: travail bien malsain.

15 septembre. — Commençons à mettre à jour un immense piédestal : probablement celui du Bouddha de la tour centrale. Il est décoré de centaines de petits personnages, et rempli, à plusieurs mètres d'épaisseur, de cendres, très vraisemblablement humaines. Y aurait-il là-dessous quelques rois chams?



128. Dông-Dương. — Devant la tour principale.



129. Dông-Dương. — Petit Makara. Tête auréolée trouvée dans la salle aux piliers.

18 septembre. — Trouvé ce matin plusieurs fragments de statue. Cuivre plein. Pour dégager le piédestal, déplacement d'un énorme linteau, qui obstrue la porte. Dans les fouilles, on rencontre parfois des racines qui, une fois coupées, laissent couler un suc abondant, limpide comme de l'eau de roche. Les annamites disent que cette eau est bonne à boire. J'en ai essayé; elle n'a aucun goût. Dans la tour principale, les



139. Dong-Duong. — La salle après le typhon.

coolies tuent un beau serpent noir à reflets verts. Le soir, au pansement, un coolie vient faire soigner son pied blessé par une brique. Applications d'arnica ; il beugle comme une baleine, et réclame dix sous. En allant reconnaître l'emplacement d'une stèle inscrite, j'admire de ravissantes petites fougères à reflets métalliques, gorge de pigeon, passant du vert de gris au violet.

20 septembre. — Trouvé dans l'édicule S. une statue, la tête inclinée à gauche et couronnée de flammes. Je continue à faire enlever les cendres du piédestal. Arrivé à trois mètres,

j'arrête. Jusqu'où descendent ces cendres? Il faudra étayer. Je sors du puits, noir comme un ramoneur. A 4 heures, orage terrible. Les chemins deviennent des torrents, les rizières débordent. C'est le triomphe de l'eau.

21 septembre. — (*Lettre XXI*). — Nous avons pris aujourd'hui une journée de repos : la première depuis dix-huit jours. La nuit dernière, sérieux typhon qui a tout démoli. Notre cagna n'a plus de paillotte (toit), et nous avons barboté toute la nuit dans l'eau. L'écurie est tombée sur la tête des chevaux : il a fallu les installer dans la cuisine. Beaucoup d'autres cagnas sont par terre. Plus un bananier debout. Et l'eau coule en cascades dans les rares sentiers de l'endroit. Le baromètre que tu m'envoies marche ; car il est descendu à 725. Il était peut-être fatigué du voyage. En visitant la fouille, j'ai manqué plus d'une fois d'être culbuté dans les rizières. Heureusement les habitants ne mettent pas de tuiles sur les toits, ni de pots de fleurs sur leurs fenêtres. Reçu aussi tes nappes et tes serviettes de couleur... à faire loucher un aveugle. Je ne m'en sers que le nez chevauché du binocle noir, trouvé dans la même caisse.

22 septembre. — Ce matin exercice du niveau. Chaleur épouvantable. Nouvelle hécatombe de serpents. Je continue le déblaiement de l'édicule E. de la tour centrale. Ce travail prend une jolie tournure.

26 septembre. — (*Lettre XXII*). — En sampan sur le Song. Je ne sais pas comment, je n'ai plus de carte. Je suis parti ce matin pour chercher des provisions à Tourane, en palanquin, à cause des terribles dégâts faits par le typhon sur les routes. Les dix premiers kilomètres vont très bien, et je commence à regretter mon cheval, mais ça ne dure pas. Tout d'un coup, la route est coupée par une énorme masse d'eau dégringolant de la montagne, sur plusieurs centaines de mètres. C'est une cascade qui s'amuse à démolir la route. Courant très rapide. J'exécute dans mon filet de palanquin une courbe..., gracieuse, mais non sans danger pour mon beau-

séant qui rase l'eau de fort près; lorsqu'un trou se présente, je prends un bain. Les pauvres coolies (j'en ai une équipe de rechange, et je les ménage le plus possible) me passent bien péniblement. Aperçu un village démoli, qui semble enfoui sous la neige; c'est du sable. Enfin j'arrive au fleuve et je monte en sampan. Un orage terrible éclate; il fait un froid de canard annamite. Je dîne d'un petit pain partagé avec



141. Deuong-Deuong. — Construction des wagonnets.

mon boy. Le sampan contient un affreux mioche qui hurle de frousse, en me voyant avec ma pèlerine à capuchon noir. Son jeune frère le fourre immédiatement dans un panier suspendu au plafond de la cabine, et le berce à tour de bras, en lui chantant une mélopée bizarre qui l'endort, heureusement.

Tourane. — *27 septembre.* — Tout est brisé ici. Le *Moko* (1) à 150 mètres dans les terres. De grosses chaloupes à sec, loin de la berge. Les sampans, lancés un peu partout, le mât

(1) Remorqueur du port de Tourane.

du télégraphe tordu en tire-bouchon. Repars en sampan à 10 heures du soir.

19 septembre. — DUONG-DUONG. — Trouvé fragment d'anse de vase en cuivre : très originale; terminée par un enroulement traité en figure humaine, munie de barbe; pièce de musée.

1er octobre. — Le dvarapala du S. est monté sur une sorte de génie (peut-être celui du mal), lequel est accroupi comme une grenouille qui va sauter. Il pleut, les coolies travaillent dans la boue. Je leur défends d'entrer dans le bâtiment. Fort heureusement, car deux éboulements se produisent. Obligés de lever le chantier à 4 heures; les hommes grelottent.

6 octobre. — Surveillance du chantier bien fatigante. Trouvé ce matin la tête d'un éléphant en porcelaine verte. Fabriquons six decauvilles à pattes (wagonnets traînés par des hommes : voir la figure 131).

10 octobre. — (*Lettre XXIII*). — A M. Piggy (1), lettre du petit chien Rabiot.

De Duong-Duong.

Monsieur Piggy,

Permettez-moi de me présenter à vous sous les auspices de notre oncle Charles. Je suis un petit chien annamite que mon ami, M. Charles, a baptisé du nom de Rabiot, parce que, dit-il, j'ai l'air d'avoir pleuré pour venir au monde. J'ai dans les 3 ou 4 mois, monsieur Piggy, et j'ai considérablement engraissé depuis que M. Charles et M. Parmentier sont ici. Je suis très bien renseigné sur vos goûts et votre caractère; ce n'est pas en écoutant aux portes comme chez vous, car ici, il n'y en a pas aux cagnas.

Laissez-moi vous exposer l'objet de cette lettre : je suis très curieux de ma nature, très gourmand, très batailleur et assez farouche. Je crois donc que nous pourrons établir une correspondance intéressante, car nous sommes faits pour nous entendre... de loin, étant donné que nous avons les mêmes qualités. Mon ami, M. Charles, appelle ça des défauts, mais il n'est pas chien!

(1) Piggy était le chien de ma fille. Je reproduis telle quelle cette innocente farce, non que j'aie l'idée de lui attribuer le moindre mérite littéraire, mais parce qu'elle montre quelle gaieté d'esprit, au milieu de travaux si rudes et de circonstances extérieures plutôt déprimantes, avait conservée mon cher enfant. — M. C.



132. Devant le Dvarapala.



133. Dong-Duong. — La paye des coolies.



[illegible]. Dong-Duong. — Surveillance des travaux.



[illegible]. Dong-Duong. — Le grand escalier dans le tas de briques.

Donc, si vous voulez bien me dire comment les chiens vivent à Paris, leurs distractions, leurs ennuis... (ces Messieurs parlent quelquefois d'amour : qu'est-ce que c'est que ça ?), je vous en serais très reconnaissant. En attendant, voici notre vie à nous, chiens d'Annam. D'abord, nous nous ressemblons tous, à l'encontre des chiens d'Europe. Notre taille est plutôt petite, paraît-il, avec le poil ras, l'œil petit et perçant, le museau pointu, les oreilles droites. Sauf la queue en trompette sur la fesse gauche, nous ressemblons, dit M. Charles, aux chacals d'Afrique (encore un pays que je ne connais pas). Quant à la vie, c'est la liberté complète, agrémentée de coups de pieds quelque part, quand nous volons, ce qui nous arrive souvent. Mais on dit que vous-même... (oh! pardon, monsieur Piggy, je suis mal élevé, voyez-vous!). Heureusement les gens d'ici ne connaissent pas les souliers, une bien mauvaise invention pour les chiens, je vous assure! J'ai reçu un coup de pied dans le derrière envoyé par le boy de M. Charles qui m'avait trouvé dans la cuisine tournant autour du fricot (oh! sans mauvaises intentions, croyez-le bien) et j'ai ressenti le choc du soulier pendant plus d'une heure. Règle générale : jamais on ne nous donne à manger et le fond de notre nourriture est très délicat à avouer à un grand seigneur comme vous. Car il paraît que ce n'est pas propre... Propre? Qu'est-ce que c'est? Pas connaître en Annam!

Enfin, pour le moment, je suis le plus heureux des chiens. Deux fois par jour, à 10 heures et à 7 heures, M. Charles me donne des morceaux de pain. C'est pas si mauvais que je croyais d'abord, mais j'aime mieux les os de poulet. Ce soir il y a deux poules sauvages que M. Charles a tuées, je m'en lèche d'avance les babines. J'engraisse et je grandis à vue d'œil. Mais j'ai appris ce matin que ces messieurs partaient dans un mois (c'est long un mois?) et ça m'a fait de la peine pendant au moins 5 minutes, car je ne pourrai pas les suivre, le chien annamite mourant dans la cagna qui l'a vu naître, quel qu'en soit le maître.

A bientôt, monsieur Piggy, je vous embrasse affectueusement, où vous savez.

RABIOT.

15 octobre. — Grande salle à l'Est du porche déblayée. Nous faisons toujours nos dix heures de chantier par jour.

16 octobre. — Visite à la fouille ce soir, au clair de lune. Effet saisissant. La tour centrale, enserrée par des banians,

semble un gigantesque rocher couvert de madrépores fantastiques. Aujourd'hui, anniversaire de mon arrivée en Indo-Chine. Un an déjà! Ce matin, je trouve au seuil de la tour centrale toute une colonie de termites qui déménagent. Ils marchent serrés sur huit ou dix rangs, emportant leurs œufs et leurs provisions. Tout cela trottine menu et très pressé, formant une longue colonne sinueuse qui ressemble à une énorme chenille en marche.

20 octobre. — Visite du Père Sellère. Il reste à déjeuner. Au rôti, on annonce le Phu de Thank Binh. On entend son tam-tam. Visite du chantier.

22 octobre. — Dégageons une brique sculptée sur le plat, représentant un personnage à grosse tête, et oreilles tombantes, assis les jambes croisées. Serait-ce l'origine des pierres à makouis annamites? Manquons un admirable petit serpent couleur de feu.

Après midi, description dans le journal d'une partie du grand piédestal.

24 octobre. — En nous voyant arriver ce matin au chantier, Au Ham, un notable, se précipite vers nous en se tapant le ventre et nous montrant le monument dégagé hier. Ça veut dire qu'il a trouvé une statue en place et intacte. Nous l'allons voir. C'est probablement une Shiva; elle a l'œil au milieu du front, le glaive en main, et porte une riche mokata.

25 octobre. — Travaillons avec ardeur au grand piédestal. Photos. Tirons à pile ou face si nous prendrons congé demain dimanche. Le sort nous dit qu'il faut travailler. Fini description du piédestal et de fragments qui s'y rattachent. La tranchée extérieure au mur N. est terminée, et nous dégageons une terrasse sur laquelle donnait l'édifice N. Classé, décrit et rangé dans la tour principale toutes les trouvailles transportables.

31 octobre. — L'annamite qui fait commerce avec les mois vient ce matin. Je lui fais une commande d'armes, d'étoffes et de bibelots pour la famille. Mais cet estimable commerçant



136. Duong-Duong. — Grand piédestal.



137. Fouilles de Duong-Duong. Shivas et porteurs de lampes.

demande un mot de nous pour franchir le poste de milice. Refusons, crainte de tripotage et de contrebande. Seulement, nous n'aurons peut-être plus l'occasion d'avoir de vieilles armes moïs.



138. Duong-Duong. — Piédestal.

1er novembre. — Deuxième jour de repos depuis notre arrivée. Visite du Phu qui est comme une petite folle, chante, danse, fait le théâtre. Après déjeuner, montons à cheval. Obligés de traverser la rivière de Duong-Duong, grossie par les pluies. Naturellement, pas de pont. Les annamites qui nous conduisent ont bien entendu parler d'un gué, mais ne savent pas où il est. Comme je ne veux pas renâcler devant ces gens-là, je fais

entrer mon cheval dans l'eau, malgré le courant très rapide. Je tombe bien dans quelques trous, mais je passe. Ce que voyant, l'ami P... descend de cheval, se déchausse, enlève son pantalon et montre aux nhaquès ébahis un caleçon couleur de nymphe émue. Après quoi, il entre dans l'eau à grands pas prudents d'échassier, portant sous son bras souliers et pantalon. C'est tordant. Cependant le brave Phu qui nous accompagne passe en même temps, tout nu, sur son petit cheval, en hurlant à la mode annamite.

2 novembre. — Il règne ici à cette époque une humidité inouïe. Mon vérascope s'en ressent; tout moisit; mon revolver est sous la rouille, les champignons poussent sur le cuir, le buvard est une éponge, etc., etc. Le chantier marche tout de même. Nous n'avons pas repris le travail de puits ou four crématoire. Nous l'explorerons cependant.

Dans notre excursion d'hier, la première depuis 5 semaines, nous avons été à cheval voir le joli village de Binh Kiu. Flânerie dans le marché, où notre apparition semble jeter la terreur; mais je m'installe dans une boutique vide, et je jette devant moi une poignée de sapèques. Alors, il sort des mioches de tous les coins, et l'opération continue au milieu des rires et des bousculades. Le maire et les notables rient aux larmes, et voilà tout ce monde apprivoisé.

3 novembre. — (*Lettre XXIV*). — Actuellement, nous avons sorti de terre, rien que dans le voisinage de la grande tour, douze monuments nouveaux. Les niams du pays, qui fuyaient comme des dards dès qu'ils nous apercevaient, sont maintenant pendus à mes chausses, surtout depuis que je leur donne des sous quand ils apportent de belles fleurs ou des insectes curieux. Aussi notre table est-elle toujours merveilleusement fleurie. Surtout, pas d'inquiétude à mon sujet; je suis entraîné à cette vie plutôt éreintante, et je n'en souffre pas. D'ailleurs je suis dans l'eau presque jour et nuit; la chaleur en est plus supportable. Donne-moi des tuyaux sur la culture des graines potagères. J'ai planté des radis dont la

caisse baigne dans l'eau. Ils ont levé, mais ils ne poussent pas, les rossards.

5 novembre. — Parti en sampan pour Tourane. Provisions à renouveler et instructions à recevoir de l'École. Embarquons des trombes d'eau par vent contraire. Nuit peu agréable. Échange



139. Duong-Duong. — Le grand tas de briques.

dépêches avec l'École; il va falloir rentrer bientôt pour le congrès.

15 novembre. — (*Lettre XXV*). — Tourane. — Je suis toujours en panne ici, attendant réponses de l'École, pendant que mon camarade claque du bec à Duong-Duong. On est affolé là-bas par l'ouverture de l'Exposition (Hanoï), et personne ne répond à mes dépêches. Je me demande de quoi peut bien vivre Parmentier, à moins qu'il n'entame le tas de briques de 3.000 mètres cubes qu'il a devant lui.

Reçois enfin instructions attendues. Sommes avisés d'être

à Hanoï pour le 2 décembre. Obligé de prendre plusieurs sampans pour rapporter mon butin.

16 novembre. — Arrivé à Duong-Duong à midi. Les coolies font la haie pour me voir passer, et tous les niams, grimpés sur un rocher au bord du chemin, braillent de satisfaction. Après ces dix jours d'absence, je leur dois bien quelques poignées de sapèques. Mioches ravis! Dans la salle aux piliers, entièrement dégagée, trouvé un véritable dépôt de sculptures : deux éléphants dont un en place, nombreux fragments de statues, de nagas et aussi d'un autre grand piédestal. Nous commençons à être passablement vannés. Nous licencions peu à peu le chantier. Sommes cependant obligés de différer le départ. Nous avons beau travailler 15 heures par jour, il y a encore trop à faire.

23 novembre. — (*Lettre XXVI*). — En hâte. Nous partons dans quelques jours chargés d'une quantité de sculptures et d'objets trouvés dans les fouilles. Nous travaillons comme des nègres. La campagne est très fructueuse pour l'École. Sous une pluie torrentielle, nous rangeons dans dix grandes caisses, soigneusement clouées et étiquetées, toutes les sculptures impossibles à ramener et qui pourraient être dérobées.

30 novembre. — Je continue ma lettre interrompue. Nous avons quitté Duong-Duong, et notre départ du village a été vraiment touchant. Ces braves nhaqués s'étaient un peu attachés à nous pendant ces quatre mois; et ils nous ont fait une conduite triomphale. Nous étions suivis d'au moins 300 bonshommes. Devant nous, on battait le tam-tam comme pour les grands mandarins. Dans cette région, on circule sur les talus de rizières. Nous formions la tête d'un immense serpent, qui ondulait derrière nous. Cette escorte nous conduisit jusqu'à Than Binh (15 kilomètres). Au départ, les notables du village, que nous avons employés, demandent à faire des lais et se prosternent trois fois. Enfin tout ce monde se retire, et nous continuons notre route vers Tourane, où nous débarquons le soir.

Arrivons à Hanoï avec 28 caisses. Tu vois d'ici les ennuis. Obligés d'en abandonner une partie à leur malheureux sort. De ce nombre se trouvent les malles contenant mes pauvres effets, bien insuffisants d'ailleurs. Forcés d'emprunter aux camarades des habits civilisés pour les dîners officiels, en attendant qu'on nous en fabrique ici.

4 décembre. — Hanoï. — Installé à l'École un laboratoire.



150. Hanoï. — *Une rue.*

J'ai des milliers de clichés à développer, si bien que je ne puis guère courir. Cependant, j'ai déjà pu apprécier cette ville extraordinairement vivante, séparée en deux par le petit lac charmant. Au sud, la ville européenne où l'on voit, pour mon goût, trop de villas rose tendre, de bottes vernies et de faux-cols extravagants. Au nord, la ville indigène, des plus curieuses. Tous les corps de métiers groupés en véritables corporations du moyen âge. Il y a la rue des chapeaux, la rue de la soie, la rue des paniers, celle des broderies, etc.

5 décembre. — Deuxième jour du congrès. Passé la nuit à faire le plan de Duong-Duong. Couché à 5 heures, levé à 7 heures pour porter le plan à la salle du congrès. Photos, très bonnes, seront jointes au rapport sur les fouilles. Les lacs sont décidément très jolis. Les femmes indigènes sont un peu mieux qu'en Annam, avec leurs longues robes et leurs immenses chapeaux d'un mètre de large au moins, ornés de glands et d'une jugulaire, dans laquelle elles passent leur main, pour maintenir l'équilibre. Partout la lumière électrique, trams électriques, voitures pimpantes, jolies toilettes et jolies européennes. Pour la première fois, depuis 16 mois, je passerai une fête en pays civilisé, et le bon père Noël ne me trouvera pas dans la brousse.

2 janvier 1902. — C'est un homme charmant que notre directeur : nous avons, grâce à lui, passé les fêtes du nouvel an aussi gaiement que possible. Je prends maintenant quelques heures par-ci par-là pour explorer le pays. J'ai vu ainsi quelques pagodes très belles, et des coins d'Hanoï bien curieux, entre autres le village du papier, tapi dans un immense bouquet de bambous. Chaque cagna est installée au bord d'un lac minuscule qu'abritent les longues branches des bambous gracieusement penchées au-dessus de l'eau. On voit faire la pâte, tirer les feuilles encore mouillées, etc., à l'aide d'instruments très primitifs.

10 janvier. — (*Lettre XXVII*). — Je reviens de la frontière de Chine où nous avons excursionné avec les membres du congrès. J'ai donc mis le pied dans le Céleste Empire, franchi la Porte et contemplé la muraille fameuse de Lang Son. Un colonel chinois, gardien de la porte, nous a fort bien reçus, et a fait tonner le canon en notre honneur. Les soldats chinois sont très sales, avec leurs vestes rouges, ornées de caractères noirs. Nous sommes venus en train spécial jusqu'à Lang Son. La ligne circule dans la brousse extraordinaire, parmi des montagnes très mouvementées et couvertes d'arbres énormes, noueux, tourmentés. La voie ne fait pas 100 mètres

en ligne droite, ce sont des tours et des crochets à l'infini.

Rencontré un ancien passager de l'*Annam* qui m'a emmené chez lui. J'ai donc soupé avec sa très charmante femme et couché dans un vrai lit. Le lendemain, il me fait visiter les grottes de Ky Lua, ornées de génies fort curieux. Malheureusement, depuis deux jours, nous sommes dans le « crachin », sorte de brouillard qui vous refroidit jusqu'aux moelles;



151. HANOI. — Pagode des Corbeaux.

nous autres, gens du Sud, y sommes mal préparés. En Annam, nous avions couramment 50° dans la cagna et plus de 60° au soleil. Cela change un peu trop brusquement. Oui, je suis ici entouré de gens admirables et désintéressés; je leur suis reconnaissant de l'accueil qu'ils m'ont fait. Bien heureux aussi de m'être créé des sympathies dans un tel milieu. Je ne travaillerai jamais assez à mon gré pour prouver mon dévouement absolu à l'École.

3 février. — (*Lettre XXVIII*). — Assisté aux fêtes du Têt (jour de l'an annamite) qui m'ont fortement désillusionné.

Dès l'aube, pétards ; le soir, pétards ; dans la journée, pétards. Toutes les cagnas fermées ; pas de marché, si bien qu'il faut s'approvisionner pour quatre jours. Des enfants grelottant sous leurs habits de fête, par un temps gris et froid ; des chinois mélancoliquement installés sur le trottoir, devant une table de bacouan. Il est vrai que le Têt est une fête d'intimité familiale. En revanche, j'ai vu aux environs quelques



152. Lang Son. — Porte de Chine.

pagodes délicieuses. Elles sont cachées sous des arbres immenses, et dégagent une impression de calme et de repos toute particulière. Dufour a enfin envoyé mes photos d'Angkor ; et le jury leur a rouvert gracieusement ses portes. On me donne une médaille d'or assez jolie ; diplôme curieusement décoré. N'empêche que je ne serai pas fâché de revoir la brousse, et de reprendre une vie plus utile et plus activement intéressante.

Au dîner, Huber nous raconte que sur les bateaux faisant

le service de Hong-Kong à Canton, la partie réservée aux européens est une véritable forteresse : canon à mitraille braqué sur le pont, carabines chargées, à la portée des passagers européens ; et cela n'empêche pas toujours les navires d'être pillés. Pourtant, les anglais subventionnent sur chaque bateau un prédicateur chinois, qui prêche l'évangile pendant la traversée.



143. HAIPHONG. — Cortège de la fête des enfants.

10 février. — Rencontré une noce européenne, se rendant à l'église. Ça change des enterrements. Visité deux superbes pagodes : celle du Grand Bouddha, de très bon goût (ce qui est rare ici), et celle des Corbeaux, abandonnée presque, mais immense, belle et mystérieuse dans son calme recueilli.

25 février. — HAIPHONG. — Je viens de rater le train pour Hanoï ; mes camarades ont voulu me faire voir une procession chinoise (fête des enfants), et, ma foi, le spectacle en valait la peine. De grandes oriflammes précèdent le cortège,

puis viennent les gongs, les tambourins, des palanquins chargés de victuailles pour les dieux. Sur des chars, figurant de minuscules maisons, sont groupées des gamines chinoises, fardées comme des cocottes, et revêtues d'atours éblouissants; puis des banderoles de pagodes, des châsses où se cachent des dieux inconnus... (de moi), avec brûle-parfums et bâtonnets de santal. Enfin, en serre-file, une vingtaine de personnages étonnants, sorte de fanatiques, suppliciés volontaires, qu'on promène en pousse-pousse. Ils tiennent entre leurs dents l'extrémité pointue d'une lourde barre de fer, que deux hommes à pied, à côté du pousse-pousse, soutiennent par le gros bout. Cela leur fait une espèce de mors, dont la pointe leur perce la joue peu à peu. C'est un sport bien agréable. Chinois et annamites leur tendent respectueusement, en les saluant trois fois, des papiers prières, qu'ils passent sur leurs plaies avant de les leur rendre. Tout cela accompagné de pétards et d'une musique enragée. A leur fenêtre, tous les chinois de la ville font Tchin Tchin aux idoles, tandis que sur leurs portes, de petits autels supportent des offrandes, fruits, viandes, etc., et que brûlent les bâtonnets, piqués dans les grands brûle-parfums de cuivre. Les chinois chics suivent la procession, escortés de gamins annamites, porteurs de bancs sur lesquels ils reposent leur soyeux postérieur à chaque arrêt du cortège.

III

DEUXIÈME MISSION EN ANNAM

(Mars 1903 — fin Février 1904)



154. Nha Trang, Résident de la province, en voyage.

DEUXIÈME MISSION EN ANNAM

(*Mars 1903 — Février 1904*)

---

10 mars. — Je me mets en route avec Parmentier pour les ruines de My Son.

11 mars. — (*Lettre XXIX*). — TOURANE. — Nous partons demain pour My Son. Hier nous sommes allés à Faifo, sur la chaloupe du Résident, et chez le Tong Doc (résident indigène) de la province de Quang Nam, pour régler l'embauchage des coolies. Personnel et bagages partent en sampans; nous sommes à cheval. Rendez-vous au village de Thu Bong, à 50 kilomètres d'ici. Deux jours de route, de là au village de My Son où nous attendrons que notre château soit construit. Je crois que la fouille sera très longue (1), car elle paraît des plus importantes.

14 mars. — MY SON. — Ordres déjà donnés; travail commencé; allons aux tours. Défrichement attaqué par cent coolies.

15 mars. — (*Lettre XXX*). — Nous sommes dans la chaudière. Je n'ai jamais tant apprécié le petit vent du Nord, que vendent nos bons camelots. Malgré une température vraiment terrible, je me défends très bien; n'aie aucun souci à mon égard. Le voyage de Tourane ici a été fort pittoresque. Plus de route mandarine, ni de trams, ni de bacs officiels. Mais nous sommes de vieux routiers. Seulement, j'ai dû faire passer à la nage deux rivières par nos chevaux qui la trouvaient mauvaise.

(1) Elle a duré treize mois. — M. C.

Ici les ordres ont été supérieurement donnés; nous n'avons encore éprouvé aucune difficulté. Nous faisons déboiser la petite montagne sur laquelle sera construite notre cagna, afin d'avoir un peu d'air, et d'éviter, au moins pendant la nuit, les miasmes de la vallée. Nous allons tous les jours à cheval passer la journée au chantier. Les nhaqués ont une frousse extrême du tigre, et croient toujours l'entendre. De notre paillotte, la



155. My Son. — Extraction d'une pierre sculptée.

vue sera splendide de tous les côtés. Tout autour, un cirque de montagnes superbes et extraordinairement boisées. Dans le fond, un torrent qui circule parmi des roches énormes dans une brousse épaisse. Notre colline est maintenant entièrement déboisée. Quelle hécatombe d'arbres, hélas! et demain on commence la palissade haute de quatre mètres qui nous protégera contre On'Cop (M. Tigre), comme disent les annamites avec une terreur respectueuse.

16 mars. — Décidément, nous sommes dans un mauvais



146. My Son. — Transport d'une colonne.



147. My Son. — Travaux.

coin quant au fauve et à la fièvre, mais quel admirable pays! On s'y croirait au milieu d'immenses arènes, dont les murs et les gradins énormes ont été envahis par la végétation puissante de ces régions. Arbres, lianes, buissons, se tassent, se poussent et luttent pour conquérir leur place au soleil. On n'y peut faire un pas sans avoir la torche ou le coupe-coupe en main.

19 mars. — (*Lettre XXXI*). — RUINES DE MY SON. — Quant à moi, je suis toujours mon petit bonhomme de chemin, à travers la brousse d'Annam. Je fouille et creuse comme le veut la raison sociale Courtilière, Taupe et Cie. Nous sommes toujours au village, d'où nous allons à cheval chaque jour, par un chemin de contrebandiers, surveiller les travaux des tours. Les coolies jouent du coupe-coupe, sous notre direction, dans les roseaux immenses et les arbres voilant les ruines. Je t'envoie un croquis du paysage qui nous entoure, vu de notre cagna. Ce n'est pas mal, mais ça ne donne pas l'idée de l'immensité du cirque, ni de la hauteur des montagnes. Nous ne serons pas fâchés de quitter la maison du village, où les mioches hurlent, où les buffles empestent, et où le tigre vient, paraît-il, rôder autour de nos chevaux. La nuit dernière, alerte. Grand vacarme chez les chevaux; je me précipite dans un très simple appareil, mon fusil d'une main et un photophore de l'autre. Je trouve mon rossard de cheval sur le dos, les jambes en l'air, et le nez sur le bas-flanc. J'ai eu du coton pour le relever et pendant ce temps-là, les moustiques soupaient joyeusement à mes dépens. En voilà qui ne ratent pas les bonnes occasions! Avant-hier, grande panique parmi les coolies qui débroussaillent. Cris horribles, inouïs, comme les annamites seuls savent en pousser. Je me précipite encore, craignant un accident sérieux, et je trouve une cinquantaine d'imbéciles, qui prétendent avoir vu une grosse bête noire venant sur eux. Je fouille partout inutilement. Les coolies, rassurés par ma présence, reprennent le travail. Maintenant j'apporte mon fusil, ce qui les tranquillise beaucoup.

2 avril. — Installation à My Son. — Tours. — Nuit calme.

Cependant, à 2 heures du matin, j'entends tout près le cri de chasse du tigre. Cela ressemble à une grosse trompe aigre et très fêlée qu'on presserait brutalement. C'est d'un grand effet dans le silence de la nuit. Malgré la chaleur effroyable, nous aurons dix heures de chantier par jour. Le soir, nous faisons mettre le feu à la brousse coupée, ce qui nous donne un beau spectacle. Nous arrangeons le chemin qui mène au chantier (nivellement avec terre et cailloux) pour ne plus être obligés de mettre pied à terre à chaque instant, à cause des arbres tombés et des rochers éboulés. La fouille se présente difficilement.

8 avril. — (*Lettre XXXII*). — Tu n'imagines pas ce qu'il a fallu de travail et de combinaisons pour obtenir la boîte comme nous la voulions. Elle est construite sur une pente, et ces serins d'annamites avaient complètement oublié de faire le sol plan, de sorte que la cagna était comme un bateau par un fort roulis. Nous avons entendu cette nuit le père Ou'Cop; il a poussé trois fois son cri de chasse; puis, il aura reçu dans l'œil tout à coup le feu d'un de nos réverbères à pétrole, et ça lui a instantanément clos le bec. Hier, nous avons mis le feu à la brousse autour des terres, et ce matin nous avons trouvé une énorme pierre inscrite qui était cachée sous des roseaux de 5 mètres, formant ici les prairies. Nous promettons dix cents aux coolies pour chaque fragment trouvé. Aussitôt, surgissent cent vingt, cent trente morceaux d'inscriptions de toutes tailles; il y en a tout de suite pour une quinzaine de piastres. Mais je crois que c'est de l'argent bien placé : nous y trouvons des types de cinq ou six caractères différents. A la fin de la journée, nous n'avions plus d'argent sur nous, et nous donnions de petits papiers aux coolies, qui ont parfaitement compris cette opération de remboursement. Mais quelle avalanche d'inscriptions! M. Foucher aura du pain sur la planche; et probablement, grâce à lui, il sortira de tout cela quelque chose de nouveau sur les Chams. Une montagne du cirque a une vague ressemblance avec le profil de la vieille reine d'Angleterre; aussi l'appelons-nous

Reine-Victoria. Les annamites l'ont baptisée Hon Dès (rocher du Temple). Là demeure le génie femelle qui commande aux montagnes du cirque de My Son; son époux est un génie de la mer; et les orages (terribles et fréquents ici) sont les résultats des visites du mari à sa femme (ainsi rapporté par l'interprète Lan; en tout cas, bien annamite). Aucun des gens d'ici n'est monté à la Reine-Victoria. Ils ont seulement entendu dire qu'il y a là-haut un temple : à voir quand nous aurons le temps.

12 avril. — (*Lettre XXXIII*). — Pâques. Vais bien, malgré la chaleur terrible subie journellement pendant 10 h. 1/2 (45° à l'ombre). L'ami Coudere, résident de Tourane, nous envoie, pour notre jour de Pâques, un bloc de glace qui est le très bien venu. Garde mes lettres qui m'amuseront au retour. Je pêche quelquefois des truites dans le ruisseau; mais je suis moins heureux à la chasse. Le pays est tellement boisé, qu'il est impossible de lever un des cerfs ou sangliers qui, pourtant, foisonnent ici; il est vrai que le père On'Cop s'en charge, et il a de quoi faire bonne chère. Nous l'entendons toutes les nuits, parfois dès huit heures du soir, à la profonde terreur de notre personnel, qui n'a aucune confiance dans notre palissade. En attendant, entre elle et les grands réverbères à pétrole qui illuminent les quatre coins du campement, les sales bêtes se méfient et ne s'approchent jamais assez pour que je puisse leur envoyer quelques balles de mon Winchester.

Reçu une lettre de M. Foucher (1), qui est bien le plus charmant homme que je connaisse.

13 avril. — Traité avec succès un coolie frappé d'insolation, après que ses camarades, en guise de panacée, lui avaient craché dans la bouche du gingembre mâché. Ce matin, au réveil, le cirque entier est dans les nuages. La cime des montagnes émerge seule et, par places, quelques grands arbres s'estompent. La chaleur sévit toujours; sur la table, les bou-

(1) Directeur actuel de l'École.

teilles nous brûlent les mains, et les semelles de nos souliers ne nous protègent pas contre la brûlure du sol.

16 avril. — Bonne journée : nous trouvons un énorme tympan au N.-O. des édifices déjà dégagés.

25 avril. — Hier, dépêche du directeur, annonçant ma nomination (1). Elle est suivie ce matin d'une lettre des plus aimables et des plus flatteuses pour moi.

Continuons déblaiement, classement des stèles inscrites. Construction d'un palan pour relever les grosses pierres. Installation de mon laboratoire dans la tour principale. Envoi au directeur des estampages d'inscriptions. Entre temps, nous travaillons à frayer un chemin sur le flanc de la Reine-Victoria.

Avant-hier, nous avons été attaqués à 10 heures du soir par des milliers de fourmis qui, fuyant les orages, voulaient s'installer chez nous. D'où bataille homérique : l'ennemi, après une héroïque défense, s'est retiré décimé par nos feux de salve au pétrole et à l'eau bouillante.

Tu me parles d'un mariage superbe ; je voudrais bien connaître la mystérieuse beauté qui accepte un long séjour en Extrême-Orient, avec un mari amoureux de la brousse. Et puis, il ne suffit pas du tout qu'elle roule sur l'or ; il faut, avant tout, qu'elle parle ma langue, qu'elle soit bonne, intelligente, pas banale, etc., etc.

Les fouilles marchent à merveille ; nous avons encore trouvé quelques grosses statues, et sorti de terre quatorze édicules, chapelles, sans compter les tours. Nous avons fait fabriquer un immense tréteau et un bard avec deux voies de trois mètres qui permettent de soulever le palan et de transporter les énormes pierres sculptées que nous trouvons à chaque instant. Nous aurons bientôt la visite du Gourou (directeur de l'École). Ces fouilles l'intéressent beaucoup. Nous devons lui chanter plusieurs romances de notre composi-

(1) En qualité de Chef des travaux pratiques à l'École.

tion, qui lui donneront une pauvre idée de notre état mental. Celle-ci entre autres. (Paroles de Ch. Cx, musique de Wagner).

La vache qui rit
Est en train d' paître
Le pauv' pissenlit
Qui vient d' naître, etc., etc.

Nous attendons le couplet du patron, quand il aura retrouvé ses esprits. Nous faisons toujours des journées énormes, mais moins pénibles qu'au début, parce qu'on s'habitue à tout. Entre temps nous raccommodons avec du fil de fer nos souliers usés jusqu'à la corde. Aujourd'hui, jour de repos, nous allons commencer à établir une piste avec obstacles pour les chevaux, dans la plaine qui domine notre campement.

12 mai. — (*Lettre XXXIV*). — On trouve cet après-midi trois lames d'or : deux en forme de flèches, l'autre en violon. Trouvé aussi devant la cagna une boîte dans laquelle sont entassés des papiers dorés à prières, des bâtonnets et des noix d'arec, enveloppées d'une feuille de bananier. C'est une offrande au génie des ruines, pour qu'il rende la raison à l'enfant d'un de nos coolies. Je t'envoie une photo de ce fameux Bouddha, terreur des coolies. Le jeune croquant qu'il a rendu fou avait eu l'audace de lui toucher les seins... Comme tu le vois, nous avons pu le remettre sur son piédestal ; malheureusement, la tête n'est pas encore retrouvée. Il était placé sur une Snana Droni (cuve à ablutions) qui laissait écouler les eaux lustrales par son bec de pierre. Il devait porter en sautoir le cordon brahmanique, fait de deux nagas (serpents) aux têtes enlacées sur sa poitrine, et en haut des bras plusieurs bracelets avec trois têtes de nagas. Nous en avons réuni les fragments.

Les nhaqués d'ici sont fort superstitieux ; beaucoup ne remontent pas coucher au campement ; pour s'éviter une fatigue, ils passent la nuit dans une maison de thé, près du ruisseau qui leur donne la fièvre : c'est le Bouddha qui les punit. Par contre, lorsque sur le chantier ils font quelque trouvaille in-

téressante, et que nous leur donnons une gratification, c'est le Bouddha qui les récompense et c'est lui seul qu'ils remercient; nous n'y sommes pour rien. Quand nous donnons l'ordre d'enlever une pierre ou d'attaquer un monticule, les coolies, et même les notables commandés, font un discours à la pierre ou à la terre qu'ils appellent Ong dà ou Ba dà (M. la terre ou Mme la pierre-génie), leur expliquant qu'ils les dérangent parce qu'ils y sont forcés. Une chose aussi les stupéfie : c'est que nous dépensions tant d'argent et de forces pour remuer la terre. Les uns croient que nous cherchons les trésors chams, et que nous sommes guidés par les stèles inscrites que nous dégageons. Les autres disent que nous venons rétablir les monuments. Mais tous ont grand'peur que nous ne ramenions les Chams dans leurs anciens domaines. Ceci est très curieux, et tend à prouver la puissance autrefois considérable des Chams, en cette partie de l'Annam.

L'importance de l'emplacement de My Son en est aussi une preuve, ce groupe de monuments étant de beaucoup le plus considérable et le plus original du pays. La frayeur des coolies nous sert, car pas un n'ose garder pour lui les objets trouvés. Chose extraordinaire pour des annamites, ils nous ont remis fidèlement un certain nombre de feuilles d'or et de bagues également en or. Si par hasard il existe un trésor sous les décombres, nous avons bien des chances de mettre la main dessus (1).

11 mai. — (*Lettre XXXV*). — Ce matin, jour de repos, j'ai organisé des courses à pied sur notre piste de manège. Elles ont très bien réussi, et ces pauvres diables de coolies ont couru à perdre haleine pour gagner les prix. Cela va remettre un peu d'huile dans les rouages, j'espère, et remonter le moral de ces gens-là. Je suis toujours solide; j'ai une mine rubiconde (c'est du moins ce que m'a dit une charmante personne, à Tourane, la dernière fois que j'y suis descendu). Le patron annonce

(1) Voir plus loin, p. 207, la lettre XXXIX.



158. Chantier de My Son. — Dégagement des édicules.



159. Cirque de My Son. — Extraction d'une colonne.

son arrivée pour le mois prochain; d'ici là, nous attendons un excellent camarade, Huber, en partance pour la Birmanie. Afin qu'on le laisse venir, nous envoyons ce matin au Gourou la dépêche suivante : « Donnons démission si envoyez pas urgence inspecteur Huber pour décider si stèles doivent être enduites couche préservatrice bleu de Prusse ou vermillon. » Ils vont croire là-bas que nous sommes devenus fous, et avancer leur arrivée. C'est notre but.

20 mai. — La pluie nous amène ce soir des multitudes de papillons, éphémères et bestioles de toutes sortes, qui envahissent tout. Obligés de dîner sous les moustiquaires, et alors, on étouffe. Ma tour à photo est habitée par des grenouilles-buffles, de grandes chauves-souris, et des tortues bizarres, qui font pas mal de dégâts dans mon matériel.

25 mai. — Trouvé l'amorce d'un perron; je crois que nous arrivons à une porte, toujours en pierre, de la grande tour.

29 mai. — Départ pour Tourane. Arrivé à Thu Bong; pas de sampan; le maire introuvable. Enfin les coolies pincent deux notables, qui me trouvent un sampan, chargé de manne. Je proteste : on m'en trouve un autre où une pauvre vieille agonise. Obligé de coucher chez le maire; les notables viennent me faire des lais; je refuse les cadeaux naturellement, mais le Hu Yen a besoin d'une leçon. Le calme que je me suis imposé m'a valu un bon accès de fièvre.

30 mai. — Je repars dès le matin, les grandes norias à 7 roues fonctionnent. Le vent souffle par rafales énormes, qui couchent le sampan.

2 juin. — Je quitte Tourane avec deux sampans. Les équipages se composent de cinq femmes et de quatre hommes. Aussi y a-t-il des nuées de mioches sur ces bateaux. Arrivé à My Son (village) à 9 heures du soir. Dix minutes d'arrêt; pas de buffet.

4 juin. — Obligé d'appeler les coolies du chantier, pour garer la cagna menacée d'un feu de brousse allumé par les scieurs de long. Tout le monde court avec des branches, de

l'eau, des bâtons : la route du feu est coupée, un grand arbre creux brûle intérieurement, lançant des flammes par toutes ses crevasses.

5 juin. — Faisons couper l'arbre à l'huile d'hier, qui brûle encore. Le soir, devant la cagna, on allume deux grands feux avec ce bois qui dégage une odeur délicieuse.

10 juin. — Pluie torrentielle depuis trois jours; obligés d'arrêter le chantier : trop de fiévreux. Établissons une grande cible pour faire diversion.

12 juin. — Vu sur le chemin de la piste deux gros insectes noirs à antennes jaunes, roulant rapidement une boule aussi grosse qu'eux et parfaitement ronde. Cette boule (probablement leurs œufs) était traînée par l'un, poussée par l'autre : je crois fort que c'était là le scarabée d'Égypte.

15 juin. — Ce matin, je commence le déboisement du groupe N., qui s'annonce des plus importants. Nous sommes encore ici pour plus de six mois.

18 juin. — Lan arrive du village : notre ancien propriétaire a été boulotté par le tigre hier soir, à 7 heures 1/2, dans le petit bois d'aréquiers où était l'écurie de nos chevaux. Entendant du bruit dans le bois, il a cru que c'était un jeune buffle égaré, il a rencontré le tigre qui lui a sauté à la gorge et l'a emporté. C'est un de ceux qui rôdent autour de notre campement qui a fait le coup, après avoir suivi, jusqu'au village, les coolies de la relève. Depuis deux jours, nuits presque aussi chaudes que le jour. Impossible de dormir; fièvre.

19 juin. — Trouvé dans le débroussaillement un énorme lingam, le plus grand de l'Annam, dit Parmentier Trouvé aussi, dans la tour principale de ce groupe, la tête d'une des statues tombées dehors.

30 juin. — Je développe mes clichés dans la tour laboratoire, je pourrais ajouter aquarium, car l'eau dégoutte de partout. Je trouve toutes sortes de bêtes dans mon panier laveur. Cet après-midi une superbe tortue qui a bien arrangé mes plaques! Curieuse, cette tortue : tête de porc (genre hérisson);

les pattes, munies de griffes acérées, sont palmées : elles s'ouvrent et se ferment comme un éventail. Le soir, Lan vient bavarder : notre ex-propriétaire, la victime du fauve, a autrefois tué un tigre et le village l'a mis à l'amende de soixante ligatures (environ 10 piastres) pour avoir détruit un génie de la région. D'ailleurs, on rend un culte au tigre dans la pagode du village. Quelles brutes, ces gens-là !



150. Ruines de My Son déblayées.

13 juillet. — Je travaille dur au dégagement de la tour centrale, pour que le directeur puisse juger de ce bâtiment important. Reçu commande faite au chinois de Faïfo pour réjouissance de demain. Il y a entre autres 300 pétards. Les boys sont dans le ravissement.

14 juillet. — Fête nationale indigène. Sept heures du matin, distribution de secours aux indigents. Sept h. 1/2, courses à pied sur le champ de courses cham : cinq prix. Trois groupes de coureurs. Neuf h. 1/2, pêche aux cents (sous) jetés dans le ruisseau. Dix heures, sauts d'obstacles : deux prix. Dix h. 1/2,

course aux sapèques jetées à la volée dans tous les sens. Onze heures, banquet, repos. Deux heures, réceptions officielles. Deux h. 1/2, concours de tir; tir annamite (au-dessous de tout). De 4 h. 1/2 à 7 heures, jeux divers toujours accompagnés de prix. Huit h. 1/2, illumination générale et feu d'artifice. Course aux sapèques aux flambeaux. Dix h. 1/2, tir aux photophores à la carabine Winchester. J'en casse deux sur



151. My Son. — Fête du 14 Juillet. Pêche aux sapèques.

trois, après les avoir hissés en haut du mât de notre pavillon. Parmentier sauve le troisième. Onze heures, extinction des feux. Nous ne nous sommes pas ennuyés une minute.

16 juillet. — (*Lettre XXXVI*). — L'interprète vient de nous annoncer qu'il se marie au village (My Son). Il l'est déjà à Hanoï; mais en ce doux pays, la polygamie n'est pas un cas pendable. Il nous convie à son repas de noce, et invite également toute la population environnante. En trois jours on a dévoré trois buffles, un veau et je ne sais combien de cochons, poules, canards, etc. Il y avait une troupe théâtrale : visite

au théâtre et cadeaux aux acteurs. Nous fûmes reçus (malheureusement) dans une maison à part, où l'on nous servit un excellent dîner annamite. Multitude de plats de poupée, où les bouchées sont coupées d'avance : on pêche avec des baguettes dans tous les plats, indifféremment, ces bouchées qu'on trempe ensuite dans le miocam (sauce délicieuse, faite avec des plantes



152. My Son. — Skanda sur paon.

aromatiques). Dans la cuisine je vais voir les petites fafemmes, qui se sauvent en poussant des cris de putois ; nous autres, pauvres diables d'européens, nous faisons fuir le beau sexe (très relativement beau, d'ailleurs). Un scribe inscrit les visiteurs, et les cadeaux offerts. Trois autels sont dressés : ils sont dédiés, celui du milieu au génie du mariage, celui de droite aux ancêtres de Lan, celui de gauche à ceux de la mariée. Devant ces autels, de grandes estrades ou lits de camp anna-

mites, et des tables chargées de victuailles. Les invités s'y succèdent pour s'empiffrer avec amour : les baguettes semblent avoir des ailes. Après le repas, notre hôte et sa nouvelle femme viennent nous saluer. Ils sont vêtus, lui d'une robe de soie bleue, elle d'une robe de soie rouge. Loti a décrit les lais ou saluts des hommes; je n'avais pas idée de ceux des femmes. La femme se présente les mains jointes à hauteur de la ceinture et se met à genoux. Puis, elle s'assied doucement, les jambes repliées, élève les mains, toujours jointes, au-dessus du front, la tête inclinée sur la poitrine. Elle reste dans cette attitude, saluant en balançant légèrement la tête de haut en bas. C'est fort gracieux.

17 juillet. — TOURANE. — Venu au-devant du Gouron. Partons à minuit en sampan. Déjeunons dans une pagode, le sampan étant trop peu confortable pour le directeur de l'École. Visite des ruines.

19 juillet. — Présentons au directeur un ravissant skanda debout sur un paon, dont la queue éployée forme un fond.

30 juillet. — (*Lettre XXXVII*). — Je t'écris en hâte, car nous avons ici notre excellent directeur, et nous le fêtons de notre mieux. Je t'envoie un croquis de son entrée triomphale au chantier, monté sur l'unique cheval qui nous reste. Nous avons déjeuné au vide-bouteilles des rois chams, sur le sommet d'une des montagnes qui nous entourent, à 400 mètres d'altitude. Bien entendu, nous avons déniché, organisé et agencé ce repaire : il n'est pas banal. Ensuite, nous avons marché toute la journée par des chemins impossibles, et sommes rentrés à 7 heures du soir, plutôt fourbus par ce jour de repos. Aussi n'a-t-on guère vu notre directeur sur le chantier aujourd'hui. C'est un homme charmant, un lettré et un érudit de premier ordre. Nous avons eu de la veine de trouver devant lui une nouvelle stèle énorme dont j'ai fait estamper immédiatement les deux faces inscrites, très visibles.

Notre hôte part demain : il est resté dix jours avec nous. Il a l'air content de son séjour, ce dont nous sommes très heureux.

1er août. — Je trouve dans une tour le tympan de la porte. Retourné, il montre un Vichnou couché; de son nombril part une fleur de lotus. Sur la fleur est assise une statue à trois têtes. A côté du dieu, un brahmane à longue barbe.

12 août. — On commence à voir le soubassement de la grande tour, il se montre bien conservé et intéressant. Garoudas et éléphants.

14 août. — (*Lettre XXXVIII*). — Travaillons au plan trigonométrique des travaux. Je suis très heureux de ma médaille d'or à l'Exposition universelle d'Hanoï, et bien plus encore de savoir mon album à l'Institut. Nous avons fait hier l'ascension d'une montagne au. N de notre camp. Brousse fantastique. Nous avons dû nous frayer un chemin à coups de tête piqués dans les fourrés (le casque est précieux pour cet exercice). Les coolies qui devaient nous faire une route au coupe-coupe ont cané et sont rentrés claqués, deux heures après nous. Mais je ne recommencerai pas cette expédition (soi-disant de repos). J'ai cru un instant que le sang allait faire éclater ma peau. Quelle fournaise, mes aïeux! J'envoie par ce courrier aux pauvres L. la photo de la tombe de leur fils, que j'ai été prendre assez loin d'ailleurs, aux environs de Faïfo.

18 août. — Nous travaillons à un énorme tympan, tombé devant la porte de la tour bureau. Cent hommes sont attelés dessus. Il est curieusement décoré d'un personnage debout, au corps mi-humain, sur garouda; et flanqué de chaque côté d'un homme accroupi dans la posture d'attaque, dont la tête est coiffée de mitres. Tout notre personnel est plus ou moins patraque, surtout le personnel féminin. La femme du cuisinier est enceinte et je la soigne comme je peux, la pauvre! Son mari a une confiance aveugle en ma science médicale et il vient souvent nous donner en son langage petit nègre des renseignements pas banals. Alors, je lui achète (malgré les ordonnances annamites) un peu de quinine ou du quinquina. A quand l'accouchement?

21 août. — (*Lettre XXXIX*). — Décidément, cette fouille est

pleine de surprises. Mercredi dernier, alors que je finissais le relevé du groupe O., j'aperçois au ras du sol lavé par les pluies un disque que je retourne; un premier dégagement au coupe-coupe laisse voir une sorte de goulot s'adaptant au disque; et, après une heure de fouilles délicatement opérées, nous mettons à jour un vase en terre en forme de jarre. Or, ce vase contenait un véritable trésor pour des archéologues, toute la parure en or avec pierres précieuses d'une idole chame : une



153. Trésor de My Son : or et pierres précieuses (VIII° au XI° s.).

mokata, un gorgerin, un collier, une ceinture, des bracelets pour le haut et l'extrémité des bras, deux paires de boucles d'oreilles (celles-ci cachées dans la mokata, avec deux paquets de feuilles d'or et d'argent, roulées comme des chiques de bétel). Il y avait encore deux assiettes en argent et deux lingots d'or montés sur cuve en argent. Tu vois d'ici ma joie !

9 septembre. — (*Lettre XL*). — Bien que je t'écrive sur un papier illustré d'un paysage d'hiver, la chaleur ne baisse pas d'un degré. Dufour sera peut-être en novembre à Saïgon : mais moi, je serai toujours à My Son, à moins que l'inondation ne

nous chasse. Merci pour les conserves, elles seront bien venues; car depuis trois jours nous vivons à l'annamite : plus de vin, plus de farine, enfin pas grand'chose à se mettre sous la dent. Reçu une invitation de Chambert (résident au Laos). J'espère en profiter un jour ou l'autre : le chef des travaux pratiques étant, heureusement, un fonctionnaire essentiellement voyageur. Reçu aussi un mot de M. Foucher tout à fait charmant, et spirituel, et cordial. Vraiment, c'est un grand bonheur pour moi d'être appelé à vivre auprès d'un homme comme celui-là. Le vieux notable de Vinh Ninh vient chercher sa photo sous des torrents d'eau, que pousse un vent violent. Nous passons nos journées dans le laboratoire aquarium.

22 septembre. — Ruines de My Son. — Deuxième anniversaire de mon départ de France. Emballage du trésor que Lan porte au directeur, de passage à Tourane. Ruisseaux débordés : les quatre maisons de thé sont dans l'eau. Pour descendre, nous avons de l'eau jusqu'à la ceinture. Une partie du chantier est inondée. Nous faisons reprendre le travail vers 2 heures; et à 2 h. 1/2 la pluie cesse; stupéfaction des coolies, qui disent que certainement nous connaissons tout.

25 septembre. — La fouille se comporte bien jusqu'à présent, mais, pour nous rendre au chantier, il faut entrer sérieusement dans l'eau; le chemin en est recouvert à hauteur d'un mètre, et pourtant, en temps ordinaire, ce chemin est au moins à quatre mètres au-dessus du niveau du ruisseau. Quant aux deux ponts qui reliaient la fouille O. à la fouille E., ils doivent être loin, s'ils courent encore. Et la pluie tombe toujours. Si cela continue encore 48 heures, nous serons complètement bloqués dans notre camp, heureusement hors de portée de l'inondation, heureusement aussi, bien approvisionnés pour le moment. Ça, c'est une veine! J'écris un mot à Mme de L. pour lui demander des ceintures de sauvetage. Elle va me croire fou, la pauvre femme!

1er octobre. — Nuit terrible. Des trombes d'eau, un bout de typhon qui démolit les nattes-abris et nous inonde dans nos

lits. Après avoir lutté un certain temps, on s'habille et on attend les événements; à 9 heures du matin, sous un coup de vent formidable, la cagna s'affaisse de 20 centimètres à l'ouest. Les coolies n'ont pas mangé depuis hier, les trois maisons de vente étant sous l'eau. Il est urgent de faire rentrer du riz pour nourrir ces pauvres gens.

2 octobre. — Trouvé près du ruisseau des fruits semblables aux marrons d'Inde, mais gros comme des oranges, d'un rouge splendide. Redressement et étayage de la cagna.

5 octobre. — Allons au gué de My Son chercher l'emplacement d'un pont suspendu, qui sera posé sur deux arbres et passera à cinq mètres au-dessus du torrent.

14 octobre. — Je descendrai bientôt à Tourane, et j'éprouverai un certain plaisir à changer d'air. Huit mois de My Son, c'est plus que suffisant. Il y en a beaucoup qui se seraient enfuis au bout de trois mois. Certes, le cirque est superbe; mais à la fin on éprouve la sensation d'être au fond d'un entonnoir duquel on ne peut sortir.

Heureusement, nous ne sommes pas à couteaux tirés, Parmentier et moi, chose extraordinaire, après un pareil séjour dans la brousse, sans autres visites que celles du patron et d'un missionnaire. Nous avons actuellement entre Duong-Duong et My Son seize mois de brousse ; et nous n'avons pas échangé un seul coup de revolver!

J'ai été assez mal en point ces derniers temps, mais pas assez pour être forcé d'interrompre mon service. Un bon ipéca m'a astiqué, mieux que le meilleur tripoli. Maintenant, je me porte comme un pape nouvellement élu.

16 octobre. — Hier, jour de repos, nous avons fait dans la montagne une superbe excursion à la recherche d'une cascade que nous entendons de la cagna. Nous la supposions énorme, car les jours de pluies elle gronde comme la mer en furie. Nous l'avons trouvée, non sans peine, à quatre kilomètres d'ici, après avoir marché dans le ruisseau pendant six à sept cents mètres, avec de l'eau jusqu'au ventre; sans compter les chutes

dans des trous profonds. Nous avons été plusieurs fois sur le point de retourner sur nos pas, mais les sites étaient si admirables que nous avancions toujours. Je n'ai rien vu d'aussi impressionnant, depuis l'expédition chez les mois de Lowang. Le dernier kilomètre est fait dans la montagne à pic, à travers des éboulis de roches, invraisemblables, et un fouillis d'arbres d'un effet splendide. Un peu avant la cascade, alors que nous grimpions à quatre pattes une roche énorme et lisse comme une glace (45°) et que P... triomphant se levait pour contempler le paysage, je l'ai vu s'effondrer brusquement, et filer comme un dard. Il descendait sur le dos les quatre fers en l'air, laissant derrière lui un sillon de mousse verdâtre. Nous sommes rentrés dans un joli état, mais enchantés, et chargés d'orchidées admirables, qui orneront la cagna plusieurs jours.

18 octobre. — Hier soir, grosse détonation dans le chantier; nous constatons la chute d'une énorme souche, près de la tour N.-O. Peu rassurant pour le travail. Tué un sanglier : nous ferons un bon repas, ce qui ne nous est pas arrivé depuis bien longtemps. Le tigre s'est fait entendre toute la nuit, et nous trouvons ses traces ce matin. Il a pourtant boulotté encore un grand cerf, mais il voudrait bien mon cheval! Nous organisons un nouveau piège, sans grand espoir de réussite. Le père On'Cop est si bien approvisionné dans la brousse!

25 octobre. — (*Lettre XLI*). — Très touché de l'envoi annoncé, mais quelle avalanche de meubles? Que ferai-je d'un second lit, fût-il sac? Enfin, quand je serai rentré à Hanoi, cela garnira un peu mes appartements; je mettrai des étiquettes : *souvenir de M. Z. de M*[lle] *X*, etc. Cela remplacera les tableaux de maîtres.

3 novembre. — Travaillé hier à la description des fouilles, toute la journée sous la pluie. Départ pour Tourane. Arrivée à la nuit noire à Thu Bong. On vient à ma rencontre avec des torches de canne à sucre, qui embaument. Dîner pas somptueux, mais charmant, au clair de lune. J'avais fait échouer

mon sampan dans un champ de cotonniers, inondé. Délicieux : cela rappelle, en miniature, la forêt de Siem-Reap sous l'eau.

Arrivée à Faïfo à 4 heures du matin. Rencontré une petite chinoise ravissante, mais terriblement farouche. Un seul regard l'a mise en fuite. Il est vrai qu'il devait être éloquent! Je dîne chez le Résident, et en rentrant me coucher, je trouve un bon poivrot dans mon lit. Discussion plutôt aigre, mais on me donne un autre gîte, et l'excellent poivrot continue son rêve.

Tourane. — Ma barbe de huit mois a un vif succès; les clients qui venaient chez le coiffeur s'enfuyaient à ma vue, pensant avec raison qu'ils avaient une heure d'attente sur la planche.

10 novembre. — (*Lettre XLII*). — Mon Son. — Toujours rien de neuf ici : le travail se traîne; voilà près de huit jours que la pluie ne cesse de tomber jour et nuit. Aussi faut-il voir la belle humidité qu'elle produit! Le pain est une éponge; le sel, de l'eau. Les draps sont mouillés, et mon cheval a des rhumatismes. Pendant le déjeuner, mon boy tue près de la table un gros serpent gris, à tête verte et collier rouge.

15 novembre. — Le temps se remet un peu, mais la chaleur reprenant, il se produit une évaporation énorme. Le chantier est infect. Ce soir, me rasant sur le dit chantier, — où il n'y a plus rien à faire qu'à regarder sortir des terres en pataugeant dans la boue, — je mets les coolies à décharger des cailloux, pour varier un peu. Sous le premier caillou je trouve un tympan curieux, malheureusement brisé, avec, au milieu, un serviteur de Shiva à dix têtes et vingt bras. Au-dessus, dans des feuillages, un singe et un serpent; en bas, un éléphant.

Il pleut des hallebardes; le pauvre cresson va être emporté encore une fois. Il est écrit que nous ne mangerons jamais de salade dans ce pays! Il reste bien l'aréquier, salade exquise qu'on achèterait à Paris au poids de l'or; mais elle est rare, même ici : chaque salade coûtant la vie à un arbre. Nous gelons à présent. Hier, le thermomètre est descendu à 27°. Avec le vent et la

pluie, on a la sensation du gel. Par exemple, c'est agréable la nuit; on peut dormir.

23 décembre. — (*Lettre XLIII*). — Mon chien est encore sur le flanc. Il a trouvé un sport nouveau, qui consiste à se manger les pattes. Nous sommes toujours terriblement éventés, avec accompagnement d'inondation et de boue, innomable! Dans ces conditions le travail est lent et pénible. Dufour, qui devait venir nous aider, est bloqué à Pnomh-Penh par les travaux publics. Cela nous prive d'un collaborateur très précieux, et retarde de deux mois au moins mon départ pour Angkor. Je vais encore passer Noël et le jour de l'an dans la brousse. Si j'étais seul, je descendrais à Tourane célébrer un peu plus gaiement la fête de Noël, que j'aime bien: mais Parmentier quand j'en ai parlé, m'a répondu : « Allez-y tant que vous voudrez, bien entendu je ne démarrerai pas d'ici. » Dans ces conditions-là, je resterai; agir autrement serait rosse. Mais le réveillon sera maigre! Enfin, on boira du choum choum et on banquettera avec des choux palmistes et de l'aréquier.

24 décembre. — Plus de vin, plus de sucre, plus de pain, purée noire!... Aussi pas de réveillon.

25 décembre. — Pour mon jour de Noël, je pars pour Thu Bong, où des statues nous sont signalées. Je trouve, en effet, près du village, et le long du fleuve, sept sculptures chames. Toutes ces pièces sont aux trois quarts enterrées. Je les fais sortir et ranger sur le bord du chemin; deux sont intéressantes : deux dvarapalas se faisant pendant; ils ont entre les pieds une mortaise circulaire; les avant-bras, placés horizontalement, tiennent, appuyé sur le ventre, un objet cylindrique, sorte de plateau que supportent les mains allongées. Ce plateau est percé d'un trou circulaire, correspondant à celui qui est placé entre les pieds. Quel ornement ou quelle arme passait-on dans ces trous? Peut-être la hampe d'un drapeau. En face, dans un champ de patates, emplacement d'une petite tour, qui a été soulagée de ses briques pour recharger la route de Faifo. Rentré à midi aux ruines. Cent cinquante hommes

sur le chantier. J'en prends 50 pour déboiser la tour de l'autre côté du ruisseau.

30 décembre. — (*Lettre XLIV*). — Nous passerons un jour de l'an plus confortable que n'a été Noël : nous venons de recevoir des conserves de Tourane. Nous touchons à la fin de notre travail. Seize mois de fouille! Je commence à en avoir soupé, des rois chams! Demain 31 et après-demain 1er janvier, on se reposera; nous payerons de notre poche les 150 coolies, et nous organiserons une grande chasse avec rabatteurs. J'ai abandonné ma tour laboratoire, transformée en marécage : ces pluies continuelles avaient traversé de toutes parts la voûte crevassée.

1er janvier 1904. — L'interprète et les boys nous apportent des bananes et des oranges. Nous n'en manquerons pas : tous les notables nous en ont offert. On est un peu *flabby*... on songe à la famille. Second jour de l'an dans la brousse.

7 janvier. — Nous tirons les rois. J'ai la fève ou plutôt l'amande; pas de reine, malheureusement! Travaillons encore, sous des trombes d'eau. Si nous n'attrapons pas la mort à ce métier-là, nous serons veinards. Les appareils de photo n'en veulent plus.

12 janvier. — Arrivée de l'appareil envoyé par M. Foucher; mais il faudra un ingénieur constructeur pour le monter. Dufour arrive bientôt, il a démissionné des T. P. Construisons au-dessus de la porte d'entrée une sorte de mirador pour travaux panoramiques.

19 janvier. — Vais chercher Dufour à Thu Bong. Rentrons pour dîner.

20 janvier. — Travaillons d'arrache-pied. Dînons à 9 heures du soir, photos, plans, relevés, etc., etc.

24 janvier. — (*Lettre XLV*). — Nous sommes en pleine série noire. Dufour a été piqué au pied par un scorpion. A 5 heures du matin, réveillés par ses appels, nous nous précipitons et trouvons dans son lit la bestiole, nous la zigouillons sans pitié, puis nous pansons la blessure. L'intéressante victime est aussi



154. Éléphant dans la forêt.



155. Coolies mus guidant la mission dans la forêt.

bien que possible; mais immobilisée à la maison, au grand préjudice de l'achèvement de notre interminable travail. S'il faisait seulement trois jours de soleil, nous partirions d'ici dans cinq ou six jours. Malheureusement Dufour tousse et souffre de l'humidité. Et puis il est un peu aplati par sa rencontre avec



156. Cirque de My Son. Ganesa, fils de Siva.

le scorpion. Surtout pas un mot à sa mère. Impossible d'écrire comme je voudrais, horriblement bousculé par cette fouille, qu'il faut liquider à tout prix.

27 janvier. — Ce matin, au lever, trouvé à l'entrée de la poche de mon pantalon un scorpion. La place devient impossible. Quelques hommes du village chassent trois cerfs dans la montagne en poussant des hurlements de sauvages en dé-

lire. Les annamites sont des artistes en matière de hurlement : on se croirait à Charenton un jour de crise.

28 janvier. — Pris photo panoramique des groupes de tours.

31 janvier. — Continuation des photos panoramiques : la Reine-Victoria offre une résistance désespérée, elle se défile pour la seconde fois; mais attendons la troisième. Nous sommes très fatigués; Dufour toujours sur le flanc.

1 février. — Nous quittons les ruines à 10 heures ce matin. P... à pied, Dufour en palanquin, moi à cheval. Arrivons à Thu Bong avec une quarantaine de charges.

7 février. — (*Lettre XLVI*). — My Son est terminé, liquidé et nous sommes à Tourane. Le résident de Faïfo nous a envoyé à Thu Bong sa chaloupe à vapeur, qui ramène Parmentier et Dufour jusqu'à Faïfo. Elle les aurait même conduits jusqu'à Tourane; mais elle a eu une avarie à Quang Nam, où je les ai rencontrés en panne. Quant à moi, je suis revenu par la route, à cause de mon diable de cheval, que je n'ai jamais pu embarquer; il voulait se battre avec tous ceux qu'il rencontrait, et la sale bête faisait tout son possible pour me décoller. En cette saison de pluies, les routes sont difficiles. J'ai dû passer sur des ponts branlants, et sur d'autres brisés par le milieu; de vrais casse-cou! Au village de Phu Luc, mon cheval est passé à travers du pont, lequel est à 3 m. 50 au-dessus du sol. C'est miracle qu'il ne se soit pas tué, et que j'aie pu le sortir des planches défoncées. Très joli paysage. Belles et nombreuses pagodes. Pays riche en cannes à sucre. Revenus tous les trois jusqu'à Tourane, Dufour toujours en palanquin. Nous le faisons entrer à l'hôpital pour une semaine.

IV

DEUXIÈME MISSION AU CAMBODGE

(Mars 1904 — Juin 1904).



157. Charles Carpeaux.

DEUXIÈME MISSION AU CAMBODGE

(*Mars 1904 — Juin 1904*)

---

14 février. — (*Lettre XLVII*). — Paquebot *Tourane*. Nous avons embarqué, avant-hier, pour Saïgon. J'ai cédé mon cheval au résident de Faïfo, un excellent homme, chez qui la bestiole sera heureuse. J'emmène mon chien. Dufour est sorti de l'hôpital juste pour embarquer; j'ai été malade comme une bête jusqu'à présent. Ce matin, mon boy est venu me demander : « Monsieur fini gueuler? » Cet animal-là a trop de mémoire pour les expressions familières entre nous employées; c'est lui qui demandait à Dufour : « Monsieur fini mal la patte? » T'inquiète pas si tu es longtemps sans lettres; tu sais qu'à mon premier séjour à Angkor, je suis resté trois mois et demi sans nouvelles de France.

16 février. — Arrivés à Saïgon cette nuit. Sommes installés dans l'ancien musée de l'École. Les russes de Chemulpo, ramenés par le *Pascal*, arrivent ce matin. Seuls, les officiers et les matelots du *Pascal* ont acclamé ces hommes, lorsqu'ils se sont formés en colonne pour aller à leur casernement. Ces russes sont de beaux gars, à l'air paysan et très doux. Le soir, dîné avec deux de leurs officiers, gens de tenue parfaite et parlant admirablement le français. Nous partons demain pour Pnomh Penh, sans grand enthousiasme de ma part. Je me sens très fatigué et je crains de ne pouvoir même bénéficier des deux mois qu'un congé de convalescence m'eût fait gagner. Nous traînons un convoi monumental, qui sera bien difficile

à conduire là-bas en cette saison déplorable. Surtout soigne-toi bien, pour que nous puissions excursionner pendant mon congé.

7 mars. — Nous partons de Kompong Chang, en chaloupe chinoise; de là à Angkor, en charrette à buffles. La chaleur est effroyable; et nous en verrons bien d'autres, dans les plaines de sable du Cambodge! De Saïgon à Pnomh-Penh, trente-six heures sur un des sales rafiots des Fluviales. Deux nuits blanches; dévoré de moustiques. Et, au débarquement, l'unique hôtel envahi par une noce, agrémentée d'un orchestre de foire. Rien que des cuivres, des tambours et des grosses caisses, jusqu'à six heures du matin. Entre deux sommes sur une table de café, je me suis payé la tête de ces gens grotesques : grosses dames outrageusement décolletées; asperges montées, gaînées dans des fourreaux de parapluies. Ici, pas de danger qu'on fasse des folies pour les femmes!

11 mars. — Partons pour Kompong Chang sur une des chaloupes de la Résidence supérieure. Nous remorquons, accrochée à tribord, une jonque chargée de nos bagages. Après midi nous échouons en pleine vitesse ; la jonque brise ses amarres et va piquer une tête dans la berge. Couchons dans la sala flottante du poste de milice.

12 mars. — Kompong Chang. Départ avec la grande jonque, un sampan réquisitionné par la Résidence, et pour nous, la jonque de la Résidence, conduite par dix miliciens. Repartons de Kong Hao, par voie de terre, avec trente charrettes.

14 mars. — Nuit terrible en charrette. Vent et poussière. Arrivons à Kompong Thom à 4 heures du matin.

15 mars. — La plaine à perte de vue, nous marchons sur un tapis épais de sable brûlant. Les essieux prennent feu à chaque instant.

18 mars. — Arrivés au Baton, couchons à la bonzerie. Notre sala avance très rapidement.

19 mars. — (*Lettre XLVIII*). — Nous sommes arrivés hier

au Baïon après huit jours de charrette : jours terribles à cause de la chaleur, de la poussière et surtout du manque d'eau. Presque tout le temps, nous avons dû nous contenter, pour la cuisine et la toilette, de l'eau croupie trouvée dans les plis des terrains vaseux. Les quatre faces de la première enceinte du Baïon déjà débroussaillées par nous (mission de 1901), ont permis d'attaquer tout de suite le déblaiement de la deuxième



158. Plaines de sable (Route de Siem-Reap).

enceinte. Les pierres des voûtes éboulées commencent à filer ; mais c'est un travail énorme, dont je ne verrai pas la fin ; car je suis décidé à rentrer dès que ma part de collaboration sera terminée. Cela me fera plus de dix-huit mois de brousse consécutifs. Je serai obligé de revenir sans interprète, mais je ferai comme je pourrai.

21 mars. — Visite du commandant du *Pascal*, monté ici en sampan. Il est accompagné d'un globe-trotter, un bon type ! Le commandant est un homme charmant, et il me témoigne

une véritable sympathie. Le cuisinier ayant massacré toute notre vaisselle dans le transport en charrettes, nous sommes à la tête de trois verres et de quatre assiettes. Le dîner n'en est pas moins très gai, et le commandant s'amuse comme une petite folle. Nous avons du Bordeaux et du Champagne très présentables. Mais l'américain ne boit que du Porto! Chéri, va! Le lendemain, je pars à 5 heures 1/2 du matin pour montrer Ta Prom, une des tours du Baïon. Déjeunons à Angkor-Vat. A une heure, notre hôte part avec notre courrier, nous laissant l'américain pour huit jours. Le soir, soigné un bonze malade.

25 mars. — ANGKOR-VAT. — Je suis paresseusement couché sur mon matelas cambodgien, épuisé du travail de la matinée (60° au soleil); toute la forêt est silencieuse; les oiseaux font la sieste; mais quel orchestre d'insectes, milliers de bestioles qui vivent de soleil et de lumière! Ils font autour de la case une musique assourdie où chacun donne sa note, depuis l'énorme cigale au chant sonore, jusqu'à l'infime luciole à la voix pointue comme une aiguille. Cela produit dans la brousse une rumeur profonde et saisissante.

Lu dans une traduction de Lao Tseu (1) : « C'est 600 ans « après la persécution de Shi Hongti, — 1800 ans après l'ap- « parition de Lao Tseu, 637 ans avant J.-C., — que s'écroula « l'empire Kmer, sous les coups des Birmans et des Siamois. « Alors disparurent les rois rouges qui régnaient à Angkor, « la ville aux mille palais. »

En présence de ces ruines gigantesques, on reconnaît les rudiments de toutes nos architectures modernes, avec les germes d'une foule d'autres styles, inconnus de nos jours : esthétique exquise et oubliée. Ces monuments-là sont l'œuvre de psychologues, et non de géomètres; de prêtres, et non de simples architectes. Ils contenaient autant de pensées que de pierres, et leur destination était plus symbolique que municipale.

(1) Coulomb, Brahmanisme ésotérique.

26 mars. — Pris photos de la galerie écroulée, pour l'Institut.

Mon laboratoire est un vrai casse-cou, étant donné le sol invraisemblable sur lequel je travaille.

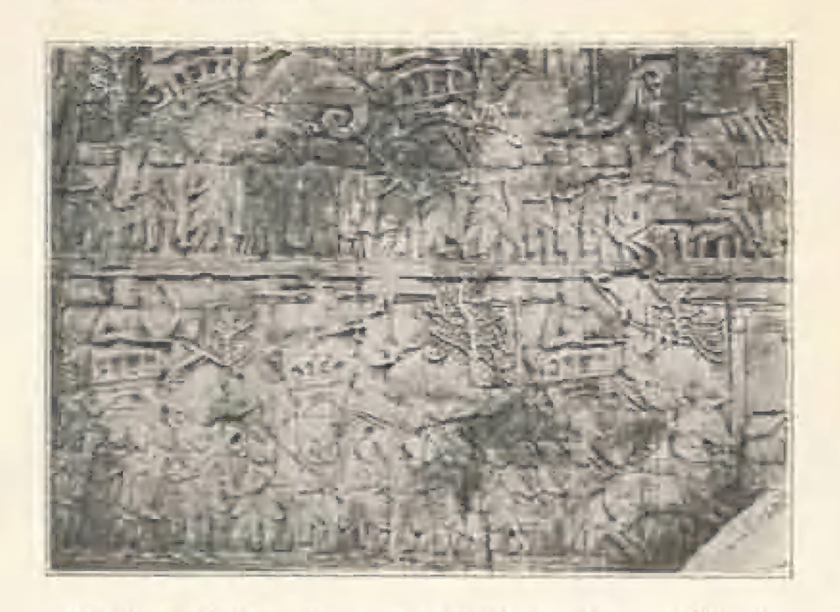
29 mars. — (*Lettre XLIX*). — Nous avons reçu hier un orage sérieux. La foudre est tombée sur un gros manguier en face de la sala.



159. Angkor-Thom. — Les voûtes en cours de déblaiement.

Il y a en ce moment à Angkor-Vat une grande fête qui durera cinq jours. Hier, représentation théâtrale, chants, danses, et comédie. Rien compris ; mais admiré le jeu d'un cambodgien, et l'art avec lequel il s'était grimé pour représenter un vieux mari bouffon. La scène, c'est le sol recouvert de nattes. Tout autour les chanteurs et les musiciens, armés de gros tamtams ronds. Le décor, c'est un grand arbre aux branches tombantes, qui touchent presque la tête des acteurs. L'éclairage, ce sont des torches, attachées à des bambous piqués en terre.

Dufour a acheté un hibou superbe; malheureusement, la pauvre bête, quoique déjà grosse comme une poule, ne mangeait pas encore seule, et elle a claqué subrepticement ce matin. Moi j'ai acheté des poissons dits combattants. En temps ordinaire ils sont jaunes, avec des flancs noirs; mais quand on les met ensemble, ils se jettent comme des furieux les uns sur les autres, en prenant des colorations vertes, rouges et or, absolument merveilleuses.



160. Angkor-Thom. — Bas-reliefs du Bayon. Guerriers sur éléphants.

5 avril. — Trouvé trois têtes de Bouddha; deux sont presque intactes. Elles ont toutes la même expression de sérénité placide et dédaigneuse. Les bonzes sont venus tout de suite pour enlever ces dieux fraîchement déterrés : ils sont d'un sans-gêne! Je les ai forcés à s'arrêter pour me permettre de prendre des photos et des croquis.

9 avril. — J'ai enfin réussi les photos des bas-reliefs S. côté O.

15 avril. — Passé une heure à la fête d'Angkor-Vat. Aspect

du monument très curieux. Des centaines de cambodgiens et de cambodgiennes parés d'écharpes éclatantes circulent dans ces ruines, ordinairement désertes. On chante et on danse; dans la galerie en croix, exécution de la danse du cerf. Un homme à califourchon sur un bâton, portant à son extrémité une tête de cerf avec ses cornes, danse devant une rangée de gens munis de longs bâtons avec des ornements bizarres. Tout



161. Fête cambodgienne aux ruines d'Angkor.

ce monde, en file serrée, chante une mélopée très lente en faisant doucement un pas en avant, un pas en arrière. L'homme au cerf est aguiché par deux autres à masques de singes, sur lesquels il fonce de temps en temps.

16 avril. — 50° de chaleur. Je vire quelques épreuves, qui fondent dans l'eau trop chaude.

19 avril. — Je trouve et fais sortir ce matin devant la porte centrale une statue, bossue par devant, bossue par derrière. Je me traîne comme si je relevais d'une grande maladie. Dé-

veloppé photos du massif central. Trouvé gros scorpion dans une de mes vestes en soie : c'est un des agréments de la saison des pluies.

3 mai. — On amène près du Bouddha de la pagode trois cadavres exhumés qu'on brûlera demain. Ils sont côte à côte sous une paillotte, chacun dans un petit catafalque. Devant eux, les offrandes : riz, fruits, etc... Musique assez jolie : petit tam-tam en cuivre, monté sur un support en demi-cercle. Coups de fusil tirés avec armes à pierre, âgées de cent ans : mais cela fait du bruit, et les gens sont contents.

4 mai. — Toute la journée, musique lugubre : cloches et musette accompagnée d'un énorme gong, plus lugubre encore. Le soir, on brûle les trois morts. D'abord, un homme promène une femme sur ses épaules devant les cercueils grossièrement enluminés, et à découvert. Un prêtre (pas un bonze) fait une vague ébauche de chaque corps, avec des charbons. La tête est en terre battue, les yeux sont de petites bagues d'or, les rotules indiquées par de grosses graines noires, qui servent ici pour jouer au palet. Ensuite, on allume le bûcher : quatre piquets, reliés par un cordon blanc, limitent l'espace où sont couchés les morts. Tout autour brûlent des cierges en cire jaune, fixés à des vases de métal, portant sur le côté une sapèque du pays. Une vingtaine d'hommes accroupis se le passent de main en main; et chacun, avant de donner le cierge au suivant, passe la main gauche au-dessus de la flamme. Je me suis approché, et j'ai fait circuler les cierges, à la grande joie des assistants. Ah! les enterrements ne sont pas tristes, ici! Au bout d'un certain nombre de tours, le prêtre découvre les corps successivement, et les asperge d'eau et de cire. Puis avec une pioche, il démolit les grossières effigies. Le bûcher éteint, ce qui reste de chacun est recouvert d'une feuille de bananier et d'une étoffe blanche. Ensuite on met ces os et ces cendres dans un plat de cuivre, et je ne sais pas ce qu'ils deviennent. Musique toute la nuit. Chants et divertissements. Bref, enterrement de première classe.

7 mai. — (*Lettre L*). — J'ai une bonne nouvelle à t'annoncer : je me suis décidé à demander un congé de convalescence, et je partirai d'ici vers la fin du mois. Je suis un peu fatigué par trente mois de brousse, interrompus seulement par trois semaines d'Hanoï, et je ne pourrais rester encore longtemps



162. Angkor-Thom. — Bas-relief du Bayon (3e enceinte).

sans danger. J'ai beaucoup travaillé ici, et mon œuvre personnelle est très avancée. Je reviendrai par les grands lacs ; ce ne sera guère plus confortable que les charrettes, mais moins fatigant. Espérons que je ne serai pas attaqué par les pilleurs de jonques, ni naufragé dans l'océan du grand lac. Je dis cela en blague : je serai prudent et bien armé. Le spectacle sera

assurément intéressant, car c'est l'époque des grandes pêches. En outre, je réaliserai une assez grosse économie pour l'École, ma chère École comme tu dis, et c'est vrai que je l'adore. C'est un milieu idéal.

Dufour m'engage vivement à partir. Je crois même qu'il a télégraphié à l'École en ce sens.

10 mai. — Visite du gouverneur siamois de Siem-Reap et du Kra Luong, mandarin, qui vient demander sa photo. Il est en tenue, toutes ses décorations au soleil.

17 mai. — La face E. est presque entièrement dégagée. On voit dans les bas-reliefs des combats de guerriers, des rois et des reines montés sur éléphants. Remarqué aussi des guerriers à barbe pointue et à chignon haut relevé, agrémenté d'un échafaudage de bâtonnets ; très japonais.

18 mai. — Faraud nous apporte un très curieux lampadaire de pagode, en forme de chimère. Pièce kmère en bois sculpté, très ancienne. Nous la tirons au sort ; et par extraordinaire, je la gagne pour cinq piastres. Je commence mes malles : ça me fait quelque chose de m'en aller; mais l'ami Dufour est inquiet.

19 mai. — Ce soir les gens du pays organisent une superbe représentation, dite des adieux, en mon honneur. On exécute entre autres la pêche d'une femme par deux pseudo-annamites. L'un pagaie, tandis que l'autre jette le filet. Tout à coup il sent de la résistance, se décide à plonger, ramène une femme et dit à son camarade : « Ce n'est qu'un crocodile ! »

Distribution de gratifications au personnel. Tous ces gens déclarent que je suis très gentil. Dufour organise aussi une fête cordiale des adieux ; nous prenons rendez-vous pour l'automne dans notre bonne ville de Paris. Je voyagerai probablement sur une chaloupe chinoise ; ce sera plus confortable que le sampan, où il faut vivre couché ou assis par terre. A bientôt maintenant !

21 mai. — J'embarque au Preck (port) de Siem-Reap. Deux sampans pour bagages, une chaloupe pour moi, pas trop mal

aménagée, mais un véritable arsenal de fusils et de coupe-coupe. A midi, entrons dans le Toulé Sap (grand lac). Villages sur pilotis, à plus d'un kilomètre du rivage. D'où je suis, ils semblent bâtis en pleine mer; on ne voit plus l'autre rive de cet immense lac.

22 mai. — SUR LE GRAND LAC. Tiré ce matin à 200 mètres, sur une bande de pélicans. J'en tue un magnifique. Il paraît



163. Chasse au pélican sur les grands lacs.

que c'est comestible : je le donne au personnel enchanté. Je fais arrêter à 7 heures du soir, pour laisser reposer les sampaniers. Pêche d'un poisson curieux; il a trois paires d'antennes de longueurs différentes, et d'innombrables nageoires.

23 mai. — Repartons à 4 heures du matin. Rencontrons un annamite relevant ses filets, la quantité de poissons est inouïe, toute une pirogue déjà pleine et ils se plaignent que la pêche ne va pas!... A midi, la température de l'eau du lac est de 39° centigrades.

Sortons du lac dans la soirée. Arrivons à Cao Hom, gros vil-

lage, sur la rivière qui joint le lac au Mékong. Diné dans la maison flottante d'un chinois.

24 mai. — En sampan. Je me réveille à 2 heures du matin, et trouve tous les sampaniers endormis. Je les laisse dormir jusqu'à 4 heures, les pauvres bougres! Mais, grâce à leur flemme, je ne pourrai partir aujourd'hui pour Pnomh-Penh.

25 mai. — KOMPONG CHANG. — Départ pour Pnomh-Penh en chaloupe chinoise. Je remorque une quinzaine de jonques chargées. A 11 heures la machine casse, nous ne pouvons repartir qu'à 3 heures. Nous traînons maintenant plus de trente jonques. Spectacle très pittoresque; mais nous n'avançons pas.

27 mai. — PNOMH-PENH. — Départ pour Saïgon sur bateau assez confortable. Arrivé à 1 heure.

30 mai. — SAÏGON. Je tue mon pauvre Ma-Qui (1) d'un coup de carabine. Il agonisait depuis ce matin. Ça m'a fait bien de la peine, mais on ne pouvait plus qu'abréger ses maux. Il n'a d'ailleurs pas souffert une seconde. Je n'aurai plus de chien dans ce pays-ci.

31 mai. — SAÏGON. — Reçu dépêche du directeur, m'envoyant à Ben Hoa photographier le Vichnou inscrit.

Fin du mois de Marie : j'entre à la cathédrale, toujours charmante avec sa foule bigarrée et recueillie.

1er juin. — Passé la journée à la résidence de Ben Hoa. Photographié le Vichnou sous divers éclairages. Joli pays, résidence superbe; chaloupe, auto, voitures. Suis toujours très souffrant.

4 juin. — Mes amis m'aident à faire fabriquer caisses. Vais à l'hôpital, afin d'embarquer dès que les pièces attendues d'Hanoï seront arrivées. Je suis très bien reçu, mais le docteur me force à rester. On m'installe dans la salle des officiers, où je ne suis pas mal.

8 juin. — Passé au Conseil de Santé. Le directeur de ce

(1) Son chien.

service me dit que j'irai bientôt revoir le groupe de la danse; mais il me refuse la permission de sortir.

9 juin. — Ce n'est pas gai ici : dysentériques, tuberculeux, etc. tous très bas. L'hôpital est bondé (1).

10 juin. — (*Lettre LI*). — J'espère pouvoir m'embarquer le 18 de ce mois. J'attends mes bagages d'Hanoï, et aussi le règlement de mes comptes, ma solde en retard. La fin de saison chaude est très mauvaise cette année. Il pleut tous les jours. En tous cas, si je rate le prochain bateau, je prendrai sûrement le suivant. Cela me ferait arriver fin juillet. Nous pourrions boucler nos malles huit ou dix jours après, et aller nous échouer sur une plage quelconque. Je réclame, pour le premier repas à la maison, un gigot et une purée de pommes de terre.

Aperçu un cortège chinois, assez curieux, toutes bannières au vent.

13 juin. — (*Lettre LII*). — Reçu un mot charmant du patron qui veut absolument m'éviter la fatigue de remonter à Hanoï. Je partirai donc sûrement le 28 (2).

Ne m'écris plus, car lorsque tu recevras ceci, je serai en route pour France. Je t'ai acheté un gong à Cholon et j'y ai fait adapter un pied en bois de teck, qui l'encadre très bien. Je voudrais rapporter quelque chose à tout le monde, et j'espère y arriver. Nouvelle lettre du directeur qui me souhaite bonne santé, bon congé, bon retour. Ainsi soit-il!

15 juin. — Toujours bien misérable. Le docteur supprime le lait et me met au jus de viande.

20 juin. — État stationnaire. Plusieurs morts aujourd'hui. C'est une hécatombe de dysentériques. Mes douleurs augmentent.

23 juin. — (*Lettre LIII*). — (Dernière lettre.) Je t'envoie à la hâte ces quelques mots. Grâce à la bonne volonté de

(1) Les lettres suivantes sont arrivées après sa mort. Jamais, dans celles adressées à sa mère, il n'a été question d'hôpital, ni de maladie.

(2) C'est le 28 qu'il mourut.

tous, je vais recevoir mes mandats et mes bagages. On m'a envoyé aujourd'hui mon diplôme d'honneur. P... m'apporte la médaille, très jolie, paraît-il. Il tombe des hallebardes quotidiennes; les rues sont des torrents : riche pays pour l'élevage des grenouilles, qui foisonnent du reste. Et maintenant, si par hasard, vous ne me voyez pas débarquer par le prochain courrier, ne me croyez pas mort..... c'est que j'aurai raté le bateau et été forcé de me rabattre sur le suivant.

Au revoir. Dans quelques jours, je serai en route pour la belle France et je t'embrasserai bientôt pour de vrai, sur les deux joues, que je voudrais fraîches et roses. Surtout pas d'imprudences, si tu ne veux te faire gronder!

28 juin. — (Deux heures avant sa mort.) Dépêche écrite de sa main et adressée à son beau-frère : « Dysenterie grave. Hôpital. Vous embrasse tous. Courage. Charles. »



165. Ruines d'Angkor : dernier portrait.

NOTE DE CHARLES CARPEAUX

sur la

Signification de deux bas-reliefs dégagés à Angkor.

Zarathustra, dans le 19e Fargard du Vendédâd, est attaqué



165. Bas-relief du Bayon (2e enceinte). Légende des Kara Fishes.

par Ahriman, la puissance des ténèbres, et repousse l'assaut. Il chante alors les louanges des Puissances divines ; et, entre

autres, des « poissons Kara qui vivent sous les eaux aux profondeurs de la mer.

Dans le Pahladi Bunda hish (ce conservateur des vieilles traditions), il est dit que « cela fut le premier jour où l'arbre Gogard (Gaokerena) poussa dans la vase profonde, au fond de l'immense océan ».

Le mauvais esprit suscita comme adversaire un gigantesque



166. Kara Fishes.

lézard (ou crocodile), représentant la force de la matière, pour détruire Hom (arbre Gogard).

Mais contre ce lézard, Ahura Mazda créa dix poissons Kara qui entouraient continuellement le Hom immaculé. D'après Vendédad, le poisson Kara représente le principe spirituel dont la force protège le Hom aux blanches ramures, image de l'arbre de vie et de l'immortalité.

Dans le Hari Purana, nous voyons le dieu Vishnou, revêtant la forme d'un poisson, pour retrouver les Vedas perdus dans

le déluge. Après avoir mis à l'abri, dans l'arche, Vismanntra et sa tribu, Vishnou, en sa compassion pour la faible et ignorante humanité, demeura avec elle quelque temps et lui donna ses enseignements. Comme il était mi-homme, mi-poisson, il retournait chaque soir au sein de la mer.

Ceci semble être l'origine du récit fait par le Babylonien Bérosus au sujet d'Oannes, l'homme-poisson qui, en somme, n'est nul autre que Vishnou, l'Esprit Préservateur. Ce Dieu, qui s'est déjà manifesté, est encore considéré comme le futur Sauveur et le Rédempteur choisi de l'Humanité. Il apparaîtra dans sa dixième incarnation ou avatar, comme le Messie des Occidentaux, pour mener les élus en avant, et rétablir les primitifs Vedas.

Et les dix poissons Kara, desquels il est question dans le Bunda hish, sont probablement les dix phases du principe spirituel préservateur, qui de temps en temps s'est manifesté et se manifestera chez les grands maîtres enseignants de la race humaine.

Les cent soixante-six reproductions photographiques intercalées ci-dessus dans le texte ne donnent qu'un aperçu des travaux de Charles Carpeaux. Il a laissé plus de deux mille clichés admirables. J'espère que quelque jour le public les connaîtra, ainsi que d'autres lettres, des croquis et des plans de haute valeur qui compléteront son œuvre. Dès à présent, la première série de ses clichés, 1902 bas-reliefs d'Angkor, a été exécutée pour la bibliothèque de l'Institut et y figure sous le nom de mon fils.

M. C.

APPENDICE

APPENDICE

I

Discours prononcé à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, par M. Senart, à la mémoire de Charles Carpeaux, 2 juillet 1904.

Né le 25 avril 1870, héritier d'un nom illustre qui lui marquait bien sa voie dans les études d'art, M. Carpeaux avait, dès 1894, été attaché au Musée du Trocadéro. Il préparait alors un ouvrage sur l'œuvre de son père, dont le premier fascicule a paru.

Chargé un peu plus tard d'une mission archéologique en Indo-Chine, il était mis presque aussitôt, en octobre 1900, à la disposition du directeur de l'École, à l'œuvre de laquelle, comme attaché temporaire d'abord, puis, depuis le 19 août 1903, comme chef des travaux pratiques, il apporta dès lors le concours le plus infatigable, le plus précieux et le plus vaillant.

Il avait d'abord fait ses preuves au cours de l'hiver 1901-1902, dans une première campagne de fouilles poursuivie au Baion d'Angkor-Thom avec M. Dufour. L'Académie a eu sous les yeux les plans et les admirables photographies qui en restent comme les trophées durables. M. Finot s'empressa de l'adjoindre à M. Parmentier pour une série d'explorations en Annam et pour les fouilles de Duong-Duong (mars-décembre 1902).

Le 6 mars 1903, aussitôt après l'exposition de Hanoï, il repartait pour s'associer encore avec M. Parmentier dans les importantes fouilles de My Son, au cours desquelles il eut la bonne fortune de mettre la main sur le trésor dont, en son temps, l'Académie a eu connaissance. Ces fouilles devaient se prolonger jusqu'en février 1904.

Malgré ce séjour lointain dans la brousse, une nouvelle tâche l'appelait : il s'agissait de reprendre avec son ancien compagnon, M. Dufour, missionnaire de l'Académie, les travaux commencés au Baion. Bien que sa santé fût déjà ébranlée, il n'hésita pas; il ne voulut pas fausser compagnie à un ami, ni se dérober à la tâche qui représentait la part de collaboration de l'École dans l'entreprise. En dépit de la fatigue, il s'obstinait à demeurer à son poste de travail. Cependant, averti de son état de santé, M. Finot s'empressa de lui signifier télégraphiquement l'ordre de rallier la côte et de s'embarquer pour la France. Le 5 juin, il revenait à Saigon; quelques jours après, il entrait à l'hôpital; ses premières lettres, empreintes d'une sérénité, d'une gaieté courageuses, étaient faites pour entretenir l'espoir des siens. Mais le 28, il y a trois jours, une triste dépêche annonçait qu'il avait succombé.

Rien ne saurait, mieux que ce rapide aperçu, mettre en relief les rares qualités de volonté, de courage, de dévouement qui resteront l'honneur de cette courte carrière. Ceux qui ont vu Carpeaux de près à l'œuvre, ses camarades et ses chefs, rendent à ses connaissances, à son habileté pratique, un hommage non moins précieux. Mais ce ne serait pas assez de rendre justice aux mérites de l'explorateur et du chercheur, si je n'ajoutais au moins un mot sur ces dons charmants d'esprit et de cœur, dont la pensée présente double aujourd'hui la désolation des siens, sur cette sûreté de relations, cette aménité, cet enjouement qui lui avaient conquis des amitiés si chaudes.

Carpeaux était profondément attaché à l'École à laquelle

il a donné joyeusement les meilleures années d'une vie trop brève. C'est un titre auquel l'Académie est très sensible. Mais elle ne saurait oublier que c'est au cours d'un travail directement patronné par elle qu'il est tombé. Ce lui sera un motif de plus pour ressentir profondément une perte si triste et si soudaine.

En proclamant l'estime que nous faisions des services que Charles Carpeaux avait déjà rendus à la science, nous voudrions pouvoir adoucir un peu la peine d'une mère si justement désolée et de toute une famille à laquelle vous me permettrez d'exprimer ici, en terminant, notre respectueuse et douloureuse sympathie.

II

Extrait du discours prononcé par M. A. Foucher, directeur de l'École Française d'Extrême-Orient, à la Société des études asiatiques. Sept. 1904.

Bien qu'attaché au Musée de sculpture comparée du Trocadéro, Charles Carpeaux accepta d'enthousiasme l'offre du Gouverneur Général d'aller faire, en Extrême-Orient, de l'archéologie militante. Dès son arrivée en Indo-Chine (octobre 1901), il venait spontanément à l'École Française; et l'École l'adoptait, et elle se l'associait à titre d'abord provisoire, puis définitif. Je ne vous ferai pas de lui un éloge qui, par ricochet, serait le nôtre ; nous l'aimions comme il nous aimait. Mais nous ne déplorons pas seulement la disparition d'un brave cœur, d'une nature exceptionnellement délicate et généreuse; sa mort enlève encore à l'École le collaborateur le plus expert et le plus dévoué. Les rapports de M. Finot sont déjà là pour attester comment, durant près de trois ans, Carpeaux dépensa sans compter et sans aucun répit ses talents, son zèle, hélas! et sa santé, au service de l'archéologie indochinoise. (Voir Bull. École Française, II, p. 110, 223, 417, 439; III, p. 138, 543; IV, p. 537-8).

Après tant de mois passés dans la brousse, il aurait eu droit au repos, mais il ne voulut pas désappointer M. Dufour qui, chargé par l'Institut d'une nouvelle mission à Angkor, ne la concevait pas sans ce précieux collaborateur. En février 1904, il remonta donc avec lui, malgré la mauvaise saison, reprendre au Baion la tâche interrompue en 1902. Cependant sa santé s'altérait de plus en plus; il tenait bon, voulant à tout prix aller jusqu'au bout du très important travail en-

trepris en double pour l'École et pour l'Institut. Lorsqu'il consentit enfin à ne plus cacher son dépérissement, son directeur lui envoya télégraphiquement l'ordre de redescendre à Saïgon, pour regagner la France. Là il trouva quelques menues affaires à régler avant de prendre son congé, et il crut préférable de différer son embarquement d'une semaine. Il n'en fallut pas davantage, pour qu'un brusque accès de dysenterie vînt terrasser son organisme, déjà miné par une anémie paludéenne très avancée.

III

Article de M. Édouard Sarradin dans le JOURNAL DES DÉBATS du 1er juillet 1904.

M. CHARLES CARPEAUX.

Nous avons le profond regret d'annoncer la mort de M. Charles Carpeaux, fils aîné de l'illustre statuaire. Charles Carpeaux, chef du service pratique de l'École française d'Extrême-Orient, est décédé à Saïgon, victime, peut-on dire, des grandes fatigues qu'il s'était imposées par dévouement à une tâche où il mettait tout son esprit et tout son cœur.

Appelé à prendre part à une mission que l'Institut envoyait à Angkor, Charles Carpeaux, surmené déjà par treize mois de travaux et de fouilles en Annam, où le climat est très meurtrier, s'était aussitôt rendu jusqu'au lieu des ruines fameuses, et là, durant de longs jours, bien qu'il souffrît d'une dysenterie, il avait collaboré avec un grand courage aux fouilles de la mission, et réalisé personnellement de très importants travaux de photographie et de moulage, travaux qu'il utilisait à de savants essais de reconstitution.

Un de ses camarades, voyant que son mal s'aggravait, l'avait décidé à regagner la France. Mais d'Angkor à Saïgon il dut revenir, dans des conditions déplorables, à travers la brousse, et ce voyage l'accabla. C'est peu après son arrivée à Saïgon qu'il s'est éteint à l'hôpital. Deux heures avant de mourir, il a fait un suprême effort pour écrire à l'intention de sa mère une dépêche qui la préparait à un si grand malheur.

Mme Carpeaux a reçu cette dépêche, puis la dépêche fatale

avant-hier, boulevard Exelmans, dans l'hôtel où la gloire de Carpeaux rayonne en cent chefs-d'œuvre, et où, depuis trois ans qu'il est parti, elle se consacrait toute à la pensée de ce fils, le suivant dans ses travaux grâce aux photographies qu'il lui envoyait et dont elle composait une sorte de petit musée, — et relisant ses lettres, des lettres charmantes où se montrent sa bonté et sa loyauté si franches, sa fine sensibilité artistique, et maintes rares qualités par quoi Charles Carpeaux était apprécié et aimé de tous ses amis.

Charles Carpeaux avait, je crois, trente-trois ans. Demain, à la séance de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, M. Sénart, l'éminent orientaliste, doit prononcer son éloge funèbre.

Nous prions sa famille d'agréer l'hommage de nos respectueuses condoléances. — Ed. S.

IV

Article de M. Maurice Honoré dans l'INDÉPENDANCE BELGE du 18 août 1904.

> « ... Excepté Sylvestre qui, lui, s'en était allé dormir dans les jardins enchantés, très loin, de l'autre côté de la terre. »

Ici, ce ne sont point des jardins enchantés, c'est la nappe de rizières qui s'étend, infinie, sur les marécages de la Cochinchine, nappe obsédante d'où émerge, alourdie sous la vapeur étouffante, Saïgon : c'est là que vient de mourir Charles Carpeaux.

Il y a un mois à peine, je recevais de lui une carte dont les enluminures étranges s'éclairaient de tout le charme mystérieux et profond du vieux Cambodge : « Me voici de nouveau en route pour Angkor, une vieille connaissance que j'aime beaucoup. »

C'est de la majesté de ses ruines aimées, qui lui confiaient l'histoire des peuples disparus, qu'on l'a ramené au milieu des vivants, mais pour quelques jours seulement : trois années de travail impitoyable avaient disloqué cette robuste charpente ; le climat consommait la ruine ; il avait 34 ans.

Je n'ai pas à tracer ici son portrait : ce mâle et fin visage, à la grande moustache rousse, et ce grand front, frémissant de pensées ardentes et inquiètes dont les ombres obscurcissaient parfois le regard bleu, si droit et si fort, vous montraient ensemble la saine force du vieux Celte et l'ardeur passionnée d'un artiste moderne. Cette union divinement féconde, incarnée par

J.-B. Carpeaux, se montrait à tous sous les traits de son fils, mais bien peu savaient la parfaite sincérité de cette face si expressive, voile transparent jeté sur l'âme dont elle épousait fidèlement les contours, sans en révéler pourtant tout le noble mystère.

Cette âme et son œuvre, que l'on ne connaît pas assez, je ne saurais en invoquer dignement la beauté sereine, mais du moins voudrais-je arriver à leur faire rendre un juste hommage de respect et d'admiration.

L'existence étroite de l'Europe policée ne lui était pas favorable : à son corps il fallait l'espace de la jungle ; à son esprit il fallait cette lutte acharnée qui arrache à la terre ses trésors et aux pierres leur secret ; il fallait à son cœur cette existence libre et sans frein où l'aventurier peut impunément se démasquer et où lui a gardé sa conscience droite et pure, à la fois scrupuleuse et très haute.

Cela éclatait malgré lui, car il avait, non cet aimable semblant de modestie, sollicitant l'éloge qu'il affecte de fuir, mais quelque chose de farouche et de loyal, vrai rempart contre la louange qui lui répugnait. Ses actes le trahissaient en dépit de ses efforts pour leur enlever toute éloquence : ils nous montraient son incroyable probité professionnelle, inexorable et intransigeante, la noble conception de son devoir, à laquelle il avait plié sa fière indépendance ; sans arrière-pensée, il avait donné sa vie à sa mission : celle-ci l'a prise trop vite : l'œuvre n'est pas achevée et l'ouvrier n'est plus.

La faux mortelle s'est encore une fois égarée : celui qu'elle vient d'abattre prématurément était prédestiné à cet immense et magnifique labeur ; une ardente vocation l'y poussait ; son imagination s'échappait, à travers les mers et les siècles, pour errer dans cette Asie, berceau des hommes, au milieu des jungles dont la marée sans fin ensevelit sous un même flot verdoyant les morts et les villes, efface l'histoire des hommes et l'histoire des peuples.

Et penché en rêve sur ce sol antique, il écoutait l'appel sou-

terrain des races oubliées, qui le priaient de les faire revivre dans la mémoire des hommes, de saluer en elles les ancêtres sacrés qui nous ont précédés de si loin dans l'éternelle voie du Beau, nous léguant à chaque étape une nouvelle merveille : Hastinapura, dont nous n'avons même plus les restes, Ellora, Kauli, Angkor-Vat, vision d'harmonieuse splendeur surgie dans la brume lointaine.

*
* *

La vision s'est rapprochée : sur la longue avenue sacrée qui se perd là-bas, au pied de la pagode d'Angkor, Carpeaux arrive, après de longues semaines de recueillement; le fils du sculpteur, maître en l'art du moulage, va recueillir l'empreinte des dieux de pierre, sans troubler leur repos millénaire, et ces images fidèles, emmenées par une longue théorie d'antiques chariots, vont au musée d'Hanoï, enrichir le commun patrimoine des chercheurs qui sous les traits des statues veulent atteindre l'âme khmère.

Et avec les moulages, ce sont les dessins, les photographies sans nombre qui vont augmenter le musée naissant.

Les Khmers ne lui suffisent pas : un oubli plus morne s'étend sur les Chams, et Carpeaux, que ses précieux services ont fait nommer chef du service pratique à l'École française d'Extrême-Orient, va en Annam, fouille la terre dix heures par jour, sous un soleil accablant. A Duong-Duong, il découvre des ruines de palais et de temples, des stèles inscrites et de grossières statues qui lui font regretter Angkor.

Mais ensuite à My Son, où il reprend le travail, malgré la fièvre que n'a pas chassée une courte halte à Hanoï, il découvre le trésor dont s'est ému le monde archéologique, collection de bijoux d'or ciselés au VIe siècle par les artistes chams.

Et c'est alors qu'il repart pour le Cambodge...

L'Institut, qui lui avait décerné une médaille d'or pour ses photographies d'Angkor, rendit à nouveau hommage, en cette circonstance, au talent et à la science du jeune archéologue, qui, dès son retour, devait rendre compte de sa mission en Sorbonne.

On pressentait déjà le caractère grandiose de l'œuvre de science et d'art qu'il élèverait sur de pareilles fondations, mais il avait arraché des races au néant où la Mort les avait abîmées, et la Mort s'est vengée.

Maurice Honoré.

TABLE DES ILLUSTRATIONS

SUPPLÉMENT


CENTRAL ARCHAEOLOGICAL
New Delhi
LIBRARY